TOME X. N° 10 PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e) 15 AOUT 1922

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Sylla et son destin (1)

Le Sang et le Livre.

Après avoir passé quelques jours dans les délices et baisers de son épouse, sous la bienveillante protection d'Aphrodite, le proconsul comprit qu'il fallait lui épargner (bien que vaillante) les atroces spectacles qui allaient venir. Pendant les calendes de mars, l'ayant réveillée dans la nuit, alors que tout dormait et faisait silence, hormis les lointains appels des sentinelles de garde devant la ville, il l'embrassa amoureusement et lui annonça qu'elle devait partir. Des courriers avec relais étaient préparés, sous bonne escorte, jusqu'aux portes de Malée, entre les golfes Laconique et Argolique, où attendait, équipée, une tartane à cinq voiles, des plus confortable et digne de la passagère, par les soins diligents de Princeps, lieutenant de Lucullus. Metella, bien que le cœur gros, se garda de pleurer et de gémir, et rendant caresse pour caresse : « Je ne crains rien pour toi, favori des Dieux et de la Fortune. Ce qui fut annoncé sera. Songe seulement, le jour où tu signeras la paix romaine sur l'Eupator, à ta servante Cecilia qui t'attend à

(1) Voir la *Revue universelle* du 1er août 1922.

Brundisium, devant les images de tes ancêtres et aussi à Faustus et à Fausta, tout nimbés, ces minimes, de la gloire paternelle. » Ayant ainsi parlé, elle se tendit et roidit entre les bras musclés du héros, jusqu'à devenir statue vivante, afin qu'il emportât d'elle au milieu des combats le galbe incomparable de sa beauté.

Comme un char rapide — et non plus un courrier, jugé trop fatigant — entraînait quelques heures après la Romaine dans la plaine bruissante des préparatifs, Sylla courut au même promontoire, d'où il avait naguère salué Apollon. Il vit le lacet de la route poudreuse, l'escorte vigilante, puis, en un tour de roue, une écharpe bleue qui flottait au vent, l'adieu de sa douce amie. Mais il ne permit pas à son cœur de sourdre des larmes sous ses paupières, attendu que ses soldats l'observaient.

La besogne de ses ordres le pressait d'ailleurs de toutes parts, et il l'ordonnait de telle façon qu'elle ne fût ni confuse, ni contradictoire, ce qui décourage les exécutants. C'est merveille qu'un si parfait et ponctuel capitaine et intendant de ses armes, attentif à tous les besoins, séparé de la mère patrie par une immense étendue de terre et d'eau, ait toujours procédé avec méthode et à temps, sans rien dépêcher à l'extrême, ni retarder, fût-ce de quelques heures. On eût dit qu'il avait en lui une horloge, réglant ses démarches et activités, et une balance à peser les équipements et les vivres. Des remparts de la ville obsédée, fort élevés et crénelés et ménageant des chemins de ronde spacieux, il fit approcher d'énormes palintones, qui sont des catapultes à tir parabolique, et aussi des « onagres » et carrobalistes, portant à mille pas et destinés à lancer de grandes flèches de feu, et autres grégeois. Il avait, en outre, préparé des hélépoles, ou tours roulantes, qui permettent, accotées aux murailles, de combattre les assiégés à même niveau. Les béliers, prolongés de chaînes et reliés à des portiques mobiles, se terminaient en un chef de bronze ou de fer, et étaient manœuvrés au ahan de cent guerriers poussant à la fois. Quant à la nourriture des troupes, laquelle n'importe pas moins que leur armement, elle était réquisitionnée par toutes les bourgades et petites cités circonvoisines, composée d'abattements de troupeaux entiers, de poissons en énorme quantité, d'huile, de pain à profusion, et aussi de vins et de légumes frais ou séchés, ce qui faisait dire que

nul proconsul n'avait autant gâté son monde que celui-ci. D'où le surnom, et fort envié, de *Cornéliens* pour ceux qui servaient sous ses insignes, attachés à lui comme à un père et chef de *gens*, prêts à mourir — et aussi à bien vivre et se garnir la panse — sur son signal.

Bien que l'ordre de l'assaut fût donné, — et le plus grand secret étant soigneusement gardé, comme une pièce essentielle du succès final, — Sylla visitait chacun de ses cantonnements. Il s'enquérait avec bonne humeur, et ces mots qui chatouillent l'âme, sur la famille et les besoins, soucis ou espérances des uns et des autres, appelait chaque homme par son nom, vu que sa mémoire était drue, présente et fournie. La souplesse infinie de sa nature, dont il faisait un jeu et, à l'occasion, une mimique, lui permettait de tenir à chacun le langage qui convient, sans qu'il en résultât aucune familiarité ou licence déplacée. Au voyou de Suburrhe qui est souvent excellent à la bataille, il parlait l'argot de Suburrhe, à l'honnête paysan du Latium, l'idiome villageois. Son étincelante bravoure, mais sans nargue ni parade, le portait toujours aux endroits et sites les plus dangereux, dont il riait et s'ébaudissait largement. L'inflexible rigueur de la discipline dans le service s'accompagnait d'une justice magnanime, s'il s'agissait de petits détails ou menus manquements. Il était porté à concevoir qu'on peut demander à quiconque le plus grand effort, et s'étonnait de ne le point obtenir. Cela, parce que de lui-même, il rendait le rendement maximum, ainsi que d'une riche terre, plus de dix ou douze fois assolée. Levé avec l'aube, parcourant, à pied et à cheval, des milles et des milles, ne négligeant jamais, ni ne pressant ses propres repas, ni ceux de son état-major, il abattait la besogne de vingt officiers généraux, sans renoncer pour cela à ses vues et calculs politiques, d'une ruse et d'une puissance inégalées.

On eût dit que le Sénat de Rome, ses orateurs, ses intrigues demeuraient, avec leurs mille détails, dans son esprit, en même temps que ses préparatifs de combat, sans que les seconds nuisissent aux premiers. Il avait eu soin d'emmener avec lui quelques sénateurs, de ses familiers et ayant sa confiance, par lesquels il travaillait, pelaudait et malaxait, ou effrayait de près, ceux qui étaient demeurés au loin. Alors que trop souvent, les grands capitaines, accoutumés à obéir ainsi qu'à commander, se désintéressent de la poli-

tique pure, qui est cependant la science et l'art suprêmes (obéissant à des lois naturelles immuables, mais laissant son jeu à la fantaisie et initiative), Lucius Cornelius, au contraire, politiquait jour et nuit par toutes ses fibres. Son intrépidité et insouciance civiles valaient son intrépidité et insouciance militaires. Il savait que ce qu'une loi ordonne, une autre le défend, que ce qu'un sénatus-consulte a fait, un autre le défait, que très peu résistent à la peur de la mort, de la ruine et du bannissement. S'il lui arrivait de plier et, comme disent les escrimeurs, de dérober le fer, c'était par calcul, — pour obtenir demain un avantage plus grand qu'aujourd'hui, — non par faiblesse, ni lâcheté.

Le principe d'autorité, qui était en lui plus net et nitide encore qu'il ne le fut ensuite dans Jules César, n'acceptait nulle compromission, ni défaillance. C'était dans les pires traverses qu'il le tenait le plus haut et ferme. Détestant et méprisant ces conservateurs et mondains pusillanimes, poids inutiles de la terre et de la société, qui critiquent tout, n'agissent jamais, tremblent et cèdent toujours, il les employait cependant pour des ambassades, ou comme semeurs de bruits impressionnants. Au besoin, il les flattait, les consultant sur ce qu'il savait beaucoup mieux qu'eux, et s'ébahissait de leurs réponses, pour peu qu'elles ne fussent pas de la dernière sottise, ou impertinence. A son contact, le pire crétin acquérait quelque faculté de raisonner, et le plus lâche redressait l'échine. Mais il ne pardonnait jamais une injure, la laissait cuire et macérer, parfois pendant des années entières, sur le feu de son ressentiment, quand l'outrageant croyait qu'il l'avait oubliée. Un bienfait, pas davantage. Sa mémoire, sensible et morale, valait sa mémoire onomastique et de circonstance. Il prétendait même ressaisir l'heure ou le frisson, et multiplier ainsi ses plaisirs et voluptés — qu'il tenait à leur rang, ni au-dessus, ni au-dessous — presque à l'infini. Un ami ou un adversaire eût retrouvé, à l'extrémité du désert libyque ou des brouillards cimmériens, la main de Sylla.

Sa modération pouvait être aussi grande que le lâcher volontaire de sa fureur et de sa frénésie. Il se comparait au peintre, qui met ici la couleur vive et, là, une suave nuance, afin de composer un effet d'ensemble. Un de ses lieutenants ayant épargné un ennemi, sous ce prétexte qu'il s'était bien battu, et en ayant accablé un autre, qui avait

fui, abandonnant ses armes, le chef le tança et le dégrada sur ces mots : « C'est exactement le contraire que tu aurais dû faire. Il faut anéantir le brave, et donner relai et délai au lâche. » Quelque philosophe de peu de tête ayant affirmé devant lui qu'il était beau de pardonner aux vaincus, le proconsul s'emporta, objectant qu'il n'est rien de si dangereux ni si sot qu'un tel principe dont Rome serait morte, s'il l'eût appliqué : « Il faut dire qu'on a pardonné au vaincu, mais seulement une fois qu'il est écrasé. » De même, jugeait-il qu'il n'est pire faute que de mettre en délibération devant une foule, ou une assemblée, ce qui est du ressort du petit et étroit conseil : « Aux foules et aux assemblées, comme aux enfants, il ne faut proposer que des solutions et décisions toutes prêtes. »

Dans le délibéré avec soi-même, il affectait parfois de tirer la détermination aux dés, et chantait le los du hasard qui l'aurait mieux servi, à l'entendre, et plus diligemment, que la réflexion. Il aurait avoué par ailleurs qu'il promenait et mûrissait longuement certains projets, imaginant leurs suites et conséquences, calculant leur effet sur le populaire et tâchant à l'accorder avec le jugement plausible du Sénat qui est fréquemment à l'opposite. Car c'est à la rencontre du peuple et de l'élite que se tiennent les actions fortes et fécondes, capables d'étonner et de séduire le marchand d'herbes, comme le savant. Une des maximes favorites de Sylla était que rien n'est dégoûtant et dangereux, dans l'administration de la chose publique, comme un bel esprit, qui prétend briller, aux dépens du sens commun. Il disait encore que souvent le droit chemin et le plus aisé est celui qui semble au rebours de la convention générale et de la facilité apparente, et qu'un obstacle est préférable à une glissière, ou pente bien huilée. « Je me méfie de la piste trop plane »...

Sa parole avait le poids, le brillant, la durée, l'invulnérabilité de l'or. En lui aucune de ces illusions qui masquent, aux mortels ordinaires, l'âpreté des choses et des gens. Il s'attendait, en principe, au pire, avec une sorte d'optimisme railleur, mais goûtait la satisfaction d'avoir à revenir sur une appréciation péjorative. La qualité qu'il prisait le plus chez autrui, après le courage et le dévouement à la cité, était le naturel, altéré chez la plupart et d'autant plus qu'on monte dans la condition sociale. La bassesse et la servilité

l'irritaient, comme ôtant à la personne toute arète, tout support, partant tout intérêt. Il acceptait d'être contredit, et rebuté ou repris, à condition que ce fût dans les formes, et gaiement.

La conscience de son exceptionnelle valeur ne l'aveuglait point sur ses travers, dont il riait et plaisantait avec ses intimes. L'orgueil lui était venu avec l'ambition, c'est-à-dire assez tard, débarrassé de toutes les impuretés et scories de la jeunesse, comme un feu à un arbre déjà résineux. Il en brûlait, mais à belle hauteur, et telle qu'on le voyait de loin. Son commerce était infiniment agréable, à cause des saillies et plaisanteries dont il agrémentait ses moindres actions, comme les plus vastes. La force de sa repartie était telle qu'elle décourageait, sur le Forum et au Sénat, ses contradicteurs. On attribuait à cette jovialité générale le succès constant de ses entreprises, même féroces et orageuses ; et la multitude l'en chérissait. Il pouvait se moquer de ses pairs pendant des heures, avec une politesse raffinée, poussant la comédie dans tous les sens, puis redevenant sincère et sauvage brusquement. Mais c'était à table qu'il fallait le voir, tous soucis déposés, s'amusant de rien comme un gosse, et éludant les thèmes de causerie trop sévères, se répandant en blagues et en à peu près. Les diplomates étrangers, déconcertés, ne savaient plus par quel bout le prendre, en ces moments-là, ni comment obtenir de lui un raisonnement ou un propos sérieux. Ce fut ici, et non autre part, l'origine de sa réputation de débauché, de paillard, et de coureur de guilledou ; alors qu'en général, il s'allait coucher de bonne heure, buvait modérément et ne demandait aux mimes des deux sexes et baladins, mandés à sa villa ou à sa tente, qu'une distraction momentanée à ses âpres et multiples travaux. Jamais il ne courtisa ni ne prit la femme d'un de ses lieutenants, comme le firent tant de conquérants et, notamment, César. Jamais il ne versa dans aucun vice, ni ne mêla désagréablement à ses plaisirs normaux le ragoût du sang qu'il faisait verser. Seul le penchant républicain, et donc absurde, des historiens, a pu fausser, sur ce point essentiel, la biographie de ce maître et héros réactionnaire et déchaîner ainsi des mensonges vils et flagrants. Il ne s'amollit pas dans les orgies, celui qui exige de sa propre nature une continuelle rébellion contre le laisser-aller et une trempe plus dure que celle de l'acier.

Sylla avait remarqué que les déterminations fortes amènent fatalement un choc en retour, dont peut s'affaisser ou périr celui qui les a prises. Aussi, après l'accomplissement d'un acte décisif, se mettait-il toujours un peu de biais, afin de laisser passer et d'esquiver ledit choc. Ceci retarda son ascension, mais lui donna une grande sécurité, puis de la stabilité. Son adversaire démocrate, Marius, au contraire, demeura toujours stupidement au centre de l'ouragan qu'il avait déchaîné, et qui, finalement, l'abattit. Après avoir porté un terrible coup, Sylla s'en allait, disparaissait, faisait le mort, laissant aux ondes brutales leur durée normale d'irradiation et d'éparpillement. Car le résultat n'est jamais si rapide qu'on l'attend, et à quoi bon recevoir sur le nez les chaudes baguettes du feu d'artifice?

Il employait volontiers les horions moraux assénés en deux temps, comme fait le gladiateur exercé : celui qui ébranle, et celui qui abat. L'intervalle demeurant très court. Il estimait qu'il est des cas où il faut négliger la parade et encaisser avec philosophie. Il s'appliquait à ne pas se laisser distraire, par une injure, ou une attaque latérale, d'une action déjà commencée. Il achevait son entreprise à loisir, sans hâte, et n'en était détourné par rien. Aucune menace ne l'émouvait. Il se gardait de menacer, ce qui est une façon d'avertir. Son élan avait la vélocité et la précision du fauve dont il possédait le regard vert, strié de jaune, et la flamme quasi phosphorescente.

L'avant-veille du jour marqué pour l'assaut général, eut lieu, sous la tente de Sylla, un conseil des principaux lieutenants, auquel assistaient Brutius Sura, Princeps, Marcus Teius, Murena Curion et Dolabella. Les dernières dispositions furent prises, en ce qui concernait l'heure de l'événement, le point où il porterait, la façon dont il serait conduit. On décida de se mettre en branle à minuit, qui est le moment du premier sommeil, et celui où les images de terreur sont le plus vives et désemparantes. Il ne devait y avoir ni merci, ni quartier, quant aux combattants athéniens et à leurs chefs, sauf pour Aristion et Apellicon de Teos. En ce qui concernait ce dernier, possesseur des manuscrits convoités d'Aristote, le proconsul décida non seulement qu'il ne lui serait fait aucun mal, mais encore qu'une garde d'un centurion et de vingt hommes armés serait attribuée à la bibliothèque, afin de la préserver du pillage et de l'in-

cendie. C'était là que le maître, la ville une fois prise, comptait établir son quartier général, tant était grande sa hâte de connaître et d'examiner les inappréciables reliefs et travaux du prince des philosophes. Le désir était, chez Sylla, impétueux et ne souffrait nul moratoire. On prétendit que c'était la convoitise de l'édition originale et des papiers d'Aristote qui l'avait décidé à l'attaque. Il n'en disconvenait point. Il confiait plus tard à un ami que seule la possession de Metella, vierge alors et sédentaire à la maison paternelle, avait allumé dans ses veines un pareil feu, bien que d'autre nature. La question fut examinée d'une feinte, portant sur un second point des murailles et divisant la défense immédiate des assiégés. Sura vantait cette tactique, à laquelle le chef s'opposa, comme susceptible d'établir, parmi les troupes romaines, une confusion dangereuse. Il fit remarquer à cette occasion, que recommandable pour les situations équivoques, où les balances sont de mise, le stratagème l'est moins, ou ne l'est plus, pour les situations nettes, définies, en forme de coup de massue. Passant ensuite à la température et aux orages, fréquents à cette époque en Attique, il trancha qu'il n'en serait tenu aucun compte, l'embarras météréologique étant le même dans les deux camps. Il prescrivit pour les troupes de la ligne la plus exposée, montant les premières à l'abordage, double ration de vin épicé, afin que les têtes fussent chauffées au paroxysme et toute prudence périlleuse abandonnée. Sur ces entrefaites, survint Lucullus, embossé à quelques encablures du Pirée, en face des vaisseaux d'Archelaos, et paralysé par ce voisinage : « Paralyse-le de ton côté, fit Sylla, et jette sur ses nefs tout le grégeois possible. L'incendie sur mer est plus terrible que sur terre, attendu que nul n'en peut réchapper. »

Les choses étant ainsi ordonnancées, un grand sacrifice à Jupiter, Apollon et Aphrodite fut préparé pour l'aube du lendemain, composé de vingt moutons, autant de chèvres, cinq génisses et destiné à rendre les dieux favorables. Gaspillage qui, en cas de succès, serait compensé au centuple, non tant à cause de la richesse d'Athènes, — où gîtaient de nombreux trésors particuliers, — qu'à raison de sa renommée universelle et jusqu'aux confins du monde habité. La nouvelle de la chute, arrivant à Rome, y accablerait les révolutionnaires et rendrait son audace à la réaction.

Parvenant à Mithridate et à ses agents, elle les glacerait d'effroi et les amènerait sans doute à composition.

Ce soir-là qui précédait les calendes de mars, la lune était neuve, le ciel clair, mais l'obscurité presque complète. A 11 heures du soir, 3 000 soldats et terrassiers, formant la tortue, se mirent à saper la muraille, entre la porte du Livrée et la porte Sacrée, à l'endroit faible signalé. Elle s'écroula bientôt, laissant la voie libre à une excellente cohorte, que conduisait Teius en personne. Au premier Athénien se présentant devant lui, le valeureux Romain asséna un coup de son glaive, avec tant de force qu'il lui fendit le casque et le crâne, mais de ce fait demeura désarmé, l'épée s'étant prise et coincée dans l'os et le fer. Un hastaire lui passa une pique, dont il traversa un second Grec. C'est ainsi que la mêlée s'engagea, avec une véritable rage de part et d'autre, car la renommée de Sylla faisait que les assiégés n'attendaient aucun quartier des assiégeants et poussaient leurs bottes en conséquence. Après ce premier flot, il en vint un second, sous la direction de Murena, dont l'impétuosité et la férocité ne le cédaient en rien au premier, et qui était muni de fascines garnies de poix et enflammées. Les soldats jetaient ces brandons dans les maisons, d'où sortirent bientôt des torches hautes et rouges, éclairant les rues et ruelles comme en plein midi. Parmi ces lueurs soudaines couraient et sautaient, implorant, s'égorgeant, hurlant, vociférant, des silhouettes embrasées de poursuivants et de poursuivis, ainsi qu'en un bûcher démoniaque. Ceux frappés à mort tombaient à la renverse, ou droit devant eux, selon que les animait, au moment du heurt fatal et du trucidement, la fuite pâle ou l'impulsion vengeresse. Plus acharnées que leurs époux, les Athéniennes et Asiates mêlées, quelques-unes d'une beauté étrange et transmise, — plusieurs sortant de la race des demi-dieux, — offraient aux meurtriers leurs poitrines rondes, leurs cous blancs et gras, leurs épaules à la courbe gracieuse, qu'ils tranchaient et taillaient sans miséricorde ; d'autres mégères et amazones se précipitaient, brandissant des dards, qu'on connut par la suite être empoisonnés, visant la figure, la bouche, l'œil, creusant ainsi des blessures horribles, d'où le vermois ruisselait à bouillon...

A mesure qu'une nouvelle troupe romaine se présentait, celle-ci poussait plus avant au centre de la ville, alors que

les antécédentes occupaient méthodiquement quartier après quartier, mettant des sentinelles et barrant les communications. Ce système, fort bon, était de l'invention de Sylla et faisait ainsi, du sac de la cité, une succession de saccules secondaires. Dans chacun de ces districts, ou îlots, une demeure de choix était épargnée, où s'installait immédiatement un percepteur, chargé de colliger la dîme et au delà, sur la fortune de chaque notable, sous peine des plus cruelles exactions. L'or était préféré, bien entendu, mais les prestations en nature étaient admises et si grande était la discipline des Cornéliens que nul vol ni larcin n'avait jamais lieu, à partir du moment où fonctionnait la « pompe », comme ils l'appelaient. Des énormes sommes ainsi recueillies, une part allait aux combattants, divisée selon l'équité, étant tenu compte du grade et des périls encourus, une autre part revenait à l'État, pour couvrir les frais de l'expédition. De la plus mince erreur, même involontaire, les comptables répondaient sur leur tête, et nul ne pouvait alléguer la hâte ou le trouble résultant d'une semblable pagaille ou furie à peine apaisée...

Le grand chef ne prenait jamais d'argent pour lui... D'après les renseignements des espions, qui n'avaient pas manqué pendant le siège, il avait taxé les particuliers athéniens à un globe de douze millions et demi de drachmes (environ douze millions de francs et quarante-huit millions de sesterces) répartis en trois catégories, selon leurs feuilles d'impôts. Quant aux banques, asiates et juives, elles avaient à fournir la même somme, sur garantie de leurs directeurs, gardés prisonniers jusqu'au versement intégral. L'expérience avait prouvé à Lucius Cornelius que la plus grosse indemnité et taxe de guerre victorieuse doit être perçue immédiatement, alors que les bonnes volontés sont encore chaudes et ouvertes par la crainte, et qu'aucun subterfuge n'est possible. Il obtint, par ce procédé, — que suivirent dorénavant ses successeurs, — l'assentiment simultané du Sénat, des édiles et des combattants, laissant aux vaincus le soin de calculer avec leurs revers et la possibilité de leur relèvement. « Il m'est fort indifférent, disait-il, que les ennemis de Rome meurent de faim, se déchirent ou s'effondrent, pourvu que les Romains aient, eux, de quoi manger. » Il ne donnait en aucune façon dans ce sophisme qui rend toutes les nations, après une grande guerre, solidaires ou dépendantes les unes

des autres, ni ne reportait à l'avenir les avantages qu'il pouvait remporter dans le présent. Bien mieux, si une cité, même latine, en révolte contre la capitale créait à celle-ci de trop grands embarras et répétés, il la rasait, en dispersait çà et là les habitants, et s'en trouvait bien. Les reproches et ratiocinations qu'en pouvaient faire les gens de cabinet et prétendus philosophes, épicuriens, sceptiques ou stoïciens, le laissaient indifférent jusqu'au rire.

Ce ne fut donc qu'à minuit plein, les trois quarts du sanglant travail accompli, que le Maître invincible quitta sa tente et prit le commandement de sa légion personnelle, précédé d'une force de licteurs et d'athlètes choisis, noirs et blancs, parmi les plus délibérés et les plus forts. Dix rangs de clairons, trompettes et tambours en peau d'onagre, le précédaient, menant un vacarme rythmique tel que tout l'immense val en tremblait et qu'aucun autre bruit ne fut plus perceptible. Ainsi se présenta la majesté romaine à Athènes terrifiée, en flammes, éclairée, payante et repentante. Accoutumé aux spectacles de guerre et aux supplications des épargnés et survivants, comme aux reproches des blessés et agonisants, Sylla, en ces minutes décisives, ne voyait que le but, indifférent à tout le reste, pressé d'en finir et de passer à une autre forme d'entreprise. Car Bellone, qu'il respectait, favorable, et moins favorable détestait, ne représentait à ses yeux que le pis-aller de la politique. On en venait là quand le reste avait échoué. Mais il ne la voulait subir, et il la déclarait à l'instant précis où elle l'aurait saisi lui-même, au lieu qu'il pût la saisir et surprendre l'ennemi le premier. Pourquoi cela? Parce qu'il était parcimonieux des vies romaines, et ensuite latines, et se vantait d'être, parmi les capitaines réputés, celui qui obtenait le plus, au moins de frais. Or, quiconque attend, au stagner, la volonté mauvaise, querelleuse, envahissante de son voisin, reçoit aussi d'emblée les coups les plus durs et les plus épuisants, même si, en fin de compte, après bien des efforts, il l'emporte.

— C'est lui, voici ses trompettes et buccins, aucun doute! se répétaient de l'un à l'autre les bourgeois d'Athènes, épouvantés, dans leurs quartiers à peu près intacts, et se ruant à la reddition. A mesure que le cortège avançait, on les voyait, par rangs compacts, suppliants, mêlés de femmes, d'enfants, de serviteurs, qui apportaient leurs objets les

plus précieux, demandaient qu'on les en débarrassât, qu'on les taxât, qu'on prît leurs trésors. La hâte et l'encombrement étaient tels que les centurions et percepteurs ne savaient lequel entendre et, finalement, dispersaient en tas, pour les récolteurs, les magnifiques dépouilles ainsi recueillies. Quelques-uns, plus hardis, criaient au vainqueur qu'ils l'avaient connu et apprécié jadis à Brundisium, ou à Rome, qu'ils l'admiraient, le chérissaient ; que, par cette nuit agitée et agitante, le vœu de leur existence était comblé. « Ils exagèrent et forcent la note... » répondait Sylla en riant. Mais la pensée des manuscrits et ouvrages d'Aristote continuait à le préoccuper, parmi la fumée des incendies et le lointain ou prochain tumulte des premières pièces et premiers fagots du grand assaut.

A Murena qui s'approchait, rouge et suant, l'armure tachée (bien que bon gentilhomme, élégant et correct comme pas un en temps ordinaire), il demanda ce qu'était devenu le tyran philosophe, et fendeur de cheveux en quatre, Aristion. A quoi le lieutenant, s'essuyant le visage : « Il s'est enfui dans l'Acropole, ô Divin, et nous hésitons à mettre le feu, de crainte d'endommager l'architecture, qu'on en dit fort belle, et de te déplaire. »

— Il y mijotera dans son jus, répondit Sylla. Mais que dit-on d'Apellicon de Téos et de sa bibliothèque? Est-elle préservée, gardée comme je l'ai prescrit?

Murena l'ignorait, ayant travaillé et labouré ailleurs. Sous le ciel rouge accourut Curion, qui avait poursuivi Aristion jusqu'à l'Acropole, mais trop tard pour pouvoir y pénétrer à sa suite, sans sacrifier sa propre troupe. Puis ce fut à son tour Brutius Sura, un bras presque entièrement tranché et pendant (qu'il soutenait jovialement de l'autre) annonçant que le secrétaire Dolabella était tué. Derrière lui on apercevait en effet une civière, sur laquelle gisait, pantelant, un corps étroit. Cette vue réveilla la colère assoupie du proconsul.

— Ah ! les chiens, cria-t-il, ils me le paieront ! Mais prenant sur lui-même et serrant les mâchoires, il s'informa du quartier où le meurtre avait eu lieu, et qui était le Dipyle, du côté nord-ouest, vers la porte menant à Colone. Il commanda aussitôt que cinquante notables de cette partie fussent amenés devant lui sous bonne escorte et sans tarder. Puis, descendant de cheval, tandis que sa suite formait la haie,

il s'approcha du cadavre de Dolabella et lui donna l'accolade suprême, insoucieux du sang et de la sanie. Rappelant en quelques paroles brèves, ainsi que taillées dans l'airain, les services rendus par le jeune homme et la fidélité témoignée, il demanda aux Mânes de lui faciliter le passage souterrain et au Prince des Enfers de l'accueillir.

— Mais qu'en attendant, les honneurs lui soient rendus ainsi qu'à un brave parmi les plus braves, que le laurier tressé en couronnes couvre sa dépouille, et que les trompettes entonnent pour sa louange et célébration funéraire.

Les assistants, émus, convenaient entre eux qu'il était beau de mourir et d'être regretté de la sorte, en si haute estime, dignité et déploration. C'est un don unique que celui du commandant qui exhausse ainsi les courages par le deuil et ressuscite, à des centaines de lieues, le vieil esprit romain. Beaucoup pleuraient, cependant qu'à distance le fracas diminuait et s'apaisait peu à peu.

Des cinquante captifs amenés, selon l'ordre, quelque temps après, il était malaisé de distinguer s'ils étaient en effet des notables, tant leurs traits et leurs vêtements étaient bouleversés et souillés. Brutalisés par la soldatesque, qui reflétait les passions du chef, ils faisaient pourtant assez bonne contenance ainsi qu'il est possible en une si âpre conjoncture. Le proconsul avait son idée. Au premier du premier rang, homme mûr, barbu, aux yeux fiers, il tendit son épée acérée, luisante, avec un geste mêlé d'indignation et de mélancolie : « Vous avez tué Dolabella, un des meilleurs et mon secrétaire, mon ami. Il faut payer maintenant. Je ne tacherai point ma main de ton sang. Jette-toi plutôt volontairement sur ce glaive. »

L'Athénien ne rétorqua pas un mot. A la lueur des torches fumantes, du ciel empourpré, mesurant l'injonction et le trépas, celui qui donnait l'un et l'autre, il prit l'arme fatale à deux mains et se la plongea dans la poitrine. Elle y enfonça comme en un lait rouge et écumeux.

Un second fit de même ; puis un troisième. Le quatrième était un jeune homme d'une quinzaine d'années, prophétiquement beau et qui, bien que se roidissant, tremblait. L'éclair d'une seconde, Sylla débattit s'il poursuivrait l'holocauste suicidaire ou l'arrêterait devant cette jeune vie. Mais réfléchissant à la médisance et à l'interprétation qu'on ferait de sa faiblesse, il laissa le sacrifice pénible s'accomplir.

Ensuite, étant remonté à cheval, l'esprit ailleurs, il tomba dans une méditation distraite, qui coûta le souffle à six autres gens. Il pensa alors, et son état-major avec lui, que l'ombre de Dolabella était satisfaite et qu'on pouvait arrêter l'autothanasie. Mais tel est l'élan et la contagion de l'exemple que trois notables encore voulurent en tâter et se dépêchèrent eux-mêmes chez Pluton, à la grande stupeur des soldats romains. « Comme ils sont pressés, disaient ceux-ci, goguenards, d'aller manger les lupins par la racine ! On voit bien que c'est ici la race de Socrate le fol, et qui boit le fer comme la ciguë. »

Alors qu'on nettoyait le glaive empourpré de Sylla, et répandant une odeur chaude et âcre, un centurion, qui n'était autre que Phrénon, apparut, poussant une espèce de flamine à barbe blanche, lequel semblait sortir d'une tragédie de Sophocle.

— Nous l'avons arrêté au moment où il célébrait un sacrifice incompréhensible. Ce doit être un de ces conspirateurs...

Sylla entendait parfaitement le grec, l'ayant appris fort jeune d'un professeur excellent, qui l'exerçait surtout aux thèmes. Le prêtre bredouilla des explications verbeuses, lesquelles mouvaient son poil calamistré et montraient une bouche bleue édentée. Il en résultait que l'assaut d'Athènes avait coïncidé avec des cérémonies rituelles en l'honneur du déluge d'Ogygès.

— Sacré Ogygès !... Quel âge aurait-il, à cette heure? interrogea le proconsul.

Le flamine, comptant de mémoire, articula le chiffre imposant de dix-sept cents ans.

— Voilà, mes amis, ajouta le chef, un bel exemple de survivance traditionnelle et dont nous devons faire notre profit. C'est par de telles observances et coutumes que les cités maintiennent leur renom. Vieillard, il ne te sera fait aucun mal. Va achever ton repas diluvien, mais crois-moi, ajoutes-y quelque vin en l'honneur de Bacchus.

Cette plaisanterie, bien qu'entachée d'impiété, égaya les assistants. Après les spectacles sévères de la nuit, chacun avait besoin d'une détente. Déjà les premiers frémissements de l'aube dans un ciel brouillé et tumultueux au reflet de la terre, montraient partout d'effrayants dégâts, des cadavres étendus, percés de mille traits, plusieurs couples gréco-romains embrochés mutuellement au glaive, au javelot

ou à la pique, comme animés d'une égale fureur. En maint quartier, notamment au Céramique, le sang ruisselait et couvrait la chaussée, débordant, assurait-on, jusqu'aux faubourgs. Il y flottait des casques et des tronçons d'armes, reliefs de la mêlée meurtrière. Les incendies nombreux achevaient de se consumer, dégageant une odeur infecte de murs calcinés et de conduites tordues. Les plaintes et lamentations des blessés inachevés se faisaient entendre de plusieurs endroits, quelque diligence qu'on apportât à recueillir ces malheureux. Ici, des femmes non combattantes cherchaient leurs enfants en se tordant les bras, ainsi que dans les tragédies athéniennes dont elles avaient gardé les gestes harmonieux, à moins que ceux-ci n'eussent inspiré les tragiques. Là, des vieillards à l'aspect farouche, assis sur un débris fumant, veillaient un mort aux yeux ouverts. Mais nulle part on n'entendait de ces disputes trop fréquentes après les combats, et que suscite, chez l'assiégeant et le vainqueur, le partage du butin. Celui-ci se poursuivait avec calme, conformément aux règles imposées.

C'est alors que Sylla estima pouvoir, sans scrupule romain, se préoccuper d'Aristote. Ayant demandé à un lieutenant de le guider vers le palais d'Apellicon de Téos, il arriva à cheval et las d'une telle équitation immobile de plusieurs heures, au séjour du soldat philosophe. C'était une ample et magnifique demeure, édifiée au fond d'un jardin quinconcé d'arbres rares, précédée de portiques de marbre, telle qu'elle convenait à un épicurien. Des plantons la gardaient de place en place, à demi somnolents, car ils étaient posés là depuis la veille et n'avaient point bougé, la lutte s'étant passée dans les rues ainsi qu'aux faubourgs et quadriviers. Apercevant des esclaves à l'aspect consterné, Lucius Cornelius se fit connaître et leur demanda où était le maître et ce qui causait leur chagrin. Ils répondirent qu'à la nouvelle de l'attaque il était décédé de saisissement et gisait encore en sa bibliothèque, d'où ils n'avaient osé le transporter sans honneur funéraire d'aucune sorte. Le Romain pria qu'on le menât vers cette dépouille et félicita les serviteurs de ce qu'ils n'avaient point abandonné Apellicon en un tel péril, ni même trépassé.

On le conduisit donc, par des escaliers majestueux, aux marches d'onyx, d'albâtre et de jade, vers la bibliothèque

où reposait le maître du lieu. C'était une pièce vaste elle-même comme une maison ordinaire, en forme d'atrium, garnie du haut en bas, sur trois étages, de manuscrits de tous pays et de toutes formes, que des échelles roulantes permettaient d'atteindre. Il y avait là des papyrus égyptiens de la plus haute antiquité, du temps que ces peuples écrivaient par petites figures, à la représentation des objets signifiés, ce qui rend l'expression abstraite difficile. Des rouleaux assyriens marqués de lettres en formes de coins et de clous, disposés verticalement ou horizontalement. Des volumes des Indes et des îles voisines, renfermant les secrets des prêtres de ces régions, où l'on fait couramment revenir les morts accompagnés de leurs animaux domestiques. Certains contenaient de merveilleuses recettes pour entendre la parole à grande distance, communiquer par les airs, en utilisant les fluides et aussi les migrations des oiseaux, donner au feu et à la terre mêlés une puissance déflagrante inconnue, naviguer sans voiles et rouler sans chevaux, à l'aide de mécanismes engrenés. On remarquait jusqu'à des feuilles et écorces d'arbres séchées, marquées de signes cabalistiques, qui représentent la science non négligeable des Maures et nègres ou négroïdes, et aussi de petites bouteilles de liqueurs diverses, tenant des poudres colorées en suspension, et qui sont, dit-on, des poèmes, recueillis, de villes englouties, par de savants navigateurs.

Étendu sur le sol, entre ces murailles de livres et bouquins, répandant une odeur de vieux cuir et d'olivier et de figues sèches, Apellicon semblait une poupée, ou une momie à barbe chargée par un magicien de la surveillance du lieu. Sylla n'y prêta que fort peu d'attention, tant le tenaillait et poignait l'appétit des manuscrits d'Aristote. S'étant informé de leur emplacement, il ordonna qu'on le laissât seul, qu'on emportât dignement, mais prestement, le mort importun et qu'on ne vînt le déranger ni le distraire sous aucun prétexte. Chacun comprenait ce que cela voulait dire, et que la désobéissance en coûterait cher.

Cela fait, comme l'amant qui court rejoindre son amante, brûlant d'ardeur et déjà inondé de délices, le conquérant, oublieux de sa conquête, approcha une échelle des rayons des œuvres grecques et se mit à la gravir. A la hauteur du premier étage, il constata que la collection aristotélique comprenait une trentaine de forts et grands ouvrages,

non enroulés, mais aplatis, en forme d'albums, à la suite sans doute d'une manipulation spéciale, numérotés et se suivant. Avec des précautions extraordinaires, il les délogea de leur réduit, un à un, et les apporta au milieu de la pièce où régnait une lueur peu vive, à cause du mauvais temps extérieur. C'est pourquoi il alluma une de ces lampes à large godet d'huile, et emmêchées, que les Méditerranéens appellent un « caleu », et à laquelle pendait un briquet avec un silex. La clarté, loin de se perdre à travers la bibliothèque, se concentrait en un petit espace, à cause d'un abat-jour métallique, luisant et reflétant on ne peut mieux.

Bien qu'hellénisant comme nous l'avons dit, le Romain, le premier manuscrit étant ouvert à la première page, déchiffra aisément le titre, qui était la *Métaphysique*, ou science des sciences, puisqu'elle apprend à connaître l'être universel. Mais s'étant promis un régal il ne put même goûter aux hors-d'œuvre, pour ce que le texte était illisible, surchargé de caractères dont on n'aurait pu dire s'ils étaient grecs, latins ou hébreux, et comme embrouillés à plaisir. Soit que le scribe, auteur de cette diabolique copie, se fût joué de la postérité comme un qui, naufrageant, jette à l'eau une recommandation incompréhensible dans un flacon ; soit que deux ou plusieurs écritures fussent superposées, ainsi que dans les palimpsestes, soit que le temps et l'humidité eussent effacé les caractères. La déception de Sylla était d'autant plus vive que ce qu'il connaissait d'Aristote était alléchant au possible, tant du côté politique que philosophique, et fort supérieur aux raisonneurs latins les plus renommés, moralisant à tort et à travers d'après des principes incertains. Aristote avait vu de près et étudié les diverses constitutions athéniennes, analysé cette démocratie par qui s'effondrent les groupes sociaux, attendu qu'ils ne sont plus retenus par aucune tradition transmise, aristocratique ou royale et que l'argent devient la seule loi. On pouvait tenir pour assuré que sa critique était là-dessus parfaitement juste et naturelle, sans rien de forcé, ni de paradoxal. Quelle meilleure école que de vérifier sur les lieux mêmes, après un assaut victorieux, l'excellence de tels préceptes et de ces analyses. Surtout en raison des charges et responsabilités qui pesaient sur le proconsul, des projets qu'il avait formés, des confirmations qu'il en attendait.

Donnant un effort mental considérable, bandant son

26

esprit dans un seul sens, comme si son existence en dépendait, le déchiffreur essayait, mais en vain, de démêler, comprendre et saisir au vol, fût-ce une bribe, ou un assemblage de lettres. Cet obstacle matériel l'irritait et lui paraissait de fâcheux augure. En vain implorait-il la belle déesse, qui rarement faisait défaut à son appel. La nuit épaisse et opaque demeurait entre lui et le texte étalé sous ses yeux, et Aphrodite faisait la sourde.

Alors une idée lui vint. Il se leva, alla à la porte, appela un des serviteurs. Ce fut un soldat romain qui accourut en hâte, croyant déjà qu'on égorgeait son chef. Il lui intima de chercher à tout prix un esclave ayant appartenu à Apellicon de Téos, et, si possible, le gardien de la bibliothèque. Cet homme tremblait quand on l'amena, supposant sa dernière heure venue. Il répandait une odeur d'huile et de parchemin et présentait l'aspect d'une vieille petite femme, soupçonneuse parmi ses rides. Il saluait, remerciait et demandait pardon à chaque pas, soupirant et joignant les mains.

— Tu servais Apellicon depuis longtemps?

— Depuis trente ans et davantage, ô divin proconsul.

— Tu possèdes bien sa bibliothèque?

— Autant qu'un ignorant comme moi peut posséder les trésors de la sagesse, c'est-à-dire fort mal.

— Enfin tu reconnais ceci?

— Ceci..., la *Métaphysique* d'Aristote !... que de fois ne l'ai-je point soupesée, déplacée, ouverte à la page, replacée, ô divin proconsul !

— Peux-tu me débrouiller ce qui est écrit là?... De cette ligne à celle-là?...

— Je vais essayer.

Non sans humiliation — mais l'habitude des livres savants rend le plus modeste égal et supérieur au plus grand — Sylla vit alors cet esclave, ce simple gardien, lire couramment le texte hermétique sans une hésitation ni un arrêt. Bien mieux, il détachait la proposition principale, qui lance le trait, de ses incidentes qui vont le ramasser et constituer sa pointe, comme s'il n'avait jamais fait autre chose de sa vie que mener et diriger la dialectique. Cette besogne le transfigurait, faisait de lui un être noble et libre, presque ailé, comme doté d'un rémige par le génie d'Aristote. C'était un spectacle familier, intime, mais confondant et éblouissant.

— Dois-je continuer, ô divin?

— Va toujours. Comment t'appelles-tu?

— Ephastès, à ta sublime convenance.

— Eh bien! je t'attache à ma personne et à la garde de ces manuscrits, qui, désormais, appartiennent à Rome. Ephastès, tu seras la vestale de ce feu philosophique et sacré, que nous ne laisserons point éteindre, j'en fais serment.

Sylla suivait par-dessus l'épaule du lecteur, admirant les méandres de la pensée incomparable, par qui le vrai était assiégé de partout. Ephastès, accoutumé aux livres, plus surprenants en leurs détours que les humains eux-mêmes, semblait trouver naturelle cette familiarité du maître de Rome et du monde. D'ailleurs, il se savait le seul capable, dans Athènes, avec feu Appellicon de Téos, de déchiffrer couramment ces textes ardus. Aristion lui-même, avec toute sa fatuité, bredouillait et bafouillait en leur présence.

Le temps passa si bien que le cône supérieur du sablier était presque vide, quand Lucius Cornelius se rappela que d'augustes besognes l'appelaient hors de la bibliothèque enchantée. Il fit au gardien ses dernières recommandations concernant le transport des manuscrits à sa tente sous bonne garde et de nuit, afin de ne pas éveiller l'attention des voisins. Il conjecturait avec orgueil l'importance d'ensemencement qu'aurait pour Rome et l'Italie le contact fécondant de ces essentiels et irremplaçables ouvrages. C'était la meilleure sagesse — et fort transmissible — qu'il emportait là, supérieure aux trésors les plus rares et précieux. Ne sont-ce pas les armes qui décident souverainement du sort de l'intelligence et de son support, le langage? Il n'est aucun précepte plus sot que celui qui fait céder les armes à la toge, ni plus dangereux, comme mettant les États et leurs défenseurs véritables dans les lisières des rhéteurs et des avocats. Ces derniers exercent alors sur les premiers une crainte, qui inhibe le plus apte capitaine et le plus habile, et fait de lui un petit enfant pour la conduite des actions guerrières et la conclusion des traités, auxquelles président des règles immuables et qui ne sont point enfreintes sans préjudice. « Une fois dictateur, j'y mettrai ordre, songeait Sylla, et soumettrai à la loi militaire toutes provinces limitrophes, ou encline à quelque sédition. » Il estimait que le dégoût des armes et l'insuffisance des honneurs, paiements et règlements militaires, engendrent la guerre sociale ou

intestine, mille fois pire que l'étrangère et dont les querelles, sans cesse renaissantes, déchirent et exténuent la patrie.

La première nouvelle qu'il apprit, une fois hors du palais et assailli aussitôt d'estafettes, fut que Curion assiégeait Aristion, solidement retranché dans l'Acropole. Il faisaii un temps magnifique, le soleil ardait dans le ciel d'un bleu si implacable qu'il en était noir, la poussière intense et altérante et l'on espérait que, la réserve d'eau des investis étant petite, ils se rendraient bientôt à merci. Du côté des longs murs et du Pirée, les choses se compliquaient, du fait que les meilleures troupes grecques et les plus enragées avaient fortifié la position avec l'aide d'un nombreux détachement des marins d'Archelaos et se ravitaillaient par mer. Quant à la cité elle-même, elle semblait matée et pacifiée, pareille à une scène gigantesque, où vient de s'achever un horrible drame. Elle cuvait silencieusement sa misère, à laquelle insultaient la joie et l'arrogance des soldats romains, se partageant enfin ses dépouilles.

Sur ces entrefaites, on vint dire au chef que trois des sénateurs suivant l'armée, Valerius, Teson et Castula, bons réactionnaires et dévoués à sa cause, amenaient avec eux au tribunal proconsulaire deux bannis d'Athènes, Midias et Calliphon, lesquels imploraient que le sac cessât. Celui-ci et le butin consécutif durant depuis environ dix-sept heures, il n'y avait plus d'inconvénient à faire quartier. La résistance de l'Acropole et du Pirée s'en trouveraient peut-être ébranlée. Ainsi furent introduits devant leur maître les deux suppliants et leurs trois truchements. Or, Sylla avait pris son visage sévère et fermé, résolu dans son cœur à ne céder que contre substantiel avantage. Il savait d'avance comment argumenteraient les bannis, comment ils allégueraient leur haine d'Aristion, ce qui ne manqua point. La harangue achevée :

— Le pillage cessera, décida-t-il, quand vous aurez obtenu des fous furieux du port et des murs qu'ils déposent les armes et se rendent sans condition.

— Mais ils nous tueront, ou nous chasseront avec mépris, sur la foi des agents de Mithridate qui pullulent parmi eux.

— Ceci ne me regarde pas, repartit Sylla. Ou vous aimez assez Athènes pour courir ce risque, ou vos actuelles doléances ne sont que simagrées.

Valerius, Teson et Castuela, qui n'avaient point imaginé une solution si élégante, admiraient l'à-propos de Lucius Cornelius et l'habileté avec laquelle il utilisait, pour ses desseins, jusqu'à l'humanité et miséricorde. Ainsi s'expliquait la constance de sa fortune.

L'ambassade fut de nul effet et les défenseurs du Pirée ayant rossé Midias et à moitié assommé Calliphon, les renvoyèrent, par dérision, au camp romain, sur deux maigres bourriques, ainsi que deux ballots de lentisques. Cette insolence devait leur coûter cher. Sylla mit aussitôt à l'étude un projet d'incendie qu'avait dressé Murena, excellent dans l'artifice des feux combinés et qui, s'il se propageait, comme il était vraisemblable, à l'arsenal célèbre de Philon, dévasterait, avec les bassins de radoub et de carénage, une partie des vaisseaux d'Archelaos. Il se rendait compte de la nécessité d'en finir, avant que l'armée des démocrates, qui étaient actuellement les maîtres de Rome, vînt encore compliquer ses affaires, en Grèce et en Asie, et l'acculer à une situation capable d'abattre tout autre que lui. C'est en ces co jonctures extrêmes qu'il tendait le plus ardemment sa volonté et se représentait l'obstacle dans les hommes, que l'on peut supprimer ou séduire, et dans l'écheveau des choses qu'on peut débrouiller.

Deux jours après, accablés par la chaleur et une soif intense qui leur collait la langue au palais, les belligérants de l'Acropole manifestèrent la volonté de se rendre. Aristion qui avait mis de côté quelques tonnelets d'eau lustrale, destinés aux sacrifices propitiatoires, et s'en régalait en cachette, leur tint un beau discours sur la résistance, et qui ne les convainquit point. Force fut donc de céder au tourment que les ivrognes, qui ne le connaissent guère, affirment être le plus terrible de tous. Une estafette athénienne, suçant, afin d'apaiser sa cruelle douleur, un caillou tiède, vint annoncer à Curion que la place tombait. Elle trouva les Romains attablés autour de cruches et vases, remplis d'une onde crue et bleue, qu'ils avaient admirablement fait refraîchir, en la recouvrant de feuilles de figuier humides et dont ils lui offrirent deux, puis trois, puis quatre, cinq et six topettes, amusés et divertis de ses yeux extasiés, comme si toute la volupté du monde descendait de son œsophage par l'hiatus du gosier. Au même instant, le ciel se couvrit et un formidable orage se déchaîna, faisant

pleuvoir et couler des trombes d'eau... trop tard pour sauver les assiégés.

Quand Aristion le bellâtre fut devant Sylla, déjà prêt à dévider toutes sortes d'arguties et de noises à l'accoutumée des bavards de sa rhétorique et sophistication : « Messire gouverneur, lui dit le proconsul, volontiers vous aurais-je accordé la vie et quelque chose de plus, après cette âpre lutte et défense, si vous fussiez demeuré bon gentilhomme, et correct en vos moyens de guerre. Mais il vous a plu d'insulter et faire nasarder et brocarder de façon vile, du haut des remparts, ma femme bien-aimée, Cecilia Metella, fort étrangère à toute cette affaire, et qui mérite le respect universel. C'est pourquoi, jugeant cet outrage peu convenable à la dignité d'un philosophe et commandant en chef, je vous requiers de boire la ciguë, ou tel autre poison à votre choix, avec dix de vos lieutenants tirés au sort, dans un délai de votre convenance, mais ne dépassant point toutefois deux semaines. »

Qui demeura quinaud, à cette harangue, ce fut Aristion. En vain, allégua-t-il son innocence et la vénération où il tenait toute la gent féminine, Metella en tête, de même que la mère, belle-mère, grand'tante et marraine du cher Romain. Celui-ci se contenta de secouer la tête avec une mine de dégoût et de s'étonner qu'un penseur et maïeuticien de belle force en dialectique ne prisât point l'honneur d'un trépas à la Socrate, puisqu'il n'était volcan où le faire choir comme Empédocle.

Lors Aristion se jeta à genoux, donnant à tous le spectacle de sa vilenie et lâcheté ; et bien vainement puisque le mari outragé était résolu à venger, et au delà, sa belle épouse. En fin de compte, les deux semaines écoulées, toujours trépignant et rechignant, ce déplorable citoyen but la ciguë, ainsi qu'un enfant boit sa purge, et creva de façon assez vilaine, sans dédier à Esculape aucun coq.

Pour lesdits lieutenants, la magnanimité de Lucius Cornelius, n'étant plus contrainte par le grief conjugal, se donna cours de belle manière. Les ayant mandés en grand et solennel apparat, il leur tint ce discours familier : « Vous mériteriez le fil de l'épée, comme féaux de cet infect Aristion et vous étant pliés à ses vilenies. Néanmoins, je vous pardonne, ô vivants, sur l'intercession de vos illustres morts, notamment d'Aristote, de Platon et d'Aristophane, protec-

teurs de votre cité à l'instar de Pallas Athéné. Ni celle-ci ne sera rasée, ainsi que j'en eus d'abord l'intention. Puisse cette mesure de clémence vous convaincre que les aïeux sont reliés aux vifs par une chaîne plus étroite et plus dure qu'on ne le pense communément, et que les bienfaits et belles actions des pères retombent aussi parfois sur les fils. L'hérédité notre mère n'a pas qu'un profil tourné vers le mal et la haine. Elle en a un autre vers le beau et la commisération. Allez conter à vos alliés, les officiers de Mithridate, comment Rome reconnaît l'illustre mérite des morts et le récompense à travers les générations. »

C'est seulement un mois plus tard, en y mettant cependant toute diligence, que Murena assembla, contre le Pirée et l'arsenal de Philon, la quantité de grégeois et de poix. salpêtres et chaux, indispensable à l'incendie de ces travaux, Chaque soir à la nuit tombante, Sylla, accompagné de son état-major, allait se rendre compte par lui-même de l'état de la préparation. On comptait qu'il y faudrait jeter deux mille torches et fascines de belle dimension, à condition que le vent fût favorable et le temps suffisamment sec. Le maître tenait à lancer la première torche, que les dieux guideraient en un endroit sûr et de bonne propagation pour les flammes et les flammèches. Elle tomba en effet sur des planches de sapin résineuses, d'où naquit un foyer inextinguible, que rejoignirent presque simultanément deux mille autres brandons analogues. Les substances prochaines de l'arsenal se mirent aussitôt à arder et craquer en buissons hauts comme des tours, et dont tout l'orbe céleste s'éclaira. Il montait ainsi des panaches rouges, roses, d'un pourpre violet, ou d'un jaune d'ocre, répandant une fumée atroce, qui piquait les yeux et les oreilles et suspendait la respiration avec le souffle. Ainsi que l'escomptait Murena, le fléau une fois déchaîné, reprenant en chaque aliment une vigueur nouvelle, et galopant comme un cheval monstrueux, gagna les premières vergues des vaisseaux amarrés, dont il consuma plus de trente. Le reste prit la fuite avec les marins, cependant qu'Archelaos, fou de rage, assistait ainsi à la destruction de sa flotte incendiée. Spectacle incomparable, exemplaire, qui fut vu et contemplé avec terreur de tout le Péloponèse et des îles et augmenta encore le renom de Sylla. Trois jours et trois nuits, les cendres volèrent, même à très grande distance, accompagnées de papillons brûlants, parmi

le crépitement des étincelles et bélugues, et le bruit sinistre des charpentes, puis des toitures, puis des pans de murailles abattus.

Le réduit de l'arsenal où l'architecte de Byzance avait mis tout son art génial tint bon plus longtemps que le reste, à cause d'une enveloppe de fer dont il était encoqué et enrobé. Mais, bientôt, l'embrasement, s'attaquant à cette énorme tôle, la tordit, au milieu d'un vacarme et gondolage épouvantables. Elle s'écroula d'un seul coup, écrasant sous ses ruines plusieurs centaines, dit-on, de soldats, d'infirmiers et de marins. C'est en ce lieu que Sylla édifia une colonne, relatant cet événement remarquable, les motifs et l'accomplissement de son dessein.

Tant il est vrai que rien ne résiste à l'intelligence humaine, si la meut une imbrisable volonté, qui était celle même de notre héros.

Léon Daudet.

(A suivre.)

Parmi les ruines fleuries de Tunisie

Ce printemps, pendant notre séjour en Tunisie, l'émotion causée par le beau livre de Louis Bertrand consacré aux Villes d'or ne s'était pas encore calmée. La thèse soutenue par le brillant écrivain avait rallumé la discorde. « Latins » et « Orientaux », surexcités, s'affrontaient durement et les plus doux des archéologues brûlaient comme des torches. Dans cette Afrique, terre des perpétuelles effervescences, les monuments antiques, ces images d'éternité et d'impassibilité, sont eux-mêmes passionnément défendus... ou attaqués. En vérité, Thrasamund, roi des Vandales, régnerait-il encore à Carthage?

Si jadis la sérénité académique d'un Gaston Boissier laissa les Tunisiens indifférents, la puissante personnalité de Louis Bertrand et ses idées « révolutionnaires » mirent en feu la Tunisie, cette « soute aux poudres » d'un passé sans cesse ressuscité. L'auteur du *Sang des races* et de *Saint Augustin*, fier d'avoir montré la continuité de l'Afrique latine dans son *Message à la nation africaine*, persuade éloquemment aux Français, héritiers de la culture et de la civilisation romaines, qu'ils sont *chez eux* en Afrique et que nos agriculteurs, installés aujourd'hui dans les plaines d'Utique ou les olivettes d'Hadrumète, reprennent l'œuvre du colon

romain interrompue par quatorze siècles de domination arabe. Où Fromentin et les romantiques n'ont vu que de l'orientalisme, Louis Bertrand affirme la pérennité de la vie antique telle que nous la concevons d'après les auteurs latins, les œuvres d'art et les mosaïques retrouvées de Dougga, d'Oudna, de Thabarka et de Thuburbo-Majus, véritables illustrations de l'existence quotidienne des agriculteurs et des riches citadins.

Pendant la brève féerie de ce printemps tunisien, nous aussi nous avons médité dans les « villes d'or ». Assis à Carthage sur la margelle de la « Fontaine-aux-mille-amphores », sur les degrés du Capitole de Tuburbo-Majus, à Dougga dans l'hémicycle du temple de Juno Cœlestis, ou dans les palais souterrains de Bulla Regia, nous nous sommes efforcé de comprendre pourquoi la civilisation romaine, symbolisée par des monuments dont la durée devait être immortelle, avait été si impitoyablement évincée du sol africain? Alors qu'en Italie et en Gaule elle a subsisté, même dans la nuit farouche des temps mérovingiens, on cherche vainement ses traces chez les populations arabo-berbères unifiées par l'Islam.

C'est que, sous le décor romain et l'armature latine, le vieux fond africain, resté réfractaire, même à l'influence punique, persistait, comme il persiste encore de nos jours. La civilisation romaine, limitée aux villes, n'atteignit jamais les couches profondes de la population. Le riche Africain, orgueilleux de son titre de citoyen romain, restait sous la toge le Numide ou le Maure. Lorsque Rome vaincue par les Vandales eut cessé d'imposer sa force, son ordre et sa paix, les tribus recommencèrent à se combattre et détruisirent, par mépris ou indifférence, des cités luxueuses dont leur barbarie native ne se souciait pas. De même si, aujourd'hui, la France se retirait de l'Afrique du Nord, — et j'exprime l'opinion de quelques musulmans parmi les plus éclairés et les plus compréhensifs de notre culture — l'Algérie et la Tunisie reprendraient leur physionomie pittoresque, mais anarchique, et toute justice s'exilerait de ces principautés à la mode d'Haroun-al-Raschid.

Lorsqu'un peuple civilisateur s'empare d'un pays pour l'administrer et le coloniser, quelle que soit sa force de rayonnement et de pénétration, il n'arrive pas à créer de toutes pièces une civilisation. S'il impose son architecture,

sa langue, ses cadres militaires et administratifs, et jusqu'à ses modes, il ne parvient guère à modifier l'âme pleine de mystère des populations autochtones. Non seulement il ne modèle pas les cerveaux suivant ses façons de raisonner et ne parvient pas à extirper, même par la violence, leurs manières de penser et d'agir, mais, quoiqu'il s'en défende, l'atmosphère troublante qu'il respire le transforme. Presque toujours, au contact des vaincus, les mœurs des vainqueurs évoluent et s'altèrent. Tant qu'un peuple garde ses dieux, ses temples et ses coutumes, peut-on se flatter de l'avoir conquis, civilisé, assimilé? Sous les noms romains de Saturne, Vénus et Diane, les Africains continuaient d'adorer Baal ou Tanit, et, peut-être encore, de plus obscures et lointaines divinités? Toutes les survivances de la vie romaine que Louis Bertrand se plaît à retrouver dans la vie de nos sujets musulmans ont sans doute une origine africaine. Serait-il paradoxal de se demander si les Romains ne se les étaient pas appropriées? Une civilisation n'est jamais exclusivement grecque, romaine ou française : mais un amalgame plus ou moins homogène de tous les apports étrangers, sous l'influence de la race et du sol. Comment délimiter exactement, dans les civilisations gréco-latines, l'apport oriental ou occitanien? Les mêmes conditions climatériques et les mêmes besoins créent une unité humaine profonde.

Si les Arabes n'avaient pas trouvé la maison romaine avec son atrium, son jet d'eau et ses salles voûtées, ils l'eussent réinventée sur leurs souvenirs d'Asie Mineure. Le burnous, spécial aux Africains, et inconnu des habitants du Hedjaz, a précédé la toge, et la lelfah rouge ou bleue de la Bédouine tatouée, qui fait tinter ses anneaux de cheville parmi les ruines de Byrsa, habillait la Numide qui vit s'élever dans le ciel les flammes du bûcher de Didon.

Les indigènes tunisiens reprochent à Louis Bertrand d'avoir nié la civilisation arabe et refusé aux Africains toute originalité artistique. Il serait plus juste d'appeler cette civilisation *musulmane*. Les premiers conquérants venus du Hedjaz n'apportèrent pas seulement à la Syrie, à l'Égypte, à la Cyrénaïque et à l'Ifrikia une religion, mais une civilisation, faite de tout ce qu'ils avaient drainé dans leur marche triomphale, et où dominèrent les éléments mésopotamiens et coptes. S'ils imposèrent, par la force, l'Islam aux Berbères superficiellement christianisés, à leur

tour ils firent de nombreux emprunts aux Africains et s'assimilèrent, dans une certaine mesure, ce qui survivait en Tunisie de la civilisation romano-byzantine. Ce qui fit la force et le triomphe de l'Islam, c'est que sa religion monothéiste, d'une extrême simplicité, et qui tient presque un trop large compte des besoins et appétits de la nature, convenait mieux aux populations matérialistes de l'Afrique que le christianisme. Pas une fois, au cours des siècles de la domination arabe, les Berbères ne se sont soulevés pour se retourner vers le Dieu prêché par les Cyprien, Tertullien et Augustin; et depuis l'occupation française, le petit nombre des Africains convertis par les Pères Blancs prouve avec évidence leur sensuel attachement à l'Islam.

Aussi bien, plus on étudie la Tunisie, et plus on sent son passé reculer dans la nuit des temps. Bien au delà de l'époque romaine et même de l'époque punique, quelle vieille et dure civilisation y régnait-elle? A travers toutes les apparences grecques, latines, arabes, françaises, le vieux fond berbère transparaît toujours. Les reproches adressés naguère à *Salammbô* n'ont plus de force aujourd'hui. Flaubert, avec sa divination d'artiste, avait compris, mieux que les archéologues, les chartistes et les historiens, que Carthage, sous son vernis grec, était restée profondément africaine, et son livre — Louis Bertrand l'a prouvé — restera l'immortel chef-d'œuvre parce qu'il symbolise, en ses personnages, les caractères permanents des Africains.

*
* *

Le docteur Carton, animateur des ruines, nous en fait les honneurs.

Nous désignant sur la colline de Byrsa l'énorme pièce montée de la cathédrale de Saint-Louis, la masse couronnée de tuiles crues du couvent des Pères Blancs, les affreuses et prétentieuses villas des riches commerçants tunisois, s'écrie :

— Que n'ai-je vu Carthage en même temps que Chateaubriand? Alors ces laideurs n'existaient pas. Ce paysage de terre et d'eau, l'un des plus émouvants du monde en la pureté de ses lignes, et baigné d'une lumière vraiment divine, s'offrit peut-être à lui, à l'heure où Aphrodite sort de la mer? Presque pas de ruines, mais combien significa-

tives parmi l'ondulation des champs d'orge. Tout contre le port de guerre, il goûta la poésie de cet humble marabout au dôme chaulé qu'évente un palmier de bronze.

La France, dès le premier jour de son protectorat, aurait dû décréter Carthage bien domanial? Et comment le cardinal Lavigerie, abusé, put-il laisser ériger une cathédrale d'un style aussi affligeant sur la colline de Byrsa? Maintenant, une quantité de villas odieuses ont poussé comme des champignons vénéneux parmi les ruines antiques, péniblement exhumées. Ou bien il fallait entreprendre, sur une vaste échelle, des fouilles méthodiques, ou bien laisser Carthage sous son linceul vert et or, de verdure et de sable. De toutes façons, l'interdiction absolue de bâtir s'imposait. Qu'on n'allègue pas le vain prétexte que les Tunisiens, pour fuir l'atmosphère étouffante de Tunis, ont besoin, chaque été, de venir respirer l'air pur de la mer. Tout en respectant Carthage, il restait entre la Marsa, le Khram et la Goulette, un espace assez vaste pour contenir une ville de 500 000 habitants. Qu'on ne prétexte pas davantage des raisons budgétaires ; jadis pour 400 000 francs on aurait acheté Carthage : le mètre qui valait alors 0 fr. 25 vaut actuellement 15 à 20 francs. L'on n'a rien fait pour défendre Carthage de la cupidité des constructeurs qui concassèrent les monuments enterrés. Et les Arabes faméliques dérobent, la nuit, des fragments de sculpture, pour les vendre à vil prix.

Ce sol était si riche qu'il suffisait d'y donner un coup de pioche pour y ramasser de menus objets : monnaies, médailles, bijoux, camées, petites lampes, fragments de poterie. A l'heure actuelle, lorsqu'on creuse une tranchée pour une route, le chemin de fer ou une conduite d'eau, des soubassements de temple ou de palais sont mis à jour. Cet amas d'immondices de l'époque romaine, que vous apercevez sur votre droite, recèle des objets pleins d'intérêt. Pour vous donner une preuve de l'indifférence de nos fonctionnaires, il y a une quarantaine d'années, les quais du port existaient encore, mais l'on voulait les détruire. Prévenu, le directeur des Antiquités, M. G..., s'écria : « Ça m'est égal, j'en ai les plans ! »

L'entrée du port de guerre a été bouchée par deux maisons construites sur son canal de communication avec la mer.

...Nous contournons à présent l'îlot de l'Amirauté où se voient encore les ruines vénérables du palais d'Hamilcar,

avec ses colonnes couchées aux marbres précieux, ses murs circulaires et ses cales sèches.

— Pourquoi, reprend le docteur Carton, s'oppose-t-on au relèvement de ces admirables colonnes dont beaucoup sont intactes? J'aimerais aussi savoir pourquoi l'une d'elles fut transportée au musée du Bardo? Quelle valeur ne prendraient-elles pas à se détacher sur cette mer d'un bleu de pervenche! Là se trouvait la tour de « l'Annonciateur des lunes ».

— J'aurais demandé au résident général de rétablir cette fonction et de m'en nommer titulaire, dis-je en souriant, si je ne savais pas que l'Islam connaît aussi l'Annonciateur des lunes chargé d'annoncer aux croyants l'ouverture du Ramadan...

— Je ne crains pas de l'affirmer, reprend l'archéologue, dans les déclivités du sol, on trouverait des monuments intacts. Seulement il s'agit de creuser en profondeur. Tout est là! Malgré l'ordre barbare de Caton d'incendier et de faire passer la charrue sur Carthage, je suis persuadé que certains palais échappèrent à la sauvage destruction des Romains. Pour preuve, le sanctuaire punique que l'on est en train de découvrir à Salammbô avec ses stèles, ses autels votifs et ses gargoulettes pleines d'ossements... de chiens, prétendent les uns..., de poulets, affirment les autres, avec une conviction égale. Ces fouilles sont livrées à l'inspiration d'un ancien sous-officier, brave et honnête garçon, mais de compétence limitée. Est-ce que parmi nos jeunes chartistes il ne s'en trouverait pas quelques-uns heureux de se consacrer à ces passionnantes recherches?

Penchées sur les tombes puniques découvertes par le vénérable Père Delattre, cet infatigable explorateur du sol carthaginois, des Bédouines viennent chercher la terre dont elles modèlent leurs plats et leurs « kanouns » décorés des mêmes dessins noirs géométriques que les poteries collectionnées dans les vitrines du musée Lavigerie. Et, me remémorant les remarquables travaux de M. Stéphan Gsell sur l'*Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* (1), j'essaye de me représenter l'existence des Carthaginoises, peut-être assez semblable à celle des musulmanes de Tunis.

(1) Cinq volumes de ce monument définitif de l'histoire africaine ont déjà été publiés par la librairie Hachette.

...Nous rendons visite à de jeunes Américains qui ont acheté un terrain afin d'y faire des fouilles. A l'entrée du jardin fleuri de géraniums grimpants, les trois drapeaux français, beylical et américain flottent et un énorme *Welcome* nous accueille. A la tête de leur équipe de Bédouins, ces jeunes gens manient la pioche et, tout fiers de leur trouvaille de la matinée, nous montrent une mosaïque d'un dessin charmant et d'une conservation parfaite. En moins d'un mois, ils ont déblayé une petite basilique chrétienne !

Réjoui, le docteur Carton regarde la tranchée et s'écrie :

— Que vous disais-je? Ce sol est d'une prodigieuse richesse, il suffit de le creuser. Il nous réserve des surprises, car si nous avons déjà exhumé des monuments chrétiens et romains, la couche punique est encore à peine explorée. Donc, il se pourrait que, sous le vieux fond phénicien, nous trouvions peut-être les traces d'une plus ancienne civilisation autochtone !

Les yeux bleus d'une eau si pure du docteur Carton brillent d'espérance et de foi...

***

Le lendemain, lorsque je me dirige vers la basilique de Saint-Cyprien, un grand vent frais souffle à travers les colonnes de marbre surmontées de leurs chapiteaux. La triple rangée des colonnes, malheureusement brisées, se silhouette sur le golfe de Tunis et les montagnes de Korbous. Dans le ciel incandescent, des alouettes crient de joie. Pas un être ne bouge à l'horizon ; seule, la rumeur nostalgique de la mer emplit l'espace. A gauche, les rouges falaises de Sidi-Bou-Saïd où se marient, dans une teinte chaude et précieuse, les laques garance, l'orange et la sanguine, semblent modelées par un fantaisiste potier. Une verdure aromatique, d'un bronze vert-de-grisé, les tavelle. La falaise en étrave tombe dans la mer d'un bleu de myosotis sur laquelle des felouques italiennes et un grand cinq-mâts aux voiles blanches glissent, poussés par un vent vif. Au sommet de son cap, la petite ville arabe de Sidi-Bou-Saïd est posée comme une colombe aux ailes déployées.

Sur le parvis ruiné de la basilique, appuyé contre ce massif de pierres appareillées, saint Augustin veilla jadis toute la nuit qui précéda son départ clandestin pour Rome. Non

loin de là, se trouvait peut-être la maison de Monique qui veillait aussi dans l'anxiété, car elle redoutait la fuite de son fils. De petits chardons à fleurs roses ont poussé sur ce sol vénérable foulé par Perpetua, Cyprien et Tertullien. Il n'y a plus d'ossements dans les tombes envahies par la bourrache azurée. A droite, le couvent des Moniquettes avec son humble cimetière, au bord du flot, semble voguer sur les floraisons des asphodèles, des fenouils et des absinthes. Un vieillard à longue barbe blanche et vêtu d'une robe et d'un burnous blancs traverse la colonnade. Sous sa chéchia garance, ses yeux bienveillants et enthousiastes posent sur ce paysage un doux regard de France. C'est le Révérend Père Delattre qui, avec le docteur Carton, ressuscita Carthage. A quatre-vingt-deux ans, doué d'une surprenante vigueur, il dirige encore passionnément ses fouilles.

Sous la colline de Sainte-Monique, et au bord de la plage, j'atteins après une descente mouvementée la « Fontaine-aux-mille-amphores ». Cette imposante fontaine aux voûtes à nervures s'enfonce vers une sorte d'hypogée, d'entrée de sépulcre égyptien. Au fond de cet antre ténébreux, une eau, d'un vert livide au bord, devient de plus en plus sombre et lourde à mesure qu'elle s'éloigne dans le tunnel. Le vent soupire si mélodieusement qu'il nous semble entendre les plaintes d'Orphée appelant Eurydice. Les yeux fixés sur la sombre porte, nous croyons voir surgir le blanc et dolent fantôme... Cette fontaine où nul vivant ne vient plus puiser l'eau ne peut être hantée que par les ombres délicieuses des Carthaginoises aux visages tatoués et fardés qui s'en viennent en théorie, d'une démarche dansante, l'amphore inclinée sur l'épaule. A l'entrée de la fontaine, dans la lumière du soir, des éphémères achèvent en tourbillonnant leur brève existence. La mer fait et défait ses festons et ses astragales de dentelle sur le sable d'or. Le Bou-Khornine où régnait jadis le dieu dévorateur, embrasé par le couchant, rougeoie comme un bûcher. Toute cette beauté, ce silence et l'immense poésie de ce sol saturé de légendes et d'histoire, sont appelés à disparaître. Les casse-croûte *A Salammbô*, les bars *Hamilcar*, les villas prétentieuses, les cages à poules et les cabanes à lapins en construction économique, pullulent parmi les ruines des temples. Le gouvernement, indifférent, abandonne Carthage aux spéculateurs.

Un riche Israélite, qui se croyait généreux en offrant au

service des Antiquités quelques terrains à fouiller, n'avait-il pas eu la prétention de troquer le nom de Carthage contre son nom à lui? Je veux croire, pour son excuse, qu'il se pensait le descendant d'un de ces marchands phéniciens dont la maison noircie au goudron et surmontée de boules de cristal s'élevait peut-être à l'emplacement de son « palais »?....

*
* *

Les « villes d'or » de la Tunisie furent miraculeusement conservées par l'indifférence des musulmans, mais aucune de ces cités ne vous incite peut-être comme Carthage à la rêverie, sans doute parce que nous y chercherions en vain les ombres de Didon, de Salammbô, d'Apulée et d'Augustin. Et cependant, quel sentiment d'admiration l'on éprouve lorsqu'on découvre Dougga, étagée sur la déclivité de sa colline, au milieu de son cercle de montagnes couvertes d'oliviers.

De son théâtre antique, dont il ne manque que quelques gradins et les statues réfugiées au musée du Bardo, l'on découvre toute la ville avec le capitole, le forum, le temple de Cœlestis, et, dans la vallée, un curieux monument libyco-punique. De fines colonnes blanches se silhouettent sur les montagnes d'Algérie, d'un bleu de roi, qui ferment l'horizon. Les Bédouins ont installé des gourbis parmi ces ruines pompeuses et leurs toits de branchages reposent sur des frises sculptées et des fûts aux inscriptions dédicatoires. Dans leurs gandourahs brunes et leurs burnous blancs, ces Africains sont vraiment les descendants de ces paysans qui s'en venaient jadis à Dougga vendre leur beurre et leurs moutons. Au sommet du théâtre, les figuiers de Barbarie ont envahi les portiques. Quelques troupeaux de vaches et de bœufs, maigres et bourrus, broutent l'herbe semée de soucis, de bourrache et d'anthémis. Dans les rues dallées où se voient encore les sillons creusés par les roues des chars, cabriolent des chèvres noires.

Le temple de Jupiter Capitolin, avec sa colonnade d'un sombre or rouge, donne une impression de puissance suprême. Les six grandes colonnes cannelées de son portique supportent un fronton dans le tympan duquel a été sculpté l'aigle divin enlevant l'homme qui devait devenir l'échanson des dieux. Du fond de la cella où je suis assis à même le sol, le manque

de perspective fait paraître plus surprenante encore la hauteur des colonnes dont le tympan semble vraiment supporter le ciel. Sur l'azur d'un bleu dur, des nuages chassés par le vent du nord, accourent. Des hirondelles dont les nids sont accrochés aux chapiteaux jouent dans le temple avec des cris aigus. Et j'imagine l'émouvant dialogue qui, depuis bientôt deux mille ans, se poursuit entre le front majestueux et les nuages qui le caressent de leur ombre bleue! Indifférentes aux barbares terrés dans leurs gourbis, ces pierres « civilisées » connurent une solitude que rien ne troublait jamais. Inutiles et abandonnées, elles sont entrées dans l'éternité et les seuls hôtes qui convenaient à leur orgueil et à leur désolation étaient les grands aigles qui s'en venaient se confronter à l'oiseau sculpté sur le tympan dédié au maître des dieux. Bien que vivantes encore dans leur matière, presque intacte, que les éléments ne désagrégeaient pas, elles se sentaient véritablement mortes puisqu'elles n'avaient pas de signification pour les Bédouins incultes. Nul ne comprenait plus la leçon de force, d'équilibre et d'harmonie qu'elles avaient donnée au monde. Depuis que les Français ont commencé de dégager ces ruines, elles ressuscitent, et l'admiration de leurs visiteurs n'est-elle pas un culte?

La présence de ces cultivateurs et de leurs troupeaux parmi la ville romaine rend à Thugga sa destination primitive. Cité berbère, *Thukka* (en berbère *Thukka* signifie : « les pâturages ») fut à l'origine un gros village en pierres, bâti à l'extrémité du plateau et défendu, du côté de la montagne, par une grossière enceinte flanquée de tours. Elle servait d'abri, dans les périodes de troubles, aux propriétaires des riches campagnes voisines. Elle dut rapidement acquérir une grande importance comme en témoigne le remarquable mausolée libyco-punique bâti plusieurs siècles avant notre ère. Comme presque partout en Tunisie, lorsque les Romains s'installèrent à Thukka, ils trouvèrent le pays bien cultivé et parfaitement organisé. Tout en imposant leurs fonctionnaires, ils eurent la sagesse de maintenir l'ancienne constitution municipale de la ville africaine. Sous des noms latins, les Berbères continuèrent d'adorer leurs naïves et féroces divinités dans des temples qui, sous leur architecture nouvelle, offraient encore, dans leur plan, quelque souvenir de celui qui les précéda. En moins d'un siècle, la ville perdit son aspect berbère pour se romaniser. Seul le quartier central,

noyau de la ville primitive, garda ses rues étroites et sinueuses. Elles viennent d'être retrouvées, au nord du Capitole, à peu près identiques à ce qu'elles étaient avant l'arrivée des Romains. Jusqu'à l'occupation française, Dougga était donc redevenue une cité africaine.

A la périphérie de la ville s'élevait le temple de Cœlestis, dédié à la Juno Cœlestis, très anciennement honorée par les Carthaginois sous le vocable de Tanit. Pour rappeler les origines de la déesse, il affecte la forme d'un croissant formé par une spacieuse galerie que limite un mur, à l'extérieur, mais qui s'ouvrait, à l'intérieur, sur une belle colonnade enfermant un bois sacré au centre duquel s'élevait le sanctuaire abritant la statue de la déesse. De vieux oliviers tourmentés, dont les feuillages s'argentent au vent, entourent le temple, et leur sombre verdure fait paraître d'une blancheur lunaire les sveltes colonnes couronnées de leurs chapiteaux.

Face à la colonnade, le panorama des montagnes aux croupes puissantes, d'un bleu sombre, se déploie, immense et majestueux. Des cris gutturaux retentissent au loin et des petites filles demi nues dans leurs toges déchirées d'un rouge de coquelicot dansent en faisant tinter leurs anneaux de pieds.

*
* *

Autant Dougga laisse le souvenir d'un paysage à verdures sombres, autant celui de Thuburbo-Majus est azuré, aérien, blond et sec dans la lumière implacable d'une chaude matinée d'avril. Pas un arbre pour y espérer un peu d'ombre et la distance fluidifie l'immense cercle de ses montagnes éthérisées. Sur le ciel d'azur, se plaquent les quatre colonnes cannelées et galbées du Capitole construit sous Marc-Aurèle, et la sérénité de l'empereur-philosophe se retrouve dans les proportions de ce monument merveilleux d'équilibre. Les côtés de la cella sont faits de murs ornés d'une énorme corniche au profil très simple et l'on s'étonne qu'avec tant de sobriété, l'architecte nous ait donné une telle impression de grandeur et de puissance. De chaque côté du forum s'élevait le temple de la Paix et le temple de Mercure ; ce dernier devait être charmant avec ses sept colonnes disposées en cercle, couleur des violettes de Parme. Des mosaïques recouvrent encore son sol. Les fouilles très importantes et

bien conduites entreprises par le service des Antiquités, nous restituent, un peu chaque jour, cette ville, ancienne bourgade indigène, édifiée sous les Antonin et les Sévère. Le portique des Petronici avec sa galerie courant sur quatre faces, ses belles colonnes, sa frise si finement sculptée, atteint à la beauté d'une œuvre grecque. De là notre vue embrasse le Capitole qui tient son éternel accord majeur, les temples et les villas dont les rez-de-chaussée subsistent à peu près intacts. L'accablante chaleur nous fait mieux goûter les thermes d'été avec leurs piscines, le frigidarium, les salles de repos et de conversation. En s'y reposant, on comprend combien cette vie païenne d'exercices harmonieux, de loisirs et de causeries convenait à ce ciel africain. Les thermes d'hiver, plus imposants peut-être, nous permettent d'admirer une salle charmante cantonnée par des colonnes sveltes et claires.

Le sol n'est qu'un immense tapis de mosaïques dont la diversité arrête à chaque pas. Si les admirables spécimens provenant d'Oudna et de Thuburbo, œuvres du mosaïste Nicentius, de Tabarka, Sousse ou El-Djem ont été transportées au Bardo afin de les préserver des intempéries, des déprédations des Arabes et de l'indiscrétion des touristes, les mosaïques qui n'offrent que de simples motifs décoratifs sont restées en place. Plusieurs reproduisent les dessins géométriques rouges, noirs et blancs, encore tissés aujourd'hui par les femmes berbères dans leurs tapis. On achève de déblayer devant nous un bassin où le mosaïste a représenté Neptune et ses chevaux marins au centre d'une mer sur laquelle des embarcations de pêcheurs naviguent parmi des poissons, serpents de mer, crâbes et oursins.

Midi, le soleil plane, immobile, comme un aigle de feu. Vainement cherchons-nous l'ombre effilée d'une colonne. Au fond de l'horizon, le mont Douggar s'évapore en buée rousse.

*
* *

A Bulla-Regia, près de la frontière algérienne. Nous déjeunons dans une salle à manger de deux mille ans, ancienne citerne romaine aménagée en habitation par le docteur Carton, chargé de ressusciter cette surprenante cité africaine. Aucune demeure n'a pour lui le charme de ses citernes voûtées, étroites et longues, dont les murs épais protègent de la fraîcheur des nuits et de l'ardeur du soleil. Un lit de

camp, quelques ustensiles de toilette, un cuisinier indigène et, s'il le faut, l'aide des Bédouins qu'il comprend et qu'il aime, suffisent à son bonheur d'animateur des ruines.

...Du sommet de ce fortin byzantin où nous sommes montés, se découvre le panorama d'une ampleur somptueuse, sous le ciel bleu où glissent des stratus en ailes de flamants roses. A l'horizon les montagnes se modèlent en formes de bonnets, chéchias ou couffins. La plaine, rafraîchie par la pluie, étincelle de toutes les fleurs du bled. Des collines pierreuses semées de mégalithes entourent la ville. Au bord de l'oued, un bouquet de palmiers bruit dans le vent. Dans les champs d'une verdeur intense où croissent coquelicots, soucis, mauves, bourraches, vipérines, scilles, fenouils et asphodèles, se dressent : stèles, colonnes, pans de murailles, arches brisées. Des troupeaux de chèvres noires s'égrènent comme un chapelet de jais sous la conduite de leurs bergers en burnous neigeux. Au centre de ce paysage, la masse grandiose des thermes avec leur géante baie cintrée. Vers le sud, la forteresse punique n'est plus qu'un chaos de blocs énormes avec son escalier brisé, complètement retourné par un éboulement.

A flanc de montagne, un petit marabout arrondit son humble coupole, incandescente au milieu de l'éblouissement des anthémis d'or. Dans son enceinte de pierres sèches, l'arbre sacré et la tombe-autel où les femmes vont encore déposer des simulacres de coupes à libations.

Ses nombreuses nécropoles mégalithiques prouvent l'antiquité de Bulla-Regia. Attirés par les mêmes raisons de fertilité et d'humidité qui avaient fixé en ce lieu les premiere habitants de la Libye, les Phéniciens, et plus tard les Romains, l'agrandirent. Capitale d'un roi numide comme son titre de « Regia » l'indique, elle était consacrée à Baal, d'où son nom de Bulla. Elle fut plus tard le siège d'un évêché.

Mais plus encore que les thermes publics avec leur vaste salle à arcades,aux grandes niches ornées de blasons, ce sont ses palais souterrains dont trois, complètement déblayés, et dans un état de conservation parfaite qui font de Bulla-Regia une ville unique en Afrique.

Amusante coïncidence, ce fut un chasseur, M. Laffont, conducteur des ponts et chaussées, qui découvrit, le premier, le « palais de la Chasse ». Son chien s'étant introduit dans une excavation, M. Laffont eut la curiosité de le suivre

et ce qu'il vit lui donna le désir d'entreprendre les fouilles de cette délicieuse villa. C'est au nord des thermes que se trouve le quartier des « palais souterrains » qui, par la conservation de leur décoration, sont dignes de rivaliser avec les célèbres maisons de Pompéi, mais qui offrent en outre certaines particularités propres aux Africains.

Au rez-de-chaussée du « Palais de la Chasse », un vaste impluvium est entouré d'un portique sur lequel donnent de grandes pièces ornées de mosaïques en vis-à-vis de petites salles réservées sans doute aux esclaves. A l'une des extrémités du portique se trouvait une fontaine, car l'eau, magicienne de Bulla-Regia, enchantait et refraîchissait de son murmure et de ses gouttelettes irisées les demeures des riches Berbères ou des fonctionnaires romains. A l'autre extrémité de l'atrium s'ouvre le haut escalier dont les vingt-deux marches intactes permettent de descendre à l'étage inférieur creusé dans le sol. Le plus insensible des touristes ne pourrait retenir un cri d'admiration devant le prodigieux et gracieux ensemble qui s'offre à lui. Nous nous trouvons au centre d'un charmant péristyle corinthien, éclairé par en haut, et à l'intérieur duquel avait sans doute été planté un jardin. Sur deux de ses côtés se succèdent les pièces de l'appartement, au sol orné de belles mosaïques multicolores, éclairées à l'extérieur par de larges soupiraux : chambres de repos avec une marche, au fond, pour le lit, comme dans les chambres arabes, et salle de festin. Le docteur Carton nous fait remarquer les bouteilles de terre qui servaient à construire les voûtes en matériaux légers, procédé de construction africain que les maçons indigènes emploient de nos jours.

La salle de festin, luxe principal de cette demeure, s'ouvrait sur le portique par une baie ornée de deux pilastres cannelés. En suivant les guirlandes fleuries de la mosaïque, nous relevons l'emplacement des trois bancs où, dans le triclinium, les convives prenaient place. Le blason du seigneur, une couronne à cinq pointes, en orne le centre. Les esclaves qui servaient le repas n'avaient qu'à se pencher sur la bouche d'une citerne ouverte à l'un des angles de la pièce pour y puiser l'eau fraîche.

A l'entrée de la salle, et éclairée par la lumière verticale qui tombe du ciel, une admirable mosaïque représente des amours chassant une panthère, un sanglier et un ours. Ce tableau nous renseigne sur les goûts du propriétaire de ce

palais, grand chasseur, qui aimait voir sous ses yeux, en dînant, la représentation de son passe-temps favori. Les différents tableaux en mosaïque qui charmaient les dîneurs affirment les goûts des propriétaires de ces villas : scènes de chasse, de pêche, jeux de cirque ou « portrait » de la femme élue. Vivant presque tout le jour sur le forum, aux thermes, au théâtre au au cirque, et probablement aussi peu lettrés que, de nos jours, les propriétaires terriens de l'Afrique, ils ne se recueillaient... qu'à table, devant ces représentations de leurs divertissements. Voluptueux et pratiques, ils avaient créé ces salles souterraines, qui n'étaient que la répétition du rez-de-chaussée de leur palais, pour lutter victorieusement contre la chaleur de l'été.

Les feuillages des arbres plantés dans la cour répandaient une lumière glauque et l'eau des fontaines, en ruisselant dans les bassins multicolores aux ravissantes mosaïques, entretenait une exquise fraîcheur. Cette demeure, encore parfaitement habitable, vous donnerait l'envie d'y passer l'été. Quelques tapis, nattes, coussins et des poteries berbères modernes modelées suivant des formes fixées par une tradition millénaire, constitueraient un mobilier approprié.

Au sortir de ce « palais de la Chasse », le « palais de la Pêche » semble plus archaïque et plus *africain* avec ses voûtes cintrées, massives, ses piliers carrés et ses frustes chapiteaux. Sur la mosaïque en vis-à-vis du triclinium, un petit Orphée enchante les poissons et les crustacés. Des enfants nus pêchent, charmants d'attitude : l'un, heureux, a pris un poisson ; l'autre, anxieux, attend la morsure du poisson. Raies, torpilles, anguilles, homards, langoustines et crevettes tentent sa convoitise.

En nous précédant dans le palais d'Amphitrite, son *palais*, le garde des ruines, un Tunisien, nous désigne l'admirable mosaïque qui décore le centre du triclinium d'un air attendri.

— Mon gardien est amoureux d'Amphitrite, m'explique en riant le docteur Carton. C'est un dévot de la déesse qu'il lave, frotte, essuie et polit avec amour.

La déesse, blonde comme le miel, est portée par un triton et une néréide qui lui offrent les présents de la mer : coquillages et poissons dans une corbeille. Deux génies ailés tiennent une couronne au-dessus de sa tête dont l'abondante chevelure porte, comme celle des tritons, des pattes d'écrevisse. Encore ici, le même problème non résolu se

pose : est-ce une déesse africaine *latinisée*, ou une déesse romaine *africanisée?* Son cou rond est entouré d'un collier où sont accrochées des amulettes, et ses chevilles cerclées d'anneaux semblables à ceux des Bédouines qui lavent, en le foulant de leurs pieds nus, leur linge dans l'oued. Dans la partie la mieux éclairée de cette salle, entouré d'un large cadre décoratif, l'archéologue nous fait admirer le remarquable portrait d'une femme en mosaïque d'un art gréco-romain à fond noir. Des traces de fresques se voient encore sur les murs au-dessus de la fontaine.

En nous dirigeant vers le temple d'Apollon, nous éveillons des Berbères endormis au soleil dans les ruines puniques, romaines ou chrétiennes. Descendants des populations qui contribuèrent, dans une certaine mesure, à les édifier, et aussi à les détruire, ils sont employés au déblaiement de Bulla-Regia. A la reprise du travail, leur pittoresque caravane d'hommes en cachabiahs rayées, à la poursuite d'ânes gris-souris, chargés de leurs couffins remplis de terre, ajoute à la beauté du spectacle de cette ville morte où les hommes, les plantes et les bêtes qui n'ont pas évolué perpétuent l'antiquité africaine.

Au bord du ruisseau qui s'écoule du nymphée stupidement modernisé par les soins des ponts et chaussées, quelques femmes en mehalfah bleue et rouge lavent leurs vêtements sur un rythme de danse. Sur les piliers dorés du théâtre antique, des étoffes éclatantes sont mises à sécher. Un bouquet de palmiers se balance au-dessus des laveuses indifférentes à la résurrection de la ville pompeuse.



Au retour de notre visite à ces merveilleuses cités de l'Afrique, déplorons l'indifférence du gouvernement et de nos compatriotes. Tous les Français lettrés devraient les connaître. L'attention publique soutiendrait ainsi les dévoués explorateurs archéologues qui se sont voués au sauvetage de ces ruines incomparables, car l'Italie même n'offre pas de tels ensembles dans des paysages sublimes habités par des populations qui perpétuent les gestes de l'antiquité.

Les ingénieurs, conducteurs des ponts et chaussées ou entrepreneurs ont trop souvent dépecé ces ruines comme les gypaètes décharnent des carcasses. N'est-il pas pitoyable

de penser qu'avant la guerre les sommes allouées aux fouilles de Carthage ne dépassaient pas quelques milliers de francs, la paie d'un terrassier! Au printemps de 1914, des savants allemands avaient proposé des annuités de 100 000 francs à la condition que la moitié des objets trouvés fussent envoyés en Allemagne. Et le docteur Carton avait naturellement refusé, espérant l'aide du service français des Antiquités. Hélas! avec le mince budget de ce service, MM. Cagnat, Merlin, Poinsot et Pradère purent à peine aménager le musée du Bardo qui offre peut-être le plus bel ensemble de mosaïques qu'il y ait au monde, entretenir quelques chantiers et procéder aux fouilles sous-marines de Madhia dont les œuvres grecques sont dignes du Louvre. Avec quels regrets M. Pradère, l'érudit conservateur du Bardo, nous apprenait que la quantité d'objets trouvés à Madhia est insignifiante en raison des richesses demeurées au fond de la mer, et que l'on n'a pu remonter à la surface... faute d'argent! Lorsqu'un dragueur américain chargé de relever les sous-marins en Méditerranée aura fini sa triste besogne, il servira, espère-t-on, à continuer les fouilles de Madhia.

Avec ses villes blanches, adorables de charme, de vie et de pittoresque, et ses villes d'or qui se réveillent, dans toute leur majesté d'un sommeil millénaire, la Tunisie mérite la visite de tout homme cultivé qui vivifiera ses humanités au prestigieux contact de la patrie d'Apulée, de saint Augustin et de Tertullien.

CHARLES GÉNIAUX.

De la Métaphysique des Physiciens

ou de la simultanéité selon Einstein.

Les lecteurs de *la Revue universelle* m'excuseront de les entretenir encore une fois de la théorie de la relativité. Peut-être même, je l'espère du moins, penseront-ils que la conversation qui se poursuit entre M. Lucien Fabre, M. Dunoyer et moi-même (1) montre assez utilement comment savants et philosophes peuvent collaborer.

La récente étude de M. Dunoyer exposait de la façon la plus avertie et la plus sage l'état de la question ; je ne reviendrai pas sur cette excellente discussion, je la supposerai au contraire. Mais je voudrais traiter aujourd'hui d'un aspect du problème qui concerne spécialement la philosophie, et dont l'importance me paraît capitale au point de vue de la santé de l'intelligence.

La tâche propre du philosophe étant de considérer les principes, je n'aurai pas à suivre la théorie de la relativité dans ses développements et ses conclusions, je me tiendrai sur le seuil ; et sans vouloir discuter toutes les questions de principe engagées dans le débat, ce qui n'irait à rien de moins qu'à toute une philosophie de la science, je me bornerai à examiner une seule de ces questions de principe, celle qui

(1) Voir la *Revue universelle* des 15 juillet, 1er août, 1er septembre 1920 et 15 avril et 1er mai 1922.

paraît correspondre à ce qu'il y a de plus caractéristique dans l'attitude d'esprit d'Einstein et de ses disciples.

Nul ne peut se passer de philosopher, et moins que personne les grands initiateurs en matière de science, M. Einstein l'avouerait, je crois, volontiers. Mais combien il serait souhaitable que leur philosophie fût bonne ! Comme la plupart des savants modernes, Einstein semble avoir étudié plutôt sommairement les problèmes de la métaphysique et de la critique ; il est à craindre que sa pensée n'abrite beaucoup plus de postulats et de préjugés métaphysiques qu'il ne voudrait. Lui-même, si admirable que soit son génie de physicien, — qui s'accompagne du reste, les discussions d'avril au Collège de France ont permis d'en juger, d'une aimable simplicité, — il apparaît beaucoup plus comme un virtuose de l'immense clavier des signes que comme un contemplateur de l'être, ce qui vérifie la remarque souvent faite que la science moderne est moins une connaissance proprement dite qu'une sorte d'art, et de logique fabricatrice. Enfin ses idées sur les rapports de la géométrie et de l'expérience, comme la tranquillité avec laquelle il déclarait à la *Société de philosophie*, à la suite de l'éloquente intervention de M. Bergson, que les événements ne sont que des constructions mentales, montrent que sa manière de penser est entièrement dominée, sinon par le système kantien, du moins par les principes spirituels et les grandes préconceptions de l'idéalisme transcendantal. Tout cela laisse sans doute intacte la valeur de ses théories scientifiques, en tant que pures théories physico-mathématiques, mais risque de gâter les hypothèses interprétatives qui les ajustent au réel, et tout le matériel conceptuel qui les enrobe, et le système de signes logiques qui, soutenant la symbolique mathématique, concourent à les exprimer, toutes choses accidentelles à la théorie physique prise à l'état pur, mais dont le savant lui-même, en fait (surtout celui qui découvre), ne peut pas se passer, et qui représentent précisément ce qui parvient de la théorie physique, à titre de succédané pensable, à l'intelligence commune.

*
* *

Parmi les présupposés philosophiques des conceptions d'Einstein, il y a une certaine vue de la nature de la physique et de ses exigences. Cette vue commande tout le reste.

Elle met Einstein en possession d'une règle de discernement, d'un secret de méthode, qui le rendent à l'égard des autres comme un homme qui « juge par sa montre », — que dis-je, par toute une collection d'horloges ! — à l'égard de « ceux qui n'ont pas de montre ». « Il faut avoir une pensée de derrière la tête, disait Pascal, et juger de tout par là... »

Selon un procédé qui a fait la gloire de Socrate, — et que les sophistes n'ont pas laissé non plus d'employer, — Einstein, devant tout signe proposé dans le discours et devant toute notion, même et surtout la plus claire en apparence, demande : *qu'est-ce que ça veut dire?* Qu'est-ce que ça veut dire pour moi physicien? Excellent moyen de purification logique, mais qui veut être mis en œuvre par le sage le plus averti et le plus fidèle aux intuitions naturelles de l'intelligence, sous peine de ne procurer à l'entendement qu'un simple jeu d'illusions.

— *Ça ne veut dire quelque chose pour moi physicien, que si ça signifie une* MESURE PHYSIQUE *qu'un homme pourrait prendre avec ses sens et des instruments dans telles ou telles conditions, d'ailleurs aussi fantastiques qu'on le voudra, du moment qu'elles sont imaginables*, voilà le principe fondamental, le roc philosophique, le saint des saints de la méthode einsteinienne.

Mon Dieu, on a parfaitement le droit de poser un tel principe, si du moins l'on sait ce qu'on fait alors, en réalité, et qui consiste seulement à poser les règles du langage auquel on a décidé de se tenir, autrement dit les règles des *définitions de nom* et de l'*utilisation* des concepts dans un système de signes donné. Ainsi on amène la science à plus de rigueur, et chacun sait d'ailleurs que « les définitions de nom sont libres ». Mais ce qui serait grave, c'est qu'on prétendît par là définir les *choses*, le *contenu même des concepts* qu'on emploie, et par conséquent les natures elles-mêmes, les natures intelligibles sur lesquelles la science travaille, et qui sont les mêmes pour le physicien et pour le non-physicien, pour le savant et pour l'ignorant, car elles ne dépendent pas de notre science, mais c'est notre science qui dépend d'elles. Or, c'est bien cette prétention qu'Einstein — non pas Einstein physicien, mais Einstein philosophe et métaphysicien (malgré lui peut-être) — émet avec une parfaite candeur, et comme une chose qui va de soi.

Écoutons-le : « Un concept ne commence à exister pour

le physicien, nous dit-il, que si la possibilité est donnée de déterminer dans un cas concret si ce concept se trouve ou non réalisé. » *Pour le physicien*, pour l'usage du physicien, c'est parler sagement ; *transeat!* Mais continuons. S'agit-il de *définir la simultanéité*, « il faut une définition de la simultanéité telle que cette définition nous mette entre les mains une méthode d'après laquelle nous pourrons par exemple décider expérimentalement », c'est-à-dire par des mesures, « si deux coups de foudre tombant aux deux points A et B ont été simultanés ou non. *Aussi longtemps que cette condition n'est pas remplie*, je m'abandonne comme physicien (*et sans doute aussi comme non physicien!*) à une illusion, *si je crois pouvoir attacher un sens* à l'affirmation de la simultanéité. Avant que vous ne partagiez avec moi cette conviction, cher lecteur, ne lisez pas plus avant » (1).

Obéissons donc à notre auteur, et ne lisons pas plus avant, car cette petite parenthèse : *et sans doute aussi comme non physicien!* nous concerne directement, nous qui n'avons pas l'honneur d'être physiciens, et elle prétend nous introduire subrepticement dans la métaphysique la plus fallacieuse. Si le physicien est parfaitement fondé à dire : aucun concept n'est *utilisable pour moi* que si j'ai le moyen de le vérifier par une mesure expérimentale, la raison lui interdit absolument de dire : aucun concept *n'a de signification* en lui-même que si j'ai le moyen de le vérifier par une mesure expérimentale, l'idée d'égalité quantitative, par exemple, ne signifie rien tant que je ne sais pas vérifier par des mesures expérimentales si deux grandeurs sont égales. Comme si, lorsque nous nous mettons en quête de vérifier expérimentalement si deux grandeurs sont ou ne sont pas égales, nous ne savions pas d'abord, et par une autre voie, ce que c'est qu'égalité !

C'est une faute si patente, aux yeux d'un philosophe, de confondre la *signification* d'un concept, ou la nature présentée à l'esprit par lui, avec l'*usage* qui peut être fait de ce concept en telle ou telle discipline spéciale, et plus particulièrement de confondre une chose (un objet de concept) avec la mesure que nous en prenons par nos sens et nos instruments, qu'on hésite à imputer à qui que ce soit pareille

(1) A. Einstein, *Ueber die spezielle und die allgemeine Relativitätstheorie*, Vieweg, 1920, page 14. (Trad. franç., p. 18.) C'est moi qui souligne.

méprise. Tout concourt à montrer cependant qu'Einstein commet cette faute. Et, certes, il n'est pas seul à la commettre. C'est le péché commun de ses frères les physiciens, comme des mathématiciens philosophant sur la nature. Henri Poincaré y est tombé avant lui. Ainsi que le remarquait, si je me souviens bien, M. Le Roy à la *Société de philosophie*, des choses comme l'espace et le temps *sont*, pour les philosophes, et pour le vulgaire, avant d'être mesurées, mais pour les physiciens il semble qu'elles ne soient que par la mesure qu'ils en prennent. Il est admirable qu'après trois jours de discussions laborieuses un philosophe seul, et le plus idéaliste des philosophes, se soit trouvé pour formuler cette remarque de bon sens. C'est qu'à vrai dire Einstein ne fait que porter à l'absolu et ériger en maxime l'attitude pratique déjà manifeste chez un grand nombre de savants, lorsqu'il prend systématiquement les conditions de la mesure pour les conditions de la chose, et prétend définir le contenu intelligible lui-même de tout concept d'ordre physique par une possibilité de mesure sensible, bref lorsqu'il réduit, à l'aide de quelques libres conventions, toute réalité physique à une manière déterminée d'effectuer mesure.

Une telle tentative poussée jusqu'au bout suppose cette décision dans l'arbitraire que Pierre Duhem regardait, avec le despotisme de « l'esprit de géométrie », comme la caractéristique du génie scientifique allemand ; elle suppose aussi toute une nichée de postulats philosophiques ; je signale ici les deux principaux. — Postulat *nominaliste :* les concepts de l'ordre physique n'ont pour contenu pensable (et tout concept est dans le même cas) que du sensible. — Postulat qu'on pourrait appeler de *l'anarchisme mathématiste :* toute discipline scientifique doit, sur le modèle des mathématiques, construire de toutes pièces tous les concepts dont elle use, de sorte que la science, ne reconnaissant aucune sagesse supérieure dont elle dépende, constitue un système absolument clos, qui ne reçoit rien de ce fond universel et de ces primordiales appréhensions du réel où le sens commun et l'intelligence métaphysique ont à la fois leur domaine ; le physicien, par exemple, au lieu d'adapter à son usage le concept du temps fourni par l'intelligence commune, a le droit et le devoir de se construire à son gré, par un acte de sa souveraineté, un concept nouveau et tout différent, qui représentera à ses yeux *le temps*, le « temps réel ».

Ajoutez à cela quelques legs spéciaux du kantisme, en particulier de la théorie kantienne des *schèmes* et des *concepts empiriques*, réduits à une méthode pour appliquer une forme vide au sensible, au « phénomène »...

*
* *

Toutes ces remarques trouvent une illustration fort curieuse dans la manière dont Einstein prétend définir la simultanéité et établir la relativité de celle-ci. Je demande au patient lecteur de vouloir bien s'attarder un moment sur cette question, base logique de toute la doctrine (en tant que philosophique).

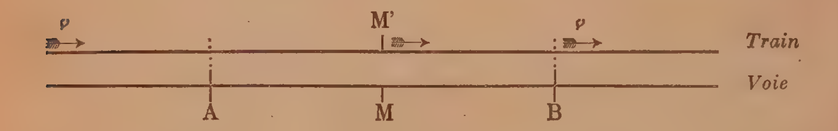
Einstein exige, nous l'avons vu, une définition de la simultanéité qui lui donne la possibilité de décider expérimentalement si deux événements sont ou non simultanés ; c'est-à-dire, en réalité, une définition de la simultanéité qui ne soit pas autre chose qu'*une méthode de mesure pour constater la simultanéité.* Comment parvenir à une telle définition? Ah, il ne sera pas nécessaire de recourir à cette minutieuse et divinatrice investigation qu'Aristote appelait la *chasse aux essences, venatio* τοῦ *quod quid est;* la définition cherchée sera fabriquée en vitesse. On supposera une voie de chemin de fer (rectiligne) sur laquelle on marquera deux points A et B. Au point M, milieu de la distance AB, on installera « un observateur muni d'un appareil (par exemple deux miroirs inclinés à 90°) lui permettant d'observer *simultanément* les deux points A et B ». On posera par une « libre convention » que la lumière met le même temps à parcourir la distance A → M que la distance B → M. Et on décrétera que deux éclairs produits en A et B « sont simultanés si l'observateur les aperçoit *en même temps* » dans son appareil (1).

« Simultanément », « en même temps », c'est moi qui souligne. Le lecteur attentif a déjà remarqué que cette définition ne définit rien du tout, puisqu'elle suppose le défini, tout autant que le célèbre « mouvement luminaire des corps lumineux » supposait la lumière : les deux éclairs produits aux points A et B sont *simultanés* s'ils sont perçus *simultanément* par quelqu'un qui observe *simultanément* ces deux

(1) A. Einstein, *la Théorie de la relativité restreinte et généralisée*, traduction française, 10e mille, p. 19.

points... C'est qu'en réalité on ne cherche nullement à *définir* la simultanéité, on suppose la simultanéité *déjà connue*, on fait appel pour cela à la notion (confuse mais véridique) que le sens commun nous en donne ; et l'on cherche un moyen ou une méthode de constater par des mesures sensibles si cette simultanéité est réalisée ou non dans tel cas. Mais une fois qu'on a inventé une telle méthode, on déclare qu'elle constitue la définition même, la seule définition de la simultanéité qui présente un sens (pour le physicien, et sans doute aussi pour le non-physicien !). Et l'on substitue brutalement cette « définition » factice à la notion de sens commun qu'elle suppose, et qui va (nous le verrons à l'instant) se trouver renversée par elle : ce qui fait un bel exemple de prestidigitation logique.

Quoi qu'il en soit, nous voilà en possession de la « définition » physique de la simultanéité. Que va-t-il s'ensuivre? « Supposons qu'un train extrêmement long se déplace le long de la voie avec une vitesse v dans la direction indiquée sur la figure. » Les voyageurs prendront ce train lui-même



comme système de référence (système de coordonnées). Mais alors, si M' est le milieu du secteur AB sur le train en marche, ce point M' coïncide bien avec le point M à l'instant où les éclairs jaillissent sur la voie (instant compté par rapport à la voie), mais les rayons lumineux mettant un certain temps à lui parvenir, et lui-même se déplaçant vers B, l'observateur situé en M' verra l'éclair produit en B avant l'éclair produit en A : les deux éclairs ne seront pas simultanés pour lui.

Conclusion : « Nous arrivons au fait capital suivant : *des événements simultanés par rapport à la voie ne le sont plus par rapport au train, et inversement* (*relativité de la simultanéité*). Chaque système de référence a son temps propre (1). »

(1) A. Einstein, *la Théorie de la relativité restreinte et généralisée*, traduction française, 10e mille, p. 21-22.

Ce « fait capital » pourrait recevoir un sens très acceptable, si on lui faisait signifier tout bonnement qu'*en nous tenant par hypothèse* à la méthode de mesure décrite plus haut, et choisie une fois pour toutes, *notre appréciation* de la simultanéité, la manière dont la simultanéité *apparaît à nos sens*, est forcément relative et varie avec le mouvement de l'observateur par rapport aux événements observés.

On distinguerait ainsi de la simultanéité réelle et du temps réel (1), une simultanéité *apparente* et un temps *apparent* (ou des temps apparents), que la physique aurait intérêt à considérer (2). Quelle que soit la valeur des idées d'Einstein au point de vue scientifique, cela suffirait en tout cas à apaiser les scrupules des philosophes, et cela suffirait aussi, sans doute, à la théorie de la relativité prise comme pure construction physico-mathématique, encore que cela ne nous induise à aucun de ces *retournements intellectuels* où le zèle amer de M. Langevin se complaît.

Mais le « fait capital » invoqué par Einstein a un tout autre sens aux yeux des relativistes, lesquels entendent bien travailler sur le temps « réel » et sur la simultanéité réelle (3) : donnant à ce « fait », plus ou moins consciemment, valeur et signification philosophique, ou proprement physique (au

(1) Je parle de ce que les anciens appelaient le temps externe, temps du « premier mobile », ou de l'univers pris dans son ensemble.

(2) Ces temps apparents, dans l'hypothèse de la relativité restreinte, ne seraient autres que le mouvement des horloges (synchronisées par signaux optiques) de tel ou tel système d'inertie, mouvement plus ou moins ralenti selon la vitesse relative dont sont animés ces systèmes eux-mêmes.

(3) Non qu'ils croient au *réel* au sens où la philosophie de l'être entend ce mot, mais au contraire parce que se refusant à considérer un tel réel (par opposition auquel se caractériserait l'*apparent*), toute la réalité passe de fait, chez eux, à l'apparent lui-même (au « phénomène »). Le vice logique que nous relevons ici, et qui vient du refus de distinguer réalité et apparence, se rencontre dès l'origine des spéculations d'Einstein sur la relativité. Il explique par exemple (*la Théorie de la relativité*, chap. III) que la trajectoire d'une pierre qu'on laisse tomber de la fenêtre d'un train étant vue par le voyageur (si on néglige la résistance de l'air) comme une ligne droite, et par un piéton comme une parabole, il n'y a aucun sens à prétendre distinguer ce qu'est cette trajectoire en réalité et ce qu'elle est en apparence : elle est en réalité parabole par rapport à un système et ligne droite par rapport à un autre. Mais non : elle est *en réalité* ce qu'elle est comme figure tracée dans l'espace mathématique, immobile par définition, autrement dit ce qu'elle est pour un observateur qui serait au repos absolu. (Quand même, ce qui est une tout autre question, il *nous* serait absolument impossible de vérifier expérimentalement un cas de repos absolu, et de savoir par conséquent ce que cette trajectoire est en réalité.)

sens où la physique est une philosophie de la nature), ils entendent que la simultanéité elle-même, *dans ce qui la constitue intrinsèquement*, est relative, — parce que pour ces petits-neveux de Kant ce qui constitue intrinsèquement la simultanéité n'est autre chose que son apparence, *l'apparence* que nos sens et nos mesures sensibles saisissent régulièrement sous ce *mot*, — en sorte que deux mêmes événements, *pris selon qu'ils existent dans la nature, selon ce qui est réellement*, sont ou ne sont pas simultanés, sont à la fois et ne sont pas simultanés, suivant le système de référence auquel on les rapporte. Et qu'on le tourne et retourne comme on voudra, il faut avouer que c'est là un pur non-sens.

Ce qui est en jeu ici, c'est tout simplement l'intelligence même et la différence spécifique de la nature humaine. Pour la métaphysique larvée que professent non seulement les relativistes, mais un grand nombre de savants modernes, il n'y a rien d'autre dans les choses (dans les objets de science, dans les « phénomènes ») que ce que les sens comme tels en perçoivent ; et l'intelligence, au lieu de percevoir elle-même au-dedans des choses, par delà le sensible, un contenu intelligible, ne fait que coordonner le sensible sous des formes vides : au lieu donc de se servir des sens pour monter à un objet qui lui soit propre, elle est au service des sens pour malaxer, polir et usiner leur objet, et lui donner le dernier *fini* industriel. Voilà le grand *retournement* que nous devons à Kant, et qui consiste à vrai dire dans une *brutalisation* de la science humaine : la notion d'*animal raisonnable* se trouvant dès lors entendue dans un sens absurde, et l'homme, le savant moderne, étant désormais regardé comme un pur vivant sensitif pourvu d'une rallonge rationnelle et *unifiante*, autrement dit comme une brute pensante.

Y a-t-il un concept de la simultanéité, qui ne soit pas une forme vide ou un simple nom, mais qui nous présente un contenu intelligible, un objet de pensée, une nature? De cette chose — la simultanéité — qui appartient au monde sensible et qui est d'abord saisie par les sens (à titre de « sensible commun »), avons-nous, grâce à l'abstraction, grâce à la lumière de l'intellect actif faisant jaillir des images l'intelligible qu'elles enfermaient en puissance, une *perception intellectuelle?* Alors le sens commun — ou l'intelligence en son jeu instinctif et spontané — nous dit que deux événe-

ments sont simultanés quand ils ont lieu « en même temps » ou « au même instant », et la philosophie ne pourra que reprendre cette définition en l'élaborant et en la rationalisant, de manière qu'elle puisse subsister par rapport à toute durée, même aux durées qui, telle la durée des anges, telle surtout l'éternité de Dieu, sont essentiellement différentes de notre temps. Elle dira par exemple — en entendant par « instant » ce qui *existe en acte* en une durée quelconque — que deux choses sont simultanées si à un instant désigné dans la durée propre d'un être, l'une est donnée dans cette durée et l'autre est aussi donnée, soit dans cette durée, soit dans une autre. A l'instant désigné, ces deux choses *sont* ou ne *sont* pas ; la simultanéité, ainsi définie dans ce qui constitue intrinsèquement son essence, refuse sous peine d'absurdité toute relativité. Dira-t-on : une telle définition de la simultanéité est vaine en elle-même, parce que la proposition « à l'instant où une montre marque telle heure à New-York, tel événement a lieu à Paris » n'a pas de sens, un même observateur ne pouvant pas être à la fois à New-York et à Paris pour voir la montre ici et l'événement là? Ce serait tomber dans l'erreur *sensualiste* dénoncée tout à l'heure, oublier que la simultanéité dont nous parlons, la nature, la sorte d'être appelée simultanéité n'est pas un objet d'imagination ou de sensation, mais un objet de concept, un objet d'intelligence, et que l'intelligence se représente précisément à la fois (ou comme objet d'un seul et même acte d'appréhension intellectuelle), quand elle conçoit leur simultanéité, l'événement qui a lieu à New-York et celui qui a lieu à Paris : elle les voit à la fois, je dis abstractivement et dans l'existence idéale qui convient aux pures notions, s'il s'agit de l'intelligence humaine ; je dirais intuitivement et dans l'existence actuelle s'il s'agissait de l'intelligence angélique.

Dès que nous nous donnons idéalement une durée, nous nous donnons aussi la simultanéité conçue et définie comme on vient de dire.

L'objet de pensée ainsi défini répond-il au réel sensible? Assurément, puisque c'est du réel sensible que l'abstraction l'a tiré. Et il est impossible de penser *simultanéité* sans l'avoir devant l'esprit.

Mais cette définition est-elle *utilisable* en physique? C'est une autre affaire. La physique travaillant sur des mesures

sensibles, et devant vérifier ses concepts dans des observations effectuées *hic et nunc*, il se peut fort bien que la définition philosophique de la simultanéité ne soit pas pour elle, au moins immédiatement, d'un usage pratique, et qu'elle trouve avantage à la remplacer dans son système de signes par quelque succédané empirico-quantitatif. Nous sommes ici en présence du point de rupture entre la philosophie naturelle et la science physico-mathématique. Mais qu'on détermine ce succédané comme on le voudra, à la façon d'Einstein par exemple, l'essence de la simultanéité elle-même reste toujours ce que l'intelligence a conçu et défini.

Qu'on nous permette, pour rendre plus sensibles ces considérations abstraites, de recourir à un exemple un peu fol, mais dont la bizarrerie ne diminue pas l'exactitude. Supposons qu'il s'agisse, pour un physicien, de définir, non plus la simultanéité de deux événements, mais l'*accord* de deux êtres pensants. Rien ne compte, pour moi physicien, que ce qui est observable et mesurable, la définition cherchée n'aura de sens pour moi que si elle me fournit le moyen de vérifier par des mesures, dans chaque cas expérimental, si l'accord en question est ou non réalisé ! Supposons maintenant — puisque nous sommes en veine d'hypothèses, et qu'au surplus les relativistes, qui se plaisent, entre autres jeux, à imaginer la distance de la terre au soleil mesurée avec des mètres jetés en l'air les uns au-dessus des autres, nous donnent l'exemple d'une riche fantaisie dans le choix des conditions expérimentales, — supposons que les deux êtres pensants considérés — deux ultra-logisticiens, si vous voulez — s'expriment dans un langage parfait et parfaitement déterminé, musical au besoin, qui soit, comme la symbolique universelle rêvée par Leibniz, un décalque absolu de la pensée. Je place mes deux êtres pensants le long d'une voie de chemin de fer, en deux points A et B suffisamment distants. Entre eux, j'installe un observateur avec un phonographe enregistreur, et je dis : Si la courbe inscrite sur l'appareil enregistreur lorsque l'être pensant situé en A émet une phrase logistico-musicale est exactement superposable à la courbe enregistrée quand l'être pensant situé en B s'exprime à son tour, la pensée de ces deux êtres pensants est identique, ils sont d'accord : me voilà content, je tiens ainsi une « définition » physique de l'accord de deux pensées.

Mais j'installe maintenant mon observateur et son phono-

graphe sur une locomotive, en laissant mes deux philosophes sur la voie, chacun à sa borne ; et je suppose toujours que la double observation est faite entre la borne A et la borne B, c'est-à-dire, cette fois, quand l'appareil enregistreur emporté à une grande vitesse par la locomotive s'éloigne de l'être pensant situé en A et se rapproche de l'être pensant situé en B. Qu'arrive-t-il alors? L'être pensant situé en A pense : « Je pense, donc je suis », et émet la formule logistico-musicale correspondante. L'être pensant situé en B pense : « Je pense, donc je suis », et émet la formule logistico-musicale correspondante. Mais il est clair que les ondes sonores étant par suite du mouvement de l'appareil enregistreur resserrées dans un cas, distendues dans l'autre, les deux courbes enregistrées ne sont plus superposables (principe de Döppler). Je ne lâche pas cependant ma « définition » de l'accord de deux pensées (je suis physicien, je le reste, j'ai librement posé cette « définition », je la garderai jusqu'au bout, fidèle à moi-même...). Que dirai-je donc? Je dirai hardiment que mes deux êtres pensants *sont d'accord* par rapport à la voie et *ne sont pas d'accord* par rapport à la locomotive, et que je suis en présence d'un fait capital, méconnu jusqu'à nos jours : la *relativité* de l'accord de deux pensées, la relativité de l'identité. Chaque système de référence a sa vérité propre ; et il n'est pas même possible de concevoir une pensée qui soit ce qu'elle est indépendamment d'un système de référence. Ce que je pense varie avec la vitesse relative des appareils enregistreurs de la pensée... — Voilà, je le veux bien, une enluminure fort grossière. Mais si puissant esprit que soit Einstein en physique, on doit dire que ses considérations d'ordre proprement philosophique sur la simultanéité sont d'une qualité toute semblable à celle du raisonnement imaginé ici.

*
* *

L'erreur philosophique des *relativistes* est de prendre un certain art scientifique de la mesure pour une philosophie de la nature.

La physique moderne a prise sur le réel par la mesure. La *mesure* des choses a pratiquement chez elle la même importance et le même rôle que la *nature* des choses dans la philosophie naturelle des anciens. Mais la mesure, si elle correspond aux faits, ou plus exactement aux apparences obser-

vées, n'est cependant en rien la nature ou l'essence, et ne nous livre pas le réel en lui-même.

De là le paradoxe logique offert par la physique einsteinienne. Cette physique se présente comme une réaction contre le mathématisme ; il faut même noter qu'à ce point de vue elle nous débarrasse utilement de certaines superstitions modernes, en reléguant au rang d'êtres de raison mathématiques l'Espace infini et le Temps infini, réceptacles éternels et préexistant aux choses, et en restituant même en quelque sorte, d'une façon d'ailleurs fort sujette à caution, l'antique notion des « lieux naturels » et de la non-infinité du monde ; — elle s'oppose de front au positivisme mathématique d'un Duhem, qui réduisait la théorie physique à un pur système d'équations sans aucune signification physique, construit sur les données de l'observation ; elle n'admet dans la théorie physique et dans ses équations que ce qui a une signification physique, c'est-à-dire ce qui représente une mesure faite ou faisable avec nos sens et nos instruments : cela seul a droit de figurer dans la pensée du physicien. Elle prétend travailler exclusivement sur le réel physique. Et cependant elle ne nous livre nullement ce réel en lui-même, parce qu'elle se contente de le mesurer, sans le pénétrer intellectuellement, parce qu'elle travaille sur des mesures, non sur des natures. Le système de signes qu'elle nous propose peut présenter avec les faits, avec les apparences observées, les coïncidences les plus remarquables, il ne nous fait pas connaître *ce qui est*. Le temps d'Einstein n'est pas le temps mathématique, mais ce n'est pas non plus le temps réel, le temps de la philosophie de la nature ou de la physique au sens aristotélicien de ce mot : c'est une certaine méthode de mesure sensible, c'est un succédané à la fois empirique et mathématique du temps réel, c'est une mathématisation du temps réel.

Tout cela revient à dire que la physique einsteinienne est un empirisme radical à formulation mathématique. Interdisant à l'intelligence d'interpréter selon ses exigences propres, c'est-à-dire en fonction de l'*être*, la réalité sensible, elle est une physique des données immédiates de la Mesure, un peu comme la psychologie bergsonienne est une psychologie des données immédiates de la Conscience. Par là même elle confère un plus haut degré d'homogénéité à la science physico-mathématique, qui n'est que la science de la mesure des

choses et de leurs relations quantitatives ; elle donne plus de cohérence et un absolutisme plus rigoureux à cette *langue bien faite*, — et elle la pousse à ce point extrême où le développement outré du type logique confine à la monstruosité.

Il serait ridicule de refuser son admiration à l'œuvre scientifique d'Einstein. Qu'elle doive durer plus ou moins que l'œuvre de Newton, qu'elle doive céder la place dans deux siècles ou dans vingt ans, en tout cas elle apparaît vraiment, par l'ampleur et la fermeté de la synthèse comme par la puissance logique de la cohérence interne, comme une œuvre de génie. Et je crois qu'il faut accorder à M. Langevin qu'elle ne sort pas seulement des recherches de Maxwell, de Lorentz et de Poincaré, mais qu'elle est l'aboutissement actuel de l'effort séculaire de toute la Physique moderne, de toute la Physique de la Quantité.

Mais si l'on y voit une philosophie de la nature, si on demande au système de signes qu'elle compose de nous livrer, tels quels, la réalité physique, — et c'est bien ce que font les relativistes eux-mêmes, qui, infectés de nominalisme, ne conçoivent pas d'autre « réalité » que les apparences sensibles coordonnées par la science, — alors cette philosophie de la nature n'est plus qu'une grande misère métaphysique. Elle représente en particulier une régression intellectuelle considérable par rapport à la conception que Duhem se faisait de la Physique : conception grandiose d'un esprit supérieurement raisonnable, et qui reste la plus sage, — si du moins, ce que je ne crois pas, la science physico-mathématique doit être une discipline indépendante, qui ne reçoit rien de la métaphysique et de la philosophie naturelle ; mais conception *trop* sage pour les hommes et *trop* prudente en elle-même, qui n'allait pas dans le sens où travaillent, en fait, les physiciens modernes, et qui, d'autre part, méconnaissait l'essentiel besoin de l'intelligence de savoir par les causes. Maintenant, au contraire, on canonise ce qu'il y a de plus naïf dans les ambitions des physiciens, et l'on offre à notre désir naturel de connaître de soi-disant réalités fabriquées de toutes pièces. Et non seulement l'on repaît l'esprit d'illusions, mais au nom des exigences sacro-saintes de la Physique on travaille — avec cette mauvaise joie de détruire qui anime certains savants — à ruiner les axes naturels de la pensée. Avec la complicité de quelques mathématiciens, ravis de découvrir, enfin ! que leur science est une science

expérimentale et qu'elle vaut donc quelque chose, on fait de la pesanteur un chapitre de la géométrie, et on détermine les propriétés géométriques de l'espace à l'aide de données physiques empruntées à la science de l'existant sensible : brouillant ainsi d'une façon barbare l'ordre fondamental des disciplines intellectuelles et des degrés d'abstraction. On s'écrie avec M. Hadamard que l'espace *réel* (c'est-à-dire sans doute celui qui *existe* dans la nature des choses, celui dans lequel nous nous mouvons) est l'espace non euclidien. On enseigne la relativité du temps réel et de la simultanéité réelle, c'est-à-dire qu'un même événement dure plus ou moins longtemps et que deux mêmes événements sont ou ne sont pas simultanés selon le système de référence auquel on les rapporte, *sans qu'il y ait aucun sens* à prétendre distinguer ici temps réel et simultanéité réelle de temps apparent et de simultanéité apparente. On nous explique en conséquence que plus est grande la vitesse relative d'un système en mouvement rectiligne et uniforme, plus le temps de ce système s'écoule lentement (plus les horloges qui marquent la même heure tout le long de ce système retardent les unes sur les autres pour un observateur extérieur), et l'on nous apprend qu'à considérer des événements produits en des points du système localement distants l'un de l'autre, deux événements, simultanés dans le temps du système, sont successifs, et séparés par un intervalle de durée plus ou moins long, dans le temps d'un observateur extérieur. Enfin, dans la relativité généralisée, on nous invite à penser un temps qui n'est plus seulement relatif, mais qui est devenu inexistant, puisqu'il est impossible alors d'isoler un paramètre qui joue le rôle de temps commun à tous les éléments d'un même système, il n'est plus possible de décomposer l'univers en espace et en temps, le temps, — tout en demeurant le temps réel, — le temps s'est pulvérisé, tandis que le système de référence, se tournant en gelée, est devenu ce savoureux « mollusque de référence » où la perle du relativisme est enfermée.

Encore un coup, ces manières de dire sont parfaitement légitimes comme symboles scientifiques ; mais elles sont purement absurdes lorsqu'on les érige en expressions philosophiques du réel, et qu'on prétend à ce titre les substituer aux « habitudes déformantes héritées des Grecs », entendez aux données premières du sens commun. En ce cas,

elles ne représentent plus qu'un symptôme assez effrayant de l'anarchisme intellectuel dans lequel, sous l'action des résidus honteux du kantisme, et faute de solide soutien philosophique, la science moderne risque de chavirer.

C'est une chose redoutable pour une civilisation d'avoir des savants privés de bon sens. Et que dire des vulgarisateurs de la science ! L'intelligence commune pourra-t-elle mieux que tant de savants distinguer la science proprement dite d'avec la pseudo-philosophie qui la parasite, saura-t-elle comprendre qu'une théorie et des formules peuvent *coller* avec les faits sans pour cela nous livrer le réel physique en lui-même? En tout cas, l'einsteinisme philosophique, dont on l'empoisonne systématiquement, est pour elle un agent de désorganisation d'une puissance extrême. Si la nouvelle « conception du monde » a, par accident, — en écrabouillant un grand nombre de ces dogmes qu'on regardait comme intangibles depuis Newton et depuis les fondateurs de la mécanique classique, — l'avantage de montrer de façon palpable la précarité de ce que le public regarde comme « la Science », par contre elle tend de soi à ce résultat, d'habituer les gens à accepter l'absurde et à perdre toute confiance dans le sens commun, — c'est-à-dire, en définitive, dans l'intelligence et dans notre nature elle-même ; et l'on ne peut imaginer pire dégât. C'est la généralisation, sur une grande échelle, de l'opération tentée par Kant et ses successeurs sur les principes suprêmes de la raison, et avant tout sur le principe de causalité : amener l'homme à douter de l'évidence rationnelle, d'abord en ce qui concerne l'Être divin, la Réalité par excellence, ensuite en ce qui concerne toute réalité, et le monde même de la science positive. Selon le mot de M. Langevin, c'est une *amputation*, non pas de préjugés hérités du langage ou des Grecs (qui ont bon dos), mais une amputation de la faculté intellective elle-même.

Il y a quelques années, on s'amusait à répéter : *Défends ta peau contre ton médecin.* Le monde moderne est contraint de se dire à lui-même, et c'est moins drôle : *Défends ta raison contre tes savants.* La science, même la plus mélangée d'hypothétique et de probable, même la moins élevée en intellectualité, la science est chose bonne en elle-même, et qui détient une étincelle divine. On a vu toutefois ce qu'elle peut produire, lorsqu'elle est employée par l'homme déchu, en fait de ruines matérielles et de destructions sanglantes. Les

désastres qu'en usant d'elle les apprentis sorciers peuvent provoquer dans l'ordre de l'esprit, pour être invisibles, ne sont pas moins formidables.

A ce mal il n'est qu'un remède : la vertu immunisante de la véritable métaphysique.

Il n'est pas possible de descendre dans le détail du monde matériel sans mêler à la science une part très considérable de probable et de simple opinion. Mais il n'est certes pas impossible, en droit du moins, à condition d'inventer précisément les hypothèses convenables, — et à condition de tout reprendre héroïquement depuis les origines, — d'assimiler à une saine philosophie de la nature l'immense matériel de vérités partielles accumulé par la Physique moderne, depuis Galilée jusqu'à Einstein, et de mettre ainsi notre Connaissance du monde sensible en continuité avec la Métaphysique. Pour que cette possibilité devienne un fait, il ne faut qu'un homme de génie, à l'esprit aussi vaste que Leibniz, mais plus honnête, et qui soit aussi doué pour l'abstraction que pour l'imagination, aussi intègre dans les disciplines de l'intelligence et instruit de la tradition philosophique qu'informé des découvertes modernes et de l'histoire des sciences...

Plaira-t-il à Dieu, qui a laissé ce bas monde à nos disputes, et à qui nos théories physiques semblent importer peu, de susciter un jour un tel penseur? En tout cas, et dès à présent, ce que la Philosophie première et une sage Critique de la connaissance nous permettent de faire, et cela suffit, c'est de distinguer convenablement la réalité physique elle-même des êtres de raison que la Physique se construit pour ses besoins, et de nous rendre ainsi capables de regarder avec une pleine admiration Einstein pur physicien, et avec une entière aversion Einstein pseudo-métaphysicien.

JACQUES MARITAIN.

P.-S. — Au moment de corriger les épreuves de cet article, je reçois le volume que M. Bergson vient de publier, à propos de la théorie d'Einstein, sous le titre *Durée et Simultanéité*. Dans sa très remarquable discussion (p. 117-139) de la « dislocation des simultanéités » selon Einstein, M. Bergson fait une place d'honneur à la page d'Einstein (*la Relativité restreinte et généralisée*, trad. franç., p. 21-22) que nous

citons plus haut ; il la reproduit entièrement, et la critique qu'il en fait, d'un point de vue différent du nôtre, aboutit à des conclusions semblables. Cette rencontre confirme à nos yeux l'importance capitale, pour le philosophe, des questions premières soulevées là par Einstein.

Le petit livre de M. Bergson exigerait à lui seul toute une étude, où les fondements de la théorie philosophique du temps seraient examinés. Pour le moment, je m'en tiendrai aux remarques suivantes.

Il se trouve que par rapport à la théorie de la relativité, les positions bergsoniennes, en ce qui concerne le temps, coïncident à peu près avec celles du sens commun. C'est donc une défense du temps du sens commun que le philosophe nous présente, avec beaucoup de prudence, et de grands ménagements à l'égard des doctrines en cours, mais aussi avec beaucoup de fermeté, et avec cette habileté dialectique incomparable qui nous fait deviner — et regretter, hélas ! — tout ce qu'un tel esprit, s'il s'était fondé sur une saine doctrine de l'intelligence, aurait pu ajouter au bien commun de la métaphysique.

Du même coup, sans doute, il entend sauvegarder — et accorder avec la Physique nouvelle — sa propre philosophie de la durée, et sa propre métaphysique, qui voit dans la confusion du temps avec l'espace, c'est-à-dire dans la négation du temps et du mouvement, une illusion naturelle de l'intelligence humaine (alors qu'elle n'est qu'une illusion de mathématiciens) ; mais le lecteur averti n'a pas de peine à opérer les discriminations nécessaires, et à laver la « métaphysique naturelle de l'intelligence humaine » de reproches qui proviennent surtout d'une fâcheuse méconnaissance des conditions et des doctrines du véritable intellectualisme.

A notre sens, la grande faiblesse de M. Bergson tient à son *psychologisme* exclusif, qui lui fait aborder et traiter les problèmes métaphysiques avec des moyens inadéquats, et qui l'incite de plus en plus, semble-t-il, à présenter sa doctrine comme une sorte de positivisme de l'expérience immédiate. « Ne me prenez pas pour un métaphysicien, si vous appelez ainsi l'homme des constructions dialectiques, dit-il lui-même au physicien infiniment plat qu'il se donne comme interlocuteur. Je n'ai rien construit, j'ai simplement constaté. Je vous livre ce qui s'offre à mes sens et à ma conscience... » Une telle modestie, dont l'accent

évoque à la fois le souvenir de Berkeley et celui de Jean-Jacques, n'est pas de bon aloi chez un philosophe. Feinte ou non, elle reste aussi dangereuse, et la métaphysique de l'Intuition, de l'immédiat psychologique, joue à M. Bergson d'aussi mauvais tours qu'à Einstein et à ses disciples la métaphysique de la Mesure et de l'immédiat physico-mathématique. Comme Einstein, M. Bergson néglige donc la métaphysique proprement dite, et il considère beaucoup moins l'essence des choses dont il parle, *ce qu'est* le temps, *ce qu'est* la simultanéité, que la manière dont nous les atteignons en fait. Mais il ne s'agit plus de leur constatation ou de leur mesure physique, il s'agit de leur perception psychologique. Et le temps psychologique dont il est question chez lui, la durée vécue par la conscience, la simultanéité sensible, bref le réel *perçu* se caractérisant par rapport à la théorie de la relativité de la même manière que le temps pris en soi, la simultanéité prise en soi, la réalité prise en elle-même de la métaphysique, le psychologisme bergsonien cause dans la présente discussion moins de dégâts qu'ailleurs, encore qu'il ait cet inconvénient négatif de nous priver des stabilisations métaphysiques dont nous avons besoin en pareille matière.

En tout cas, la *partie critique* de l'ouvrage consacré par M. Bergson à la théorie de la relativité (à la théorie de la relativité restreinte, car l'examen de la théorie de la relativité généralisée n'entrait pas dans son sujet) est un chef-d'œuvre d'ingéniosité, de lucidité et d'analyse, qui, serrant de près le détail de la théorie, en démonte de la plus élégante manière le mécanisme logique. Ce faisant, non seulement M. Bergson montre à merveille le développement moderne de la notion de relativité dans la physique moderne et son aboutissement normal en la théorie d'Einstein, mais encore il fait voir d'une façon frappante combien il serait absurde d'attacher une valeur philosophique de *réalité* aux expressions mathématiques dont la physique einsteinienne fait très légitimement usage. A ce point de vue, le livre de ce philosophe anti-intellectualiste rendra service à l'intelligence. Je recommande en particulier les pages consacrées au *voyage en boulet*, et aux insanes paradoxes des relativistes sur l'exploration du futur dans l'Espace-Temps à quatre dimensions.

Admettant qu'il « est de l'essence de la physique d'iden-

tifier la chose avec sa mesure », et en prenant son parti (trop facilement à notre gré, car c'est là, comme nous avons essayé de le montrer plus haut, la première racine de toute la difficulté), M. Bergson, selon une méthode qui lui est chère, se place au sein même de la théorie de la relativité restreinte, et il en applique le principe avec la dernière rigueur. Partant d'une remarque très simple (« les observateurs sont interchangeables »), mais dont il poursuit la vérification dans le plus minutieux détail, il s'aperçoit alors, — c'est la thèse fondamentale de son livre, je la résume ici très schématiquement, — que la *réciprocité* des systèmes de référence (autrement dit la suppression de tout système de référence privilégiée), qui est de l'essence de la théorie de la relativité (restreinte), détruit la *réalité* de tous les temps multiples et de toutes les simultanéités discordantes que le physicien relativiste attribue à des systèmes en mouvement par rapport à lui, car en vertu même de la réciprocité impliquée par la relativité radicale au sens d'Einstein, tout système choisi comme système de référence est immobile par hypothèse, et toute observation réellement effectuée a lieu par définition dans un système choisi comme système de référence. Ainsi s'évanouit la réalité des temps multiples qui coulent plus ou moins vite, et, par un suprême paradoxe, la relativité einsteinienne apparaît comme appelant plus nettement qu'aucune autre hypothèse la croyance en un temps unique et universel ! Il suffit pour cela de traiter cette théorie de physicien avec la rigueur propre au philosophe.

Je ne sais si les relativistes se laisseront convaincre. Quant à nous, nous ne pouvons que souligner le remarquable accord des conclusions de M. Bergson avec celles que par une tout autre voie, et d'un point de vue exclusivement aristotélicien, nous n'avons cessé de défendre. « Les Temps dilatés et disloqués, écrit M. Bergson, sont des Temps auxiliaires, intercalés par la pensée du physicien entre le point de départ du calcul, qui est le temps réel, et le point d'arrivée, qui est ce même temps réel encore... Tandis que celui-ci est un temps adossé sans doute à la longueur qui le mesure, mais distinct d'elle, les autres ne sont que des longueurs... Le paradoxe commence quand on affirme que tous ces Temps sont des réalités... »

J. M.

A travers le répertoire lyrique [1]

VIII

Aida

Italiam! Italiam! Tel fut le cri joyeux de notre quinzième année lorsque parut *Aida*, puis la messe de *Requiem* à la mémoire de Manzoni. Et l'on ne prévoyait pas alors, on ne pouvait prévoir *Otello* et *Falstaff*. Après un demi-siècle, *Aida* nous semble justifier encore la même acclamation. Par elle et par les deux chefs-d'œuvre qui l'ont suivie et surpassée, furent maintenus, à la fin du dernier siècle, les droits de la musique méditerranéenne. Nietzsche les avait revendiqués en une formule célèbre. C'est à propos d'*Aida*, du *Requiem* et d'*Otello* qu'un autre Allemand, Hans de Bülow, finit par les reconnaître aussi.

Le 7 avril 1892, Bülow écrivait à Verdi la lettre suivante, que nous traduisons de l'italien :

« Illustre Maitre,

« Daignez écouter la confession d'un pécheur contrit.

« Il y a déjà dix-huit ans, le soussigné s'est rendu coupable d'une grande... grande *bestialité* journalistique... envers l'un des cinq rois de la musique italienne moderne. Il s'en

(1) Voir la *Revue universelle* des 1er janvier, 1er avril, 1er juin, 1er août, 15 novembre 1921, 1er février et 1er juin 1922.

est repenti, il en a eu honte amèrement, combien de fois! Quand il commit le péché dont il s'agit (votre magnanimité l'a peut être complètement oublié), il était à vrai dire dans un état de folie — souffrez que je mentionne cette circonstance en quelque sorte atténuante. J'eus l'esprit aveuglé par un fanatisme ultra-wagnérien. Sept ans après, peu à peu la lumière s'est faite. Le fanatisme s'est purifié, il est devenu enthousiasme. Fanatisme : pétrole. Enthousiasme : lumière électrique. Dans le monde intellectuel et moral, la lumière s'appelle : justice. Rien de plus destructeur que l'injustice, rien de plus intolérable que l'intolérance, comme l'a déjà dit le très noble Giacomo Leopardi.

« Arrivé enfin à ce « degré de connaissance », combien j'eus à me féliciter, combien s'est enrichie ma vie, combien s'est agrandi pour moi le champ des joies les plus précieuses : celles de l'art! J'ai commencé par étudier vos dernières œuvres : l'*Aida*, l'*Otello* et le *Requiem*, dont une récente exécution, plutôt faible, m'a ému jusqu'aux larmes. Je les ai étudiées non pas seulement selon la lettre, qui tue, mais selon l'esprit, qui vivifie. Eh bien, illustre maître, maintenant je vous admire, je vous aime!

« Voulez-vous me pardonner? Voulez-vous user du privilège qu'ont les souverains de faire grâce? Quoi qu'il en soit, je dois, puisque je le peux, ne fût-ce que pour donner l'exemple aux frères mineurs errants, je dois confesser un péché ancien.

« Fidèle à la devise prussienne : *Suum cuique*, je crie de toutes mes forces : Vive Verdi, le Wagner de nos chers alliés.

« Hans von Bülow. »

La correspondance de Verdi abonde en renseignements sur l'histoire d'*Aida*. (Voir *I Copialettere di Giuseppe Verdi*, publicati e illustrati da Gaetano Cesari e Alessandro Luzio, e con prefazione di Michele Scherillo, Milano, 1913.) Les mêmes lettres font connaître plus d'un trait aussi de son caractère : sa modestie, sa dignité fière, et même un peu farouche.

On sait qu'*Aida* fut composée à la demande du vice-roi d'Égypte Ismaïl pour le nouveau théâtre du Caire et pour les fêtes de l'inauguration du canal de Suez. Le sujet de l'opéra fut indiqué par le célèbre égyptologue français

Mariette, traité par le librettiste italien Ghislanzoni et traduit en notre langue par Camille du Locle. Le maître écrit à ce dernier (16 juillet 1870) : « Me voici à l'affaire d'Égypte. Avant tout, il faut que je me réserve du temps pour composer l'ouvrage, car il s'agit d'un travail de très grandes proportions, comme s'il était destiné à la *Grande Boutique* (1). »

Peu de jours après (16 juillet) à un autre correspondant : « Je vous ai dit que je suis occupé. Devinez à quoi : à composer un opéra pour le Caire. Ouf ! Je n'irai pas le mettre en scène : j'aurais peur de rester là-bas, momifié. » Rien n'était moins à craindre. Verdi n'avait jamais été plus vivant, et de cette vie active, ardente, qui jusqu'à la fin ne fit que s'accroître et se renouveler en lui. Non content de ne point aller au Caire, il s'étonnait, que dis-je, il était près de s'indigner qu'un renommé critique d'Italie, Filippi, fît le voyage pour assister à la première représentation :

« Cher monsieur Filippi, vous trouverez étrange, bien étrange, tout ce que je vais vous dire, mais pardonnez-moi si je ne puis vous taire toutes mes impressions.

« Vous au Caire ! Voilà bien l'une des plus puissantes *réclames* qui se puissent imaginer pour *Aida !* Il me paraît, à moi, que, dans ces conditions, l'art n'est plus l'art, mais un métier, une partie de plaisir, une chasse, une chose quelconque après laquelle on court, à laquelle on veut donner, sinon le succès, au moins la notoriété à tout prix. Le sentiment que j'en éprouve est celui du dégoût, de l'humiliation. Je me rappelle toujours avec joie mes premiers temps, alors que, presque sans un ami, sans que personne parlât de moi, sans préparatifs, sans influence d'aucune sorte, je me présentais au public avec mes œuvres, prompt à recevoir les *fusillades*, heureux si je pouvais arriver à produire quelque impression favorable. Aujourd'hui, que d'embarras pour un opéra ! Journalistes, artistes, choristes, directeurs, professeurs, tout le monde doit apporter sa pierre à l'édifice de la *réclame* et former pour ainsi dire un cadre de petites misères qui n'ajoutent rien à la valeur réelle d'une œuvre, si même elles n'offusquent cette valeur. Cela est déplorable, profondément déplorable. »

(1) En français dans l'original. C'est ainsi que Perrin appelait l'Opéra de Paris, dont il était alors le directeur.

Aida ne rapporta pas à Verdi qu'un surcroît de gloire et de fortune. Il eut plus d'une occasion de dire à son œuvre : « O ma vigne, pourquoi m'es-tu devenue amère! » Dès l'année 1872 (21 mars), il écrit de Gênes :

« Ce soir donc, la dernière d'*Aida*!! Je respire!! On n'en parlera plus, ou du moins on n'en dira que peu de paroles, et les dernières. Peut-être quelque nouvelle insulte, en m'accusant de wagnérisme, et puis... *Requiescant in pace.* »

De Naples, l'année suivante (2 janvier 1873) :

« Ne parlons plus de cette *Aida*. Je lui dois sans doute un assez joli tas d'écus, mais d'autre part des ennuis infinis et les plus grandes désillusions artistiques. Que ne puis-je ne l'avoir jamais écrite, ou du moins jamais publiée! Si elle était, après les premières représentations, restée dans mon portefeuille et si je l'avais fait exécuter sous ma direction là et quand j'aurais voulu, elle n'aurait pas été livrée en pâture à la malignité des curieux et à l'analyse de la foule, critiques, musicastres, qui ne savent de la musique que la grammaire, et encore la savent-ils mal. La spéculation y aurait perdu quelque chose, mais l'art y eût infiniment gagné. »

Simple enfin, selon sa coutume, ennemi juré de l'ostentation personnelle, Verdi refuse d'aller assister — assister seulement — à une représentation de son œuvre à Turin (en 1875).

« Vous comprendrez, cher maître, que je puisse, ou mieux, que je doive me présenter au public quand j'assume la responsabilité de l'exécution de mes opéras ; mais ce n'est pas ici le cas. Qu'irais-je faire à Turin? Peut-être avec l'intention de me faire voir, de me faire *claquer?* Non : je n'ai jamais eu cette habitude, pas même lorsque j'étais au début de ma carrière. Vous figurez-vous donc que je pourrais et que je devrais le faire à présent? »

Mais autant, son œuvre une fois achevée et livrée au public, l'auteur s'en détache et pour ainsi dire s'en retire, autant, pendant qu'il y travaille, il s'y dévoue et s'y absorbe. Les nombreuses lettres qui parlent d'*Aida* nous révèlent une collaboration non pas seulement musicale, mais dramatique, littéraire et parfois littérale, du grand compositeur avec son librettiste. Rien de ce qui touche le sujet de son drame, histoire et géographie même, ne le laisse indifférent.

Curieux du moindre détail, il va jusqu'à s'informer si, dans l'Égypte antique, le culte religieux était exclusivement assuré par des hommes ; si le nom d'Ethiopie désignait exactement l'ancienne Abyssinie ; où, comment se célébraient les mystères d'Isis, etc., etc. Sa correspondance avec son librettiste est pleine d'observations, d'avis, de corrections même. Tantôt c'est une scène, tantôt une strophe, un vers, dont il demande le changement, dont il propose une version nouvelle, et meilleure. A la fin de l'avant-dernier tableau, la rencontre d'Amneris avec les prêtres qui viennent de condamner Radamès et l'anathème qu'elle leur jette est de l'invention du musicien. Homme de théâtre avant tout, la passion, le mouvement, la vie le préoccupent d'abord. Son premier soin est de conformer, de soumettre sa musique à ces éléments qui doivent, selon lui, dans le *dramma scenico-musicale*, commander à la musique même. Souhaitant l'adoption, à certain moment, d'un discours absolument libre, il ajoute : « Je sais bien ce que vous allez me dire : « Et la rime, le vers, la strophe? » Je ne sais trop que dire à mon tour ; mais moi, quand l'action le demande, j'abandonnerais soudain le rythme, la rime, la strophe ; je ferais des vers brisés, afin de pouvoir dire clairement et nettement ce que l'action exige. Malheureusement, au théâtre, il est quelquefois nécessaire que poètes et musiciens aient le talent de ne faire ni poésie ni musique. »

Soucieux premièrement de la vérité dramatique, Verdi ne manque pourtant pas de prendre d'autres soins, et plus délicats. Ni la poésie ni le rêve ne le laisse insensible. Pour le duo final, dans les ténèbres de la crypte mortuaire, il demande au poète « un dialogue très bref, un adieu à la vie, quelque chose de doux et de vaporeux ». Et c'est bien cela que sa musique nous a donné. Au début du troisième acte (les bords du Nil), il souhaite également une pause, un moment de douceur. Il fait et refait, ne lui trouvant jamais assez de caractère, la musique du chœur religieux dans la coulisse. Puis il y ajoute « un petit morceau, un *pezzettino* » pour Aida seule ; « une idylle, comme vous diriez vous-même. Il est bien vrai que le personnage, en un pareil moment, s'y prête mal ; mais, en rêvant un peu, avec un souvenir pour les rives natales, on pourrait faire ce petit morceau calme et tranquille, qui serait un baume à ce moment-là. » Cette fois encore Verdi voyait, ou plutôt entendait juste et rien qu'à se rappeler

la nostalgique rêverie de l'héroïne, on croit en respirer le parfum.

Avant de passer des alentours ou des dehors au dedans de l'opéra d'Italie, un dernier détail est à retenir, dont il est juste que la France se souvienne. Sur les premiers bénéfices que lui rapporta la composition, dès avant la représentation d'*Aida* (août 1870), Verdi chargea son représentant à Paris de prélever une somme de 2 000 francs. « Vous la consacrerez, écrivait-il, de la manière que vous jugerez la meilleure, au soulagement de vos courageux et malheureux blessés. »

Deux femmes pour un mari, ou pour un amant, c'est le sujet d'*Aida* comme celui de *Bajazet*, de *Phèdre*, de *la Juive*, de *l'Africaine*, d'*Henry VIII* et de bien d'autres opéras, tragédies ou drames. Mais tandis que dans le dernier ouvrage de Meyerbeer, l'Afrique n'est la patrie que de l'une des héroïnes, elle l'est ici des deux et de tout le personnel chantant par-dessus le marché. L'action, qui se passe en Égypte, comprend un double conflit : militaire, entre les Égyptiens et les Éthiopiens ; passionnel, entre Amneris, fille du pharaon, et Aida, fille d'Amonasro, roi d'Éthiopie. Captive autrefois d'Amneris, elle est devenue son amie et bientôt sa rivale. L'une et l'autre dame brûlent pour Radamès, le jeune général de l'armée d'Égypte, mais Aida seule est aimée de lui. Traître par amour et par surprise, livré par Amneris furieuse au Conseil des prêtres et condamné, Radamès est enterré vivant dans la crypte du temple d'Isis. Aida vient l'y rejoindre et mourir avec lui.

Suum cuique, disait Bülow. Devise de Verdi beaucoup plus — on le sait trop bien — que devise prussienne, Verdi jusqu'à son dernier jour y demeura fidèle. Dans *Aida* comme dans ses ouvrage suivants, il n'y a rien qui ne soit à lui, de lui, qui ne soit lui ; rien où Wagner, on eut beau dire alors, puisse prétendre. Dans *Tannhäuser*, dans *Lohengrin*, fût-ce dans *Tristan* ou *les Maîtres chanteurs*, on trouverait plutôt un rayon d'Italie qu'une ombre de wagnérisme dans *Aida*, *Otello* et *Falstaff*. Ces trois derniers opéras témoignent d'un progrès toujours, mais jamais d'un emprunt ; d'une évolution, d'une ascension peut-être sans exemple, mais purement personnelle. Selon le mot pittoresque de Boito, c'est sur ses propres épaules que Verdi, par trois fois, est monté. Les

« endroits forts », comme disait le président de Brosses, à propos de musique italienne justement, les « endroits forts » d'*Aida* n'ont rien perdu de cette force que chez Verdi n'affaiblit pas le nombre des années. Sur les sommets brille encore l'éclair et parfois tombe la foudre. Mais les régions moyennes, les coteaux modérés (tâchons de suivre la métaphore), ont ici des charmes qu'ils n'offraient pas naguère. Tout y est harmonieux. A les parcourir, à s'y promener, on prend un plaisir délicat et nouveau.

Écoutez — je suppose, comme toujours, que vous arrivez au commencement — écoutez l'introduction, écoutez-la dès les premières mesures. Vous y trouverez un affinement sensible de l'idée et de l'écriture musicale ; quelque chose de plus discret, de plus intérieur, d'abord dans l'exposé, puis dans le développement de la mélodie, puis dans la trame harmonique, dans le contrepoint léger, aérien, des violons divisés. Tout cela forme un véritable exorde par insinuation, et jusqu'alors c'était assez peu la coutume de Verdi d'entrer en matière sur ce ton-là. Insignifiante au point de vue du drame, la première et très courte scène (Radamès et le grand prêtre), a le même caractère musical. *Aida* commence un peu comme *Falstaff :* le dernier, à vrai dire, par un éclat, l'autre au contraire à mi-voix, presque tout bas, mais tous les deux en un style sobre, serré, qui rappelle celui de la musique de chambre.

Maintenant, un « air » de ténor (*Céleste Aida*), une romance, une vraie, une belle, de grande et pure race italienne, qui se développe, qui porte loin et haut, et que le frémissement des violons couronne à la fin d'un nimbe sonore. Musset décidément s'est mépris. C'est la mélodie, et non l'harmonie, « qui nous vint d'Italie », et qui nous en revient ici : par la voix de Radamès d'abord, et peu après, plus ample et plus opulente encore, par la voix d'Amneris, par cette voix de contralto pour laquelle jamais peut-être aucun maître d'Italie, de l'Italie chantante, n'écrivit de plus magnifique rôle que celui de *la figlia dei Faraoni*.

Mais suivons ensemble la partition, en nous arrêtant aux plus beaux passages. Il en est même de peu connus, qui méritent pourtant une halte brève. Par exemple, au cours du premier acte, un messager vient proclamer ce que l'affreux Guillaume appelait d'un mot affreux : « *Kriegsgefahrzustand*, l'état de danger de guerre. » A chaque phrase

de la proclamation répond une phrase aussi de l'orchestre, d'un orchestre grave, lourd d'inquiétude, et véritablement, plus que la voix elle-même, avant-courrier de malheur. Ce n'est qu'un détail, un de ceux que Verdi naguère eût négligés, que maintenant il soigne et dont le soin contribue à ne laisser dans son œuvre rien d'insignifiant et de vide.

Rien de plus significatif, et d'un sens ou d'un style plus nouveau chez Verdi, que le monologue d'Aida ; rien qui soit moins un « air » que ce discours inégal, à demi chanté et déclamé à demi, tumultueux comme ce cœur de femme que se partagent l'amour de la patrie et l'amour du jeune chef armé contre cette patrie elle-même. Pas de meilleur exemple de ce que les Italiens autrefois appelèrent le *favellar in musica*, le « parler en musique » ; musique véritable, pure et libre musique, compagne et non pas servante de la parole, égales et sœurs toutes deux.

Second tableau : scène religieuse dans le temple d'Isis. N'attendez pas ici la spiritualité profonde et mystérieuse de *la Flûte enchantée*. Verdi n'est tout de même pas un Mozart. Sa musique va moins loin. Rien d'elle ne nous émeut, ne nous étonne comme fait le dialogue sublime, un peu à la manière de Bach, entre les deux hommes d'armes. Elle a du moins, cette musique, une teinte d'exotisme, non pas très vive et voyante, mais au contraire atténuée à dessein. Je ne sais quelle langueur d'Orient s'exhale des strophes de la prêtresse et des réponses psalmodiées par le chœur. Ces prières, ces pantomimes, qu'on a le tort, à l'Opéra, de mener à grande vitesse, sont riches d'heureux détails en tout genre : harmonies, sonorités, modes et tons incertains, intervalles augmentés ou réduits, mélodies originales comme celle, caractéristique entre toutes, que déroulent au-dessus des *pizzicati* du quatuor trois flûtes lentes et vraiment sacrées.

Nous parlions plus haut du rôle d'Amneris. La force et la beauté vocale et dramatique s'en accroît, s'en exalte pendant le duo du second acte avec Aida. En chaque phrase, perfide ou furieuse, de l' « amante insensée », comme disait Racine, éclate le pur génie italien. Quelle oreille serait insensible à ce perpétuel jaillissement des plus beaux sons que puissent proférer des lèvres de femme ! C'est ici le cas de rappeler, ne fût-ce qu'à propos de musique, mais d'une musique méridionale, radieuse, le propos qu'inspirait un jour à Maurras le soleil de sa Provence :

« Ces lumières du ciel sont peut-être le souverain bien. »

Lumineux, splendide est le finale du second acte d'*Aida*. C'est proprement un triomphe, une « gloire » sonore. Le coloris de l'immense toile en égale au moins la composition et l'ordonnance. On dirait *les Noces de Cana* en musique, avec le mouvement en plus, et quel mouvement ! Quels mouvements ! au pluriel, tous différents d'allure, de rythme, de caractère. Guerriers ou religieux, chantés ou dansés, les épisodes se suivent, s'enchaînent, s'opposent ou se combinent. « La musique, écrivait un jour Verdi, peut réussir singulièrement à dire, d'une certaine manière, deux choses à la fois. C'est une qualité de cet art dont ne tiennent compte ni les critiques ni les compositeurs. » Deux choses, et même plus. Le compositeur ici non seulement a tenu compte de cette faculté, mais il en a fait un magnifique usage. Dans une autre lettre à son librettiste (8 septembre 1870), Verdi se traçait à lui-même le programme de l'immense « machine » musicale : « Depuis votre départ, j'ai travaillé très peu. (Excusez du très peu, n'aurait pas manqué de dire Rossini.) Je n'ai fait que la marche, laquelle est très longue et très détaillée : entrée du roi avec la cour, Amneris, les prêtres, le chant du peuple, des femmes ; un autre chant des prêtres (à ajouter) ; l'entrée des troupes avec tout l'attirail de guerre, les danseuses portant les vases sacrés, les objets précieux, etc., les almées qui dansent, enfin Radamès avec tout le *bataclan*, autant de choses qui ne forment qu'un seul morceau, la marche. » Ce n'est en effet que le commencement. Blaze de Bury, dans un vieil article sur *Aida*, décrivait ainsi la suite du *bataclan* : « Les prisonniers, parmi lesquels se trouve le père d'Aida, demandent leur grâce ; les prêtres la refusent ; Radamès intervient alors et le roi finit par céder aux instances de son jeune général victorieux. On devine ce que devait amener, comme effet d'ensemble et de projection instrumentale et vocale, un pareil conflit dramatique, traité musicalement par un homme qui, dans l'emploi du *crescendo*, n'a pas son égal au théâtre... C'est d'une coloration, d'un mouvement, d'une audace à vous éblouir ; mais cet admirable morceau, si original qu'il puisse être, n'en conserve pas moins la coupe du finale italien et c'est bien là ce dont je lui sais gré (1). »

(1) Blaze de Bury, *Musiciens du passé, du présent, de l'avenir* (*Verdi*).

Nous de même. Il n'est pas jusqu'à la triple et fameuse fanfare de trompettes dont le caractère italien, une fois surtout, ne nous ait frappé fortement. C'était à Rome, un matin d'été. Nous suivions un chemin qui monte vers Sainte-Sabine. Entre les murs des vergers, les bras chargés de fleurs, des jardiniers de l'Aventin nous croisaient en chantant. Au-dessous de nous, sur l'autre rive du Tibre, une procession passait. On distinguait les robes rouges des enfants et le dais de soie blanche et d'or qui se balançait au soleil. Un régiment rencontra le cortège. La *banda* jouait la marche d'*Aida*. Par son éclat pareil à celui des couleurs, par sa joie égale à la joie de la saison et de l'heure, cette musique brillante, et qui n'eut jamais rien d'égyptien, nous parut tout avoir de l'Italie sa mère, et pour un moment, parmi tant de signes visibles, elle fut pour nous le signe et l'âme sonore de sa patrie.

Rien d'égyptien peut-être, mais sûrement quelque chose d'oriental est sensible au troisième acte de l'opéra. C'est dans une atmosphère de poésie et de rêve que l'action y précipite sa course. Il est bon, non pas de réentendre, j'ai trop peur des interprètes actuels, mais de relire ce troisième acte, et d'une seule traite, comme il semble qu'il ait été écrit, ou coulé. Il jaillit d'un seul jet rapide et véhément. Un air et deux duos en forment la matière, ou mieux, l'esprit et l'âme. Ame brûlante d'amour, de colère et de douleur, que viennent çà et là rafraîchir les souffles de la nuit. Entre les péripéties violentes, la musique nous ménage des haltes, des repos délicieux. Quel bien, quelle douceur nous procure d'abord, après le *bataclan* de tout à l'heure, le prélude, calme comme le fleuve et comme le ciel étoilé, la psalmodie lointaine des prêtres et, plus près de nous, à la fois ardente et retenue, une de ces phrases que les lèvres de la seule Amneris ont le secret d'exhaler. Tournons le feuillet et rappelons-nous ce que souhaitait ici Verdi : « En rêvant un peu, avec un souvenir pour les rives natales, on pourrait faire un petit morceau calme et tranquille, qui serait un baume à ce moment-là. » Il a fait mieux. L'inspiration du maître a dépassé sa trop modeste espérance. Ce sont des pages ravissantes où, tantôt solitaire, tantôt alternant avec un ou deux instruments, isolés eux-mêmes, tantôt enveloppée d'un orchestre fluide, la voix d'Aida mêle en effet les rêves et les souvenirs. Bien des éléments sont nouveaux ici : non seulement le dialogue

du chant et de l'orchestre, mais la délicatesse, la transparence de l'orchestration. Il n'est pas jusqu'à la mélodie, où l'on ne surprenne des accents, des soupirs inconnus, dont un jour, aux bras de son héros sombre, Desdemona, parlant elle aussi des déserts d'Afrique, retrouvera la douceur.

Mais dans les deux duos qui suivent, quelle force ! Ici, comme elle éclate ! Comme elle se soutient ailleurs, comme en durant elle s'accroît ! En fait de nouveauté, je vous recommande la péroraison du duo d'Aida avec son père : au lieu de la *strette* habituelle, cette lente et longue, longue plainte qui monte, toujours plus pressante mais non plus pressée, au contraire, et de l'orchestre et des lèvres d'Aida écrasée sous le paternel anathème. Un peu plus loin tous les parfums de l'Arabie, dirait lady Macbeth, embaument la cantilène d'Aida suppliant Radamès de fuir et de s'exiler avec elle en sa propre patrie. Que si maintenant vous souhaitez savoir d'où viennent ces senteurs étranges, je crois bien que c'est d'une mélopée errante et qui semble lointaine, c'est de telle modulation imprévue, c'est de l'accord délicieux de trois flûtes pensives. Je le crois, je le sens mieux encore, mais le prouver ne serait pas facile. « Tout est mystère dans l'amour... » Dans la musique aussi. Rappelons-nous que Mazzini, lui, voulait élever un autel avec cette dédicace : *Numini ignoto*. Avant et après ces demi-teintes, s'il vous faut de grands coups de lumière, écoutez l'exorde et la péroraison de ce même duo : la phrase, moins que la phrase, le cri d'entrée que jette Radamès (*Je te revois*) et surtout son dernier cri, non plus de joie, mais de désespoir (*O honte ineffaçable !*). Alors il vous souviendra de *Rigoletto* et du *Trovatore* et vous admirerez ensemble le Verdi resté fidèle à lui-même et le Verdi renouvelé.

Tous les deux s'accordent jusqu'à la fin. Le dernier acte leur appartient à tous deux. Dans la scène avec Radamès, le rôle d'Amneris encore, toujours, est d'une véritable somptuosité mélodique et vocale. En de tels moments, on donnerait peut-être, non sans quelque honte, symphonie, polyphonie, toutes les voix matérielles d'un orchestre pour cette voix unique, mais humaine. Cette même voix anime, enflamme la scène, dramatique entre toutes, d'Amneris avec les prêtres par elle insultés et maudits. Mais son chant, ici tout autre, est bien celui que le maëstro, dans une lettre d'alors, appelle « un chant *sui generis*, non pas le chant des romances et des

cavatines, mais un chant déclamé, soutenu, élevé ». Tantôt il s'élève en effet et plane au-dessus du chœur impassible, implacable, des justiciers, tantôt il s'y attache, s'y accroche et semble s'y déchirer. Sans un soupçon de rhétorique, sans le moindre retour à de banales formules, cette scène est un modèle d'originale autant que de libre éloquence.

Mais la scène finale n'est que pure mélodie. Elle l'est à deux étages : dans le souterrain où les amants expirent, et dans le sanctuaire où l'hymne religieux devient leur hymne funèbre. Elle l'est à trois reprises, commençant par une cantilène de Radamès, à laquelle une autre, d'Aida, succède, puis une autre, la plus belle, où les deux voix s'enlacent puis s'éteignent ensemble. Avant la triple effusion, je vous recommande une courte phrase d'Aida : *Dans ce tombeau pour toi prêt à s'ouvrir, j'ai pénétré furtive.* Vous trouverez à chaque mot (au dernier surtout), à chaque note, la plus juste et la plus délicate expression. Puis abandonnez-vous une dernière fois à la volupté du *bel canto*. Stendhal disait de je ne sais quelle œuvre italienne : « C'est la musique la plus physique que je connaisse. » Il y a du vrai, même à la fin d'*Aida*. Mais ce n'est pas toute la vérité. La beauté de ce chant d'amour et de mort n'est pas seulement physique. La tonalité sans doute en est savoureuse à l'oreille. La mélodie en est belle : elle enveloppe, elle enlace tendrement. Mais elle emporte aussi vers les hauteurs. En s'élevant, elle s'atténue, elle s'amincit jusqu'à n'être plus qu'un fil sonore. Légère comme les deux âmes dont elle est le souffle suprême, on dirait qu'elle a dépouillé comme elles et la matière et la mortalité...

CAMILLE BELLAIGUE.

Le Catalan de la Manche

I

DANS les plaines de la Manche, aussi mémorables par leurs annales que désolées pour ceux qui l'habitent, est un village que vous chercheriez en vain sur la carte. Il se nomme, on ne sait pourquoi, Cantalafuente, et c'est le village le plus morne, le plus silencieux et le plus somnolent de toute la Manche. Peut-être l'appelle-t-on Cantalafuente parce que dans ce lieu de sécheresse — si sec que tout nuage qui d'aventure y passe le fuit aussitôt pour un autre — Notre-Seigneur a voulu qu'il y eût un ruisseau qu'on peut qualifier de naturel, car on ne sait d'où il sourd, un ruisselet d'eau claire qui bondit par-ci, fait un coude par-là, bordé de quatre fleurettes, et forme un ruban de verdure à travers ses champs ocreux. D'arbres, il ne faut pas en chercher : ils sont tous morts, à moins qu'il n'y en ait jamais eu.

Mais on y découvre des champs plats qui s'allongent indéfiniment, des montagnettes aux plantes étiolées, desséchées et, sur le sol, des traces de pas plus sèches encore qui marquent le piétinement des hommes et du bétail : c'est là ce qu'on nomme un chemin, un de ces chemins dont on se demande où diable ils peuvent conduire. Au milieu de la plaine, quelques bœufs qui vous regardent passer avec des yeux doux et soupçonneux ; une bande de corbeaux immobiles... Vous n'y trouverez pas grand'chose de plus.

On n'aperçoit le village même, Cantalafuente, que lorsqu'on est

(1) Ce mot signifie, en effet, *Chantefontaine* (Note du trad.).

tout près de l'atteindre, tant il a pris la couleur de la terre, tant il est effacé, écrasé. Les toits y sont si bas que, n'était le clocher, un beau clocher plateresque couronné de bleu et de jaune-liège, et un moulin dont les ailes tournent avec une régularité qui les ferait prendre pour les aiguilles de l'horloge du vent, on croirait que ce village n'est qu'une petite bosselure de la Manche dont la poussière durcie aurait fait un amas de pisé ; les maisons, semble-t-il, ont été jetées dans un four et le soleil s'est chargé de les cuire.

On y pénètre par le chemin vicinal : un chemin poussiéreux, plein d'ornières, qui, à l'entrée du village, prend un vague aspect de rue, s'élargit en arrivant à la place, puis redevient un chemin vicinal. Toutes les portes sont closes. Tous les gens doivent être dans cette plaine immense qui dessèche les hommes comme les maisons et leur donne la même coloration uniforme qu'aux murailles, dans ces champs de désolation où l'on voit si peu d'habitants qu'on est tenté de croire que le pain quotidien y pousse de lui-même et où les mottes sont calcinées par la vieillesse d'une terre qui a perdu toute sa chair et n'est plus qu'un squelette. Toutes les maisons sont closes et, n'était que, par intervalles, il peut apercevoir au bord d'une fenêtre quelque pot de fleur comme un sourire dans une lézarde, le voyageur s'imaginerait que jamais personne n'a vécu là ou que tous les habitants sont morts.

Plus loin, en suivant la rue, trois ou quatre petites boutiques, espèces de niches ratatinées et tristes comme de vieilles boîtes. Là, il y a le maréchal ferrant, ce cordonnier des bêtes qu'on trouve dans tout village, gagnant sa vie à la musique de son enclume ; là, l'hôtel, un hôtel vaste, avec de grands râteliers pour le repas des chevaux et de petites tables pour celui des hommes ; des toiles d'araignée au plafond et des dalles sur le sol, un foyer sans feu et une lumière qui s'éteint dès qu'arrive la nuit. Il y a là l'apothicaire avec sa vitrine si déteinte et si poussiéreuse, ses remèdes si évaporés, ses onguents si rances, son Hippocrate de plâtre qui s'est enduit d'une croûte et qu'on a dû repeindre à l'huile, et ses deux serpents symboliques, comme morts de faim, qui rendent si misérable cet autel de la science. Enfin, la taverne, unique rayon d'allégresse pour les habitants du village, joie de l'esprit et du palais, consolation de l'attristé, asile du pauvre, refuge où l'on va se refaire et jouer de la guitare. Près de la taverne, la place, c'est-à-dire le forum du village.

Naturellement, sur cette place, comme de coutume, s'élève l'église. Toute la foi des ancêtres et toutes les pierres de la plaine s'y sont amoncelées. Elle est bâtie dans ce style qu'on nomme plateresque sans savoir pourquoi : murs immenses et désolés, si désolés et si lisses

que l'amie des murs, l'herbe, n'a pas voulu croître dans ses jointures et que le soleil n'a pas eu la force d'y dessiner des reliefs ; on dirait un fronton mystique pour le jeu de la pelote ou pour le repos de tous les oisifs du village qui s'étendraient à son ombre.

Sur un côté de cette surface de pierre jaune s'ouvre le portail, large, très élevé, chargé de colonnes, de saints, de raisins, de symboles, d'anges, de moulures, de corniches, et qui s'effrite, comme tout le village, peu à peu, morceau par morceau. L'intérieur est également trop vaste. C'est une de ces églises qui semblent désertées ; les autels y sont petits pour une nef trop ample ; les saints y souffrent de froid et de tristesse ; un chœur à trente stalles a l'air d'attendre un concile et, seuls, viennent s'y asseoir le vicaire et deux ou trois prébendés. Devant le maître-autel, pendant la célébration de la messe, il y a insuffisance de dévots ou bien l'église est d'une grandeur disproportionnée à leur nombre ; c'est un temple qui pourrait contenir tout le village si celui-ci voulait y entrer et qu'on n'a fait si spacieux que pour une manifestation de la foi.

Devant l'église, un palais comme il en est dans tous les villages de la Manche ; de grands balcons avec des balustrades couvertes de fer repoussé, un grand écusson orné de lions qui, à la manière dont ils s'effritent, doivent être plateresques aussi ; une ample barbacane chargée de nids ; quelques portes murées ; des fenêtres si bien closes qu'elles semblent ne jamais devoir s'ouvrir, et que, si quelque jour on les ouvrait, les cadres grinceraient, les bois se fendraient et il en sortirait une exhalaison de tombeau.

De ce palais de Cantalafuente, on ne sait rien ; personne n'y est jamais entré. On a entendu dire qu'en d'autres temps il fut habité par un marquis à casaquin et à perruque qui a son portrait au milieu du salon et une large dalle au cimetière ; on croit que de grandes jattes pleines d'onces d'or sont enterrées dans les murs ; qu'on y entendit, voici une cinquantaine d'années, un bruit de chaînes ; que les rats en sont les maîtres et y nichent dans les parchemins. En somme, une seule chose est certaine, c'est que, là-haut, près des combles, vit un administrateur qui perçoit des redevances de tout le village et de toutes les terres de la plaine : les droits sur ceci, les loyers de cela, soit en argent, soit en blé ou pois chiches, et que cet administrateur a plus de propriétés que le maître dont on ne sait s'il est un homme ou un fantôme.

Il y a encore autre chose sur la place : le café. Un café où l'on ne prend pas de café, mais qu'il faut bien mentionner, car, enfin, tel qu'il est, il existe ; il a même une glace, quatre tables pour jouer aux cartes le dimanche, un escalier en colimaçon qui conduit à une

pièce obscure pour amateurs de jeux clandestins, un comptoir avec les bouteilles d'usage et de répertoire.

Il y a une autre boutique où l'on vend des cruches et des peaux ; des cruches pareilles à des urnes romaines et des peaux avec tout le poil que portait la bête quand elle cherchait de l'herbe dans ces landes. Il y a aussi des porches blancs, si blancs qu'on y a dépensé toute la chaux de la plaine et si bas que les hommes de Cantalafuente ne pourraient s'y tenir debout s'ils n'étaient tout rabougris. Une chose enfin, la plus difficile à décrire : le soleil qui tombe sur cette place, ce soleil qui dessèche tout, qui cuit les nuques, les pierres, les murs, les jarres et les cruches, un soleil de désert en un pays presque habité, un soleil qui y verse de tels rayons qu'il a fini par tuer les pauvres cigales qui avaient eu l'audace de s'y installer.

Au delà, et en suivant toujours le chemin vicinal qui, telle une épée rouillée, traverse le village, on trouve, comme à l'entrée, des maisons désertées de la joie ; il en est d'abandonnées, mais à tel point qu'il semble qu'on les a laissées tomber avant même de les édifier. Puis, de nouveau, la plaine plate et nue, sans arbres ni chansons, avec la même ligne de poussière qui s'en va vers un autre village, là-bas, au fond, dans la même solitude âpre et dépeuplée.

Pourtant, à droite, dans un ravin — qu'on appelle ainsi par emphase et qu'un homme léger peut franchir d'un saut — passe le ruisseau que nous avons dit, et comme il dispense un peu d'humidité aux rives entre lesquelles il coule, quatre ou cinq jardinets y croissent, des jardinets aux arbres altérés qui sucent goulûment l'eau qui en jaillit ; il s'est formé, en outre, un pré naturel, de l'ampleur d'un plat à soupe, avec un ormeau qui l'ombrage et quelques haies pour l'abriter.

Enfin, au sommet d'un coteau minuscule, le moulin ; le moulin de la Manche. Il vit seul, il tourne seul. Avec ses ailes face au vent, il semble défier les années. Il tourne aujourd'hui exactement comme il tournait voilà des siècles. Indifférent à l'histoire, pour lui rien ne s'est passé dans le monde. Il n'a jamais vu que l'immense plaine sans une ondulation ni un repli ; il n'a pas entendu dire qu'il y ait d'autres villages où l'on moud la farine dans des moulins sans ailes ni tours ; il n'a vu et ne veut voir rien d'autre. Il étend ses bras en l'air, ces bras qui soutinrent l'idéalisme de don Quichotte, il reçoit toujours le coup de vent en pleine face et rien ne lui fait peur, rien ne l'arrête. Il est la tradition qui tourne au rythme de Castille.

II

Maintenant que nous avons parlé du village où va se passer notre histoire, nous présenterons, si le lecteur veut prendre un peu patience, les personnages qui en sont les héros.

Dès l'abord, il nous faut faire connaissance avec le cafetier qui est Catalan. Pourquoi un Catalan, natif de Sant Andreu, est-il allé s'échouer au cœur de la Manche, si loin de son pays? Si nous posions cette question dans tous les endroits de la planète où l'on rencontre un Catalan, nous n'en finirions jamais. Allez dans n'importe quelle Amérique, dans ces républiques qui ne sont pas encore sorties de l'œuf ; allez dans une île perdue où les nègres s'habillent des dépouilles des naufragés ; allez au Japon, en Australie, où vous voudrez ; partout vous trouverez un Catalan qui ne sait pas pourquoi il est là ni quelle tempête l'y a jeté, et qui vous parlera en guarani, en gaucho ou en japonais, avec un accent bien catalan, vous fera manger l'aïoli, le pot-au-feu et des fèves à l'étouffée et, mêlant les larmes au bouilli, vous dira du mal de ses compatriotes, mais vantera son propre village.

Le nôtre était arrivé à Cantalafuente avec une caisse de lunettes, de boutons et d'agrafes, le tout dans quatre boîtes. selon la tactique allemande qui assure que les commis voyageurs doivent conquérir le monde, eux qui forment l'armée commerciale d'un libre-échange protecteur. Ce Catalan, nommé Ignace, avait trente ans ; il parlait bien, c'est-à-dire qu'il parlait peu ; il allait d'un café à l'autre, trompant les gens naïfs ; et, comme à Cantalafuente il n'y avait qu'un café, il y passait une partie de la matinée, l'après-midi et presque toute la soirée. Il y fit connaissance de la petite cafetière, fille du père cafetier et de sa légitime épouse, et comme, en un café de village, on ne sait quoi faire pour tuer le temps après avoir pris une consommation, le colporteur, en bon Catalan pratique qu'il était, ne voulant pas rester les bras croisés, se mit à faire la cour à la fille de la maison. La petite, séduite par ses galants propos et par les empressements calculés d'un homme qui portait tout son commerce et sa fortune sur lui, se complut à l'écouter ; et les manigances d'Ignace tendant directement au mariage, tout le monde, les parents, le Catalan et la jeune fille, se trouva d'accord et on les maria avec toutes les cérémonies de coutume en pareille occasion.

Une fois marié, Ignace, bien entendu, abandonna ses boîtes. Les boîtes, on peut s'en charger quand on est un colporteur sans maison ni famille ; mais pour un homme marié, qui possède un café, une

femme et un foyer, une demeure pleine de bouteilles et de verres vaut mieux qu'une boîte de lunettes. C'est pourquoi notre Ignace, plantant là toutes les théories dont parlent les Allemands, s'installa dignement au comptoir entre le sucre et la caisse.

Et pourtant, avant de prendre femme, ce Catalan ambulant avait été, chez lui, sinon un révolutionnaire pétroleur, du moins un ouvrier au sang turbulent. Lors d'une grève générale, luttant contre les jaunes d'une branche d'industrie qui n'était pas la sienne, mais où il comptait des compagnons, il avait contribué à renverser un tramway d'Hostafrancs, ce qui lui valut d'être arrêté. Il avait été membre actif de la société *Paix, Travail et Liberté;* il avait assisté à l'enterrement des sociétaires libres penseurs ; il avait été si pacifiste qu'il aurait tiré des coups de revolver contre tout contradicteur ; compromis à Sans, il avait été poursuivi en justice pour *l'idée.* Mais une fois marié, père de famille, ayant eu deux filles dont l'une était morte et l'autre bien vivante, calmé par sa femme, il n'avait d'autre *idée* que celle d'accepter les enfants que le ciel nous envoie, et qui dit le ciel, dit « force et matière ». Et puis, il se voyait copropriétaire d'un café, de verres, de tables, d'un billard ; or, un café, bien qu'il n'y paraisse guère, est tout de même une propriété. Aussi devint-il modéré dans la pratique. Il restait avancé dans ses idées, mais il ne passait pas à l'acte. Il voulait des grèves, comme auparavant, mais qu'elles ne fussent pas de consommateurs. Il voulait tout exalter, à l'exception de la chicorée et du sucre qui devaient être modérés ; il voulait la journée des trois huit : huit heures de travail, huit heures de sommeil et huit de café volontaire pour que le peuple pût se délecter en s'instruisant à la lecture des hebdomadaires illustrés de Madrid auxquels il s'était abonné.

A côté du cafetier et de sa famille, nous trouvons l'administrateur de cette maison que nul n'avait jamais vue ouverte. Cet administrateur, nommé don Juan Antonio Ruiz y Pérez de Castrovido et qu'on appelait don Juan pour abréger, offrait un tel contraste avec le Catalan du café qu'on aurait cru qu'il y avait quatre siècles de distance entre les deux. L'un, toujours en avant, et l'autre immobile. L'un était la torche, l'autre, la lampe d'argile. Le second, toujours le fouet en main, le premier serrant le frein aux roues. L'un, criant : « En avant, progrès ! » et l'autre : « Arrête ! ». Tandis que l'un prétendait faire l'éducation du peuple au moyen de la phototypie et de la machine rotative, l'autre voulait le contenir au moyen du papier de pur fil. Alors que le cafetier souhaitait une révolution prudente et bien comprise, don Juan en était resté au bon temps du roman picaresque. Pour lui, depuis la *Célestine*, œuvre classique et si bien écrite

qu'elle est presque morale, et les *Nouvelles exemplaires* qui, encore qu'elles soient morales, vaudraient tout autant si elles ne l'étaient point, on n'avait plus rien écrit de bon, et si, par hasard, il existait quelque bon ouvrage, il n'était pas encore classique. A son avis, on avait perdu trois ou quatre siècles d'histoire en inventions niaisement pratiques. Tout ce qui n'était pas siècle d'or appartenait, à son avis, au siècle d'airain. La Manche était belle... telle qu'elle est : grise, terreuse et sans arbres. Ses grands moulins à vent, qui rappelaient le chevalier errant, et le temple en pierre du village semblable à un château de terre cuite, avaient été construits à la bonne époque et lui, don Juan, comme le temple, le siècle d'or et les moulins, il s'était stabilisé non seulement quant aux idées et aux livres, mais aussi quant aux mots : pour lui,un coquin était un ruffian, un vaurien était un malandrin, et cette espèce de prairie pas plus grande qu'une soupière, ombragée de deux arbustes rabougris, il l'appelait un bocage ou une charmille.

Mais laissons le passé et don Juan, pour retourner à notre histoire. Il y avait quelqu'un qui ne rêvait pas de bocages et pour qui les charmilles ni l'âge d'or n'existaient point : c'était l'hôtelier. Il avait une soixantaine d'années et les portait si gaillardement qu'on voyait qu'il en avait pour longtemps encore. Ah ! celui-là, il ne savait pas ce que c'est que des *idées* et il n'avait pas envie de l'apprendre. C'était un Manchègue de race, solennel, cérémonieux, calme, avec toute la parcimonie du grand Sancho adaptée à notre époque. Ce Manchègue hôtelier ne croyait ni à Dieu ni aux hommes, mais il s'acquittait de ses devoirs envers tous. Incroyant, mais de bonne compagnie, lorsqu'il voyait un prêtre il souriait, mais saluait en s'inclinant profondément ; s'il entendait discourir un politicien, il ne lui accordait pas la moindre confiance, mais il s'abstenait de le contredire ; s'il y avait des disputes à l'hôtel, il les apaisait avec des conseils auxquels il n'ajoutait pas foi lui-même : « Pas de querelles, disait-il ; aujourd'hui dormons, et nous verrons demain ; on ne gagne rien à trop se presser ; laissez les champs mûrir leurs fruits ; que le bétail ne maigrisse pas ; que la terre se fasse vieille, et quand elle le sera assez, et nous aussi... qu'on nous y ensevelisse ! »

Veuf depuis longtemps, il avait une fille et deux fils, tous trois silencieux, maigres, noirauds et graves. La jeune fille était une fouine qui n'arrêtait pas, toute la sainte journée, d'aller de la cuisine à la salle à manger et de la salle à manger à la cuisine ; les garçons, l'un de vingt et un ans, l'autre de quatorze, jouaient de la guitare, mais d'une manière telle qu'on aurait dit qu'il y avait des malades à l'hôtel ou à l'*Auberge de la Grenouille*. Ils s'occupaient

des mules et un peu des charretiers, et, plus que de ceux-ci et des bêtes, du père solennel qu'ils plaçaient à la présidence de la table, comme un ostensoir.

Et l'ostensoir ne disait pas un mot. L'ostensoir mangeait, gravement, avec une gravité espagnole ; il regardait à droite, à gauche, indiquant d'un coup d'œil les travaux qu'il y avait à faire ; il avait des mouvements liturgiques, des gestes de chef d'orchestre, et comme il aimait le vin, il se saoulait cérémonieusement comme s'il eût accompli un devoir. A toute heure, un de ses garçons lui apportait un verre de vin rouge ; il le contemplait un moment, comme s'il ne l'avait jamais vu, il baissait les yeux avec onction, le buvait peu à peu, et lorsque, enfin, la boisson lui montait à la tête, ses fils le portaient à sa chambre, soufflaient la lumière et le laissaient dormir du sommeil du juste.

Outre ces personnages, il y en avait d'autres, dans le village, et non moins intéressants. Il y avait la municipalité, presque toujours la même, car on avait soin de ne nommer conseillers que ceux qui savaient lire ; il y avait le médecin qui desservait deux ou trois villages, brun comme un pain de paysan, et qui faisait fonction d'apothicaire quand il le fallait, et cela arrivait souvent. Quant à l'apothicaire, à son tour, il remplaçait le médecin en cas de besoin. Il y avait monsieur le curé qui, encore qu'il fût plus vieux que le clocher plateresque, continuait de vivre. Et puis le vicaire, qui était jeune, joyeux luron, fumait, transigeait avec les faiblesses de ses paroissiens pourvu qu'ils allassent à la messe, ce qui était déjà beaucoup. Et le maître d'école, et d'autres personnages que nous trouverons sur notre chemin : des gens du peuple, hommes de bon sens et de bons sentiments, tristes et résignés, habitués à voir la terre, toujours la terre, faits aux vastes solitudes, aux yeux gris comme leur Manche, à la peau tannée comme leurs champs. Parmi eux, Frascuelo, un pauvre, un innocent de village, avec sa petite queue de cheveux à la nuque et une jambe tordue, un niais avec des lueurs de bon sens et de vivacité. On l'appelait Frascuelo parce que, dans sa jeunesse, un jour qu'il avait trop bu de vin de Villarubia, on le persuada de s'approcher trop près, pour jouer au torero, d'un taureau féroce qui lui brisa la jambe pour le reste de ses jours. Enfin, il y avait la Manche, paysage qui est une personne, dépeuplée mais vivante, terre où, comme dans le désert, les traces des pas ont une âme, où chaque chemin est une route d'aventures par où passèrent les hommes qui, maintenant, manquent à ces villages.

III

Donc, tous les jours, vers les quatre heures de l'après-midi, on voyait monter vers Cantalafuente un nuage de poussière qui s'engouffrait dans la place comme un fauve déchaîné. Dès que le nuage s'éclaircissait, on en voyait sortir une boîte montée sur des roues, toute blanche, et à ce point surchargée que si tout le monde n'avait pas su déjà que c'était la diligence, il y aurait eu de quoi s'en effrayer. Personne ne s'en préoccupait, on ne la regardait même pas. Et pourtant cette voiture était le seul lien qui unissait Cantalafuente au reste du monde, le cordon ombilical, comme disait l'administration, qui venait des métropoles jusqu'à ces terres.

Ce « cordon » portait des roues qui, à force d'être cahotées, étaient devenues quasi carrées ; son marchepied avait reçu tant de coups qu'il ne pouvait plus servir, et qu'il fallait hisser dans la voiture, à force de bras, ceux qui ne pouvaient l'escalader ; les portières étaient tombées dans une gaine si profonde qu'on n'aurait pu les en retirer avec un grappin. Quant aux rideaux, mieux vaudrait pas n'en parler ; pauvres lambeaux effilochés et déteints, par où le soleil entrait à pleins rayons. Ne disons rien des coussins : il faudrait les offenser. Le soleil et la poussière avaient enduit le premier étage d'une croûte si épaisse que si on avait pu l'enlever, le véhicule aurait été plus léger, au grand soulagement des chevaux qui faisaient de leur mieux pour prouver qu'ils avaient encore des forces et éviter d'être livrés aux taureaux.

A l'exception du facteur payé pour cet office, personne n'allait à l'arrivée de la diligence. On n'y allait pas, d'abord parce que chacun pouvait la voir passer du seuil de sa maison et qu'on savait huit jours à l'avance qui devait en descendre ; on n'y allait pas parce que si l'arrivant n'était pas attendu, la poussière qui le couvrait aurait empêché qu'on le pût reconnaître, et qu'enfin au lieu de l'arrêt, sur cette plaine urbaine improprement appelée place, tombait un de ces soleils à faire retarder le cadran solaire même, un soleil qui mangeait l'ombre, et qui faisait l'effet d'un brasier renversé dans ce désert sans nuages.

Le jour mémorable où commence notre histoire, la diligence n'était pas encore arrivée que, par extraordinaire, notre cafetier catalan l'attendait depuis une heure. Il avait quitté son café au moment d'engager une partie de cartes avec quelques campagnards, et le fait d'abandonner l'établissement à l'instant solennel où se

trouvaient réunies les forces vives de cette partie prouvait qu'il devait avoir une mission importante à remplir.

Les joueurs étaient stupéfaits, et ceux qui le rencontraient sur la place n'y comprenaient rien.

— Bon Dieu ! lui dit un passant. Que vous arrive-t-il?

— Rien. Je me chauffe la cervelle.

— A cette heure, don Ignace? lui dit un autre.

— Oui... la cervelle.

Et ils ne pouvaient rien en tirer de plus. Des arcades au café et du café aux arcades, il marchait et si préoccupé qu'il finit, en dépit de l'*Idée*, par entrer un moment dans l'église pour tuer le temps. Puis il sortit, remonta la rue et aperçut à la devanture de l'apothicaire un ver qu'il n'y avait jamais remarqué : il redescendit et, à la fin, il vit la poussière arriver avec un grand retard ; les quatre chevaux débouchèrent à coups de fouet, faisant sursauter la diligence comme s'ils eussent voulu l'épousseter. Celle-ci s'arrêta où elle s'était toujours arrêtée depuis qu'il y avait des diligences. Tout d'abord, le cafetier ne vit rien ; il allait, examinait, et ne reconnaissait personne.

— Et s'ils n'étaient pas venus? pensait-il. La diligence étant une chose qui n'attend point, ils l'auront peut-être manquée... Et si on l'avait arrêté?

Tout à coup, il vit descendre quatre jambes pareilles à de longs boudins dépendus d'un plafond : c'étaient les jambes de deux gendarmes. De l'intérieur sortit une chose blanche, mais qui, une fois brossée, devait être noire, car c'était M. le vicaire. Puis sortit un bras qui s'escrimait à ouvrir la portière, laquelle ne voulait céder en aucune façon. Du plus haut de l'impériale, tomba un sac de cuir blanc d'où se répandirent quelques lettres que le facteur ramassa et emporta avec le plus grand calme. Une femme tendit, de la portière du coupé, un enfant que prit le voiturier. Mais ceux que le cafetier attendait devaient être à l'intérieur, tout à fait au fond et il n'y avait pas d'espérance de les voir avant que la voiture ne se fût vidée.

Mais voici qu'il s'entend appeler de l'intérieur :

— Ignace !

Plus de doute ; ils étaient là.

Un jeune garçon descendit, tout ému, et qui, d'après sa taille, pouvait bien avoir quatorze ans ; puis une femme si blanche que, sous cette poussière, on lui aurait donné aussi bien trente ans que quatre-vingts ; derrière elle enfin, descendirent deux bras qui enlacèrent le cafetier et lui imprimèrent sur le dos deux traînées de poussière semblables à une croisée de chemins.

— C'est tòi? dit le cafetier.

— Merci, Ignace, merci !

— Tais-toi, voyons !

— Encore une fois, merci !

— Mais tais-toi donc ! Ici, sur la place, n'en dis pas plus. Amène ta femme, le petit bâtard, ton bissac ou tes bagages, et viens à la maison. Dans ce village tout a des oreilles ; le cadran solaire même en a.

Celui qui venait de descendre prit la femme, rougissante comme un saucisson d'Extremadura, le petit plus abasourdi que s'il était tombé d'un acacia au milieu de la route, un sac qui devait contenir du linge et une caisse épaisse et lourde, pleine de livres sans doute, et tous suivirent le cafetier qui les emmena chez lui.

A l'intérieur, au fond du café où se trouvait la salle à manger, la maîtresse de maison et sa fille les reçurent ; en les voyant si poussiéreux, elles se demandaient s'il leur arrivait des sacs de farine qu'elles devaient monter au grenier ou trois êtres humains qu'il fallait recevoir poliment.

— Dans quel état vous arrivez ! dit la maîtresse.

— Quel soleil ! quel soleil ! disaient les nouveaux venus.

— Il fait chaud, n'est-ce pas?

— Quel soleil !

— Le voyage a été long?

— Ce soleil ! Et pas un arbre, pas une ombre !

— Peu de progrès, très peu de progrès ! murmura le Catalan.

— D'accord. Nous en reparlerons. Maintenant, époussetez-vous, brossez-vous. Nous avons le temps qu'il faut pour... le reste, dit le cafetier à ses amis. L'important est que vous soyez arrivés ; je craignais tant que vous ne puissiez !

— Merci, merci ! ne cessait de dire le Catalan.

— Quel soleil ! faisait sa femme.

— J'ai soif ! disait le garçon.

On lui donna à boire et on les conduisit dans une petite cour attenante au café, pleine de bouteilles de limonade, de résidus de cafetières, de torchons hors d'usage ; là, Ignace les épousseta comme il eût fait de matelas, et lorsqu'ils retournèrent à la salle à manger, ils étaient si bien transformés que la femme du cafetier ne les reconnut pas sur le coup.

Lui, le nouveau venu, était un homme d'une quarantaine d'années. Il avait un type d'ouvrier, mais de l'élite, c'est-à-dire d'un ouvrier appartenant à un comité ; un ouvrier catalan aisé, un de ceux qui laissent la marque de leur pouce dans les ateliers et qu'on nomme des

« intellectuels ». Ses cheveux, qu'il portait frisés, lui faisaient un toupet sur le front ; son nez était grand, mais bien fait ; une forte moustache couvrait sa bouche charnue ; ses yeux brillaient dans l'ombre de longs cils, et sa tête étroite et énergique se dressait sur un long cou où la pomme d'Adam allait et venait comme s'il avait voulu l'avaler. Il était grand, maigre, osseux ; rien qu'à voir ses gestes, on devinait son énergie et sa manière de serrer les lèvres révélait un tempérament de révolté. C'était un de ces Catalans qu'on voit dans tant de grèves, essayant de convaincre les jaunes et donnant du courage aux timorés, un de ceux que nous connaissons tous ; qui ont des yeux capables de dévorer toutes sortes de lectures, mais pas assez d'estomac pour les digérer ; un prédestiné à l'émigration, mécontent de tout et de tous ; un affamé d'idéalisme ; un exalté qui, autrefois, serait allé avec Roger de Flor à la conquête de la Grèce et qui, aujourd'hui, ne peut qu'aller avec Karl Marx à la conquête des huit heures.

Quant à sa femme, la Carmen, elle n'avait rien d'une rêveuse ni d'une idéaliste. Elle était petite, rondelette et large de hanches, une de ces femmes venues au monde pour s'atteler au saint travail en se résignant à tout ce qui peut arriver. Elles attendent le samedi où l'on touche la paie et, de la cuisine à l'atelier, tantôt cuisinant et tantôt reprisant, elles se démènent comme des fourmis. Elles ignorent si leur homme, une fois sorti de la maison, est exalté ou pacifique, s'il a des idées ou non, s'il porte ou non une mission dans sa tête. Tant qu'il y a de l'ouvrage, elles vont de l'avant. Si le pain n'est pas tendre, elles le mangent rassis, et si, un jour, leur homme arrive, fuyant la loi et la police, — sans demander ce qui se passe, plus surprises qu'effrayées, elles font un paquet du peu qu'elles possèdent et elles suivent leur homme sur le chemin de l'émigration.

Le garçon, dont nous avons dit qu'il avait quinze ans, répondait au nom de Joanet ; il arrivait si ébahi et se sentait si étranger qu'on n'en saurait dire grand'chose. Certes, ses yeux brillaient profonds comme ceux du père et il semblait les ouvrir sur le monde avec un désir de jouir de la vie ; mais il était si stupéfié de voir rouler des trains, d'entendre parler une langue qu'il ne comprenait guère, de traverser tant de plaines désolées et sans fin, qu'il regardait les choses et les gens, la maîtresse du café, la jeune fille, son père, le plafond, les murs, avec un continuel étonnement ; il était comme un chardonneret qu'on aurait changé de cage.

— Maintenant que tu es en sûreté, dit Ignace au Catalan, et que personne ici ne peut soupçonner ni d'où tu viens ni pour quelle raison, laisse-moi te montrer la maison où tu vivras jusqu'à ce que... nous pourrons,

et que les temps auront changé ; plus tard, nous en parlerons...

Le Catalan, sans rien répondre, lui serra la main et le suivit avec les femmes et les enfants.

Ils visitèrent d'abord la salle à manger, une pièce petite, mais bien aménagée avec une table de chêne, six chaises et quelques objets si disparates que le visiteur le plus perspicace aurait été dérouté et n'aurait su que penser de son hôte : à côté du portrait de Pi y Margall dans un cadre d'acajou, celui de Lagartijo en lithographie, une jarre de Talavera faisant pendant à une lampe, et près d'une gourde à vin une cruche en terre.

— C'est ici que nous mangerons, dit le cafetier, jusqu'au jouroù...

Et ils passèrent aux chambres à coucher. Elles étaient très simples. Tout y était blanc, d'un blanc de vieille maison ; on y voyait deux statuettes de saints oubliées sans doute là aux bons temps des croyances, un bénitier en céramique de Teruel, toujours à sec comme les plaines de la Manche, un grand lit et celui de l'enfant. C'est là aussi qu'ils dormiraient jusqu'au jour où...

Ensuite ils redescendirent ; ils jetèrent un coup d'œil dans le café, réveillant deux clients qui s'étaient endormis sur leur jeu de cartes, et ils allèrent au jardinet que nous croyons digne d'être décrit.

C'était un jardinet modèle, exemplaire, quelque chose comme les *Nouvelles exemplaires* de Cervantès transposées en agriculture. D'une âpre motte de terre, de la grosseur d'un tamis, la famille du cafetier était arrivée à faire, à l'aide d'un seul puits et de sa chaîne, nous ne dirons pas un jardin des Hespérides, mais un petit coin qui, à Cantalafuente, pouvait passer pour un fragment de cette campagne de Valence aussi fameuse que fleurie. Il n'y avait pas abondance, mais on y trouvait un peu de tout : six choux, six brocolis, douze escaroles, un clos d'orge avec quatre-vingts épis, même du maïs et des pois chiches qui, dans les bonnes années, pouvaient produire de quoi remplir une tasse ; mais tout cela si propre, si bien arrosé que c'était le seul endroit du village où la poussière n'osait pas pénétrer. En outre, six arbres, de vrais arbres naturels, qui avaient la hardiesse de donner, à la saison, de vrais fruits ! Et là-bas, au milieu, on voyait un pavillon en roseaux couverts de plantes grimpantes qui mettaient, en ce Catalafuente, de l'imprévu, l'imprévu de l'ombre, d'une ombre tombant de la verdure et qui le rendait digne d'un écriteau portant ces deux mots : *Clos réservé.*

Nos deux Catalans s'assirent sous le dais ; les femmes rentrèrent à la cuisine et les enfants se mirent à galoper. Une fois seuls, le cafetier dit à son compagnon :

— Bien ! nous voici seuls. Tu peux t'expliquer. J'ai appris par

ta lettre que tu as été forcé de t'enfuir ; et comme je sais qu'à l'étranger, quand un homme est suspect, on le regarde toujours de travers et qu'il lui arrive toute sorte de mésaventures, comme lorsque j'ai un ami qui est un fidèle de l'*Idée* il est tout pour moi, je t'ai dit : « Viens... et nous verrons ! »

— Ignace, tu es plus qu'un ami, tu es un compagnon !

— Je suis ce que je suis.. Explique-moi ce qui s'est passé.

— Voici donc... Je te dirai tout pour que tu puisses juger si je me suis conduit comme un homme... qui est un homme...

IV

— De ce qui s'est passé si nous remontons à dix ans, j'ai peu à te dire. Tu sais l'affection qui nous liait au temps de notre jeunesse. Nous ne travaillions pas ensemble, mais quand nous avions besoin de nous voir, pour nos intérêts ou pour la Cause, nous savions toujours nous retrouver. Il n'y avait pas de meetings ni de réunions où nous n'allassions et plusieurs sociétés purent vivre grâce à nous. Tu ne dois pas avoir oublié que nous avons été arrêtés plus d'une fois.

— Je m'en souviens, mais je ne m'en plains pas, répondit le cafetier.

— Et moi je m'en vante, dit l'autre. Je m'en vante parce que je pense que celui qui n'est pas capable d'aller en prison pour ses compagnons ne pourra jamais être libre.

— Il me semble...

— Laisse-moi continuer. Après ton départ, j'entrai comme mécanicien dans une minoterie. Nous fîmes deux grèves, qui furent des échecs par la faute de quelques compagnons trop lâches et d'autres dont je ne veux pas parler. A la troisième que je provoquai et qui fut dirigée par moi, par moi seul, nous ne pûmes obtenir qu'une partie de ce que nous revendiquions ; alors mes compagnons me soupçonnèrent de m'être vendu et m'accusèrent de trahison. Traître, moi ! Tu me connais bien, toi, et tu sais si je suis capable, je ne dis pas de me vendre, mais de plier...

— Non ! certes non ! dit le cafetier.

— Tout autre que moi qu'on aurait traité de cette manière se fût découragé. Mais je continuai d'observer l'injustice avec laquelle le bourgeois exploite l'ouvrier, et de voir combien il est nécessaire que nous nous unissions, nous les déshérités. Je compris que les nôtres étaient encore esclaves d'eux-mêmes, qu'il leur restait encore des marques du carcan qu'ils avaient porté, je me retirai quelque temps pour mieux me préparer, lisant nuit et jour, sans rien passer,

de Proudhon à Kouropatkine. Je fis même preuve d'excellent esprit, ou plutôt de ce que le bourgeois appelle ainsi : c'est-à-dire rester tranquille, ne pas se plaindre, ne pas crier, afin qu'il puisse continuer de nous exploiter sans qu'une secousse le réveille. Vois si j'ai été « bon esprit » : je suis allé jusqu'à épargner quelques sous en prévision d'une maladie... Et elle est venue, c'est la fuite.

— Quand un homme reste tranquille dans son coin, dit le cafetier, je pense non pas qu'il a abandonné l'*Idée*, mais qu'il est devenu bien tiède.

— Si tu dis cela pour moi, quelle erreur est la tienne ! Je mourrai fidèle à mes principes. Il faut tout bouleverser ; tout appartient à tous et il faut nous emparer de tout, et tant qu'il y aura des ignorants le faible sera exploité par le fort.

— C'est ce que je dis.

— Je le dis, je le sens, je le crois et je le pratique. Mais, pour revenir à mon histoire, cette tranquillité dont je te parlais ne dura pas longtemps. Un jour du mois dernier, poussé sans doute par l'instinct, j'allai me promener sur le quai. Figure-toi que là je vis des choses inouïes. Traités comme des bêtes, les uns en larmes, les autres inconscients et s'arrachant des bras de leurs mères qui hurlaient sur la rive, les nôtres étaient conduits sur le chemin de l'abattoir ou au tonnerre de Dieu de la guerre du Maroc pour défendre les biens des autres ; en entendant siffler la sirène, il me sembla que tout le sang de ces hommes m'était monté à la gorge, car je voulus pousser un cri, mais je ne le pus... et c'est ce qui me sauva. Je rentrai à la maison et cette nuit-là je ne dormis point. Je courus au club, puis à la taverne, et tout ce que j'avais tu depuis quelque temps, je te jure que je le criai alors. Il n'est rien comme d'avoir raison pour que les mots sortent en foule ; il ne m'en resta pas un sur le cœur. Tous m'écoutaient ! Il fallait voir comme leurs yeux s'illuminaient, comme ils serraient les dents. L'un d'eux me prit la main comme pour me dire : « Nous avons compris ! » Un autre me montrait son fils et son geste signifiait : « Celui-ci ne partira pas ! » Un troisième pleurait dans un coin, car, vois-tu, il est des moments où les hommes aussi versent des larmes. Cela m'encourageait, crois-le, et m'emplissait d'espérance. Pas un cri, pas une plainte : tous restaient muets. Mais à la sortie, on pouvait deviner, au salut qu'ils m'adressaient, que, le lendemain, nous nous retrouverions dans la rue ou dans la cour. Et que pas un ne manquerait. Cela se voyait rien qu'à leur silence.

— Et le lendemain?

— Le lendemain, ceux qui devaient venir ne vinrent pas, mais il en vint beaucoup qui étaient de trop. Je ne sais qui mit une arme dans ma main ; mais moi qui, tu le sais, ai la guerre en horreur et ne ver-

serais pas le sang d'une mouche, il me sembla que ce fusil, qui devait servir la cause de la paix par des moyens de guerre, me brûlait les doigts. Avant de tirer une balle derrière la barricade, j'ai dû, sache-le, soutenir une rude lutte avec moi-même. Je voulais arrêter les soldats en leur criant : « Nous sommes tous frères ! tous ouvriers ! Les uns et les autres nous sommes des enfants du peuple ! » Je voulais leur dire que nous étions avec eux, que c'était pour eux que nous luttions. Mais lorsque je vis deux des nôtres tomber blessés, je perdis la tête et... je ne puis rien te dire de plus. Je n'aurais jamais cru que la poudre saoulât de cette manière. Je ne suis pas de ceux qui ont brûlé des couvents. Ce n'est pas avec des incendies qu'on fait des conversions. Pendant plus de six jours j'allai comme un fou, comme un désespéré ! Je ne voyais plus les miens, je ne savais plus où j'étais. Je ne suis sûr que d'une chose : si j'avais été blessé, je ne m'en serais pas rendu compte... Chercher des cartouches et tirer ; tirer du matin au soir : c'était un besoin pressant comme la faim, comme... Je ne saurais te le dire... commme une nécessité angoissante de faire le mal, là-bas, loin, au hasard, touche qui touche et meure qui meure.

— Tu es perdu, dit le cafetier. Si l'on te pince, tu es perdu !

— Il y eut un moment, continue le Catalan en s'exaltant, où je voulus me dresser sur la barricade, ouvrir les bras pour qu'on me tuât, et en finir. Oui, je voulais me faire tuer. Mais je devais vivre pour les miens, et les miens... c'est l'humanité. Je me cachai donc, je ne sais plus où. Ces journées sont les pires de ma vie.

— Oui, mais si on te retrouve..., dit le compagnon.

— C'est précisément pour cela, poursuivit le Catalan en essuyant la sueur qui tombait de ses tempes, et c'est alors que je pensai à toi. Je pensai qu'ici, dans ce coin, personne ne me soupçonnerait. Je t'écrivis, et me voilà. Jamais je ne pourrai te rendre le service que...

Et il laissa tomber une larme. Puis, serrant la main du cafetier, il ajouta :

— Ne m'interroge pas sur le voyage. Continuellement des changements de train. Des nuits passées à la belle étoile parce que je me méfiais des hôtels, j'avais même peur de tomber malade, car on aurait pu me reconnaître à l'hôpital. Il me semblait que tout le monde me dévisageait, m'épiait, me suivait, qu'on allait me dire le terrible : « Halte-là ! » Et toujours des plaines, le soleil, la poussière, le désert. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant de terre sur la terre.

— Bon ! Calme-toi, calme-toi, dit le cafetier en tapant sur l'épaule de son ami. Reste tranquille. Ici, comme tu l'as très bien dit, personne ne peut te soupçonner. Je dirai à tous que tu es mon parent, que je t'ai fait venir pour m'aider à gérer le café et personne n'aura

le moindre doute. Mais, prudence et silence ! car on ne trouve tout naturel que tant qu'on ne pense rien de mal ; mais quand on soupçonne quelque chose... je te l'ai déjà dit : les murs même ont des oreilles.

— Je te jure que c'est bien fini ! Je suis guéri des révoltes, fait le Catalan en secouant la tête. J'aime le peuple plus que jamais et ma soif de justice est encore plus grande qu'auparavant. Mais le fusil me brûle encore les doigts. Il ne faut plus d'autres armes que l'amour. Instruire le peuple ! Le réveiller ! Le conduire par le chemin de la raison à la conquête de ses droits, mais moins avec des armes qu'avec des convictions qui lui ouvrent les yeux et le régénèrent.

— Tout cela est très bien, dit l'autre ; c'est raisonner à merveille. Mais, du calme, du calme ! Je t'avertis que dans ce village, personne ne comprendra rien à ce que tu dis ni ne se souciera de comprendre. Ici les gens ne se préoccupent que de semer des récoltes et si tu tentes de les perfectionner, ils te diront que tu les embêtes. Il y a si longtemps que le maître d'école et le curé pensent pour eux qu'ils ont pris l'habitude de ne pas penser et qu'ils aiment mieux l'immobilité qu'un mouvement qui améliorerait leur sort.

— Il leur manque un pasteur qui les guide, fit le Catalan, songeur, comme s'il s'était regardé lui-même.

— Il ne leur manque rien et ils ne veulent rien ! dit le cafetier en le tirant de son rêve. Laisse-les comme ils sont et ne les trouble pas. Crois-tu que quand je suis arrivé ici avec ma pacotille de quincaillerie, je n'ai pas essayé de les endoctriner? Bien sûr ! Tu parles de leur prêcher la régénération... Au bout de trois ou quatre sermons, je m'aperçus que dans la maison où je prêchais on me prenait pour un fou et que personne ne venait m'entendre. Maintenant, comme tu le vois, j'ai mon café où viennent tous ceux qui veulent boire, et comme j'ai une situation bien établie, au lieu d'endoctriner les autres, je me laisse endoctriner par eux ; c'est ce que tu finiras par faire aussi, sinon je te conseille de quitter ce village.

— Moi, jamais ! Je ne me plie jamais ! dit le Catalan avec énergie et en se dressant brusquement.

— Bon ! Toi, jamais ! Mais je te répète que tu dois éviter de te compromettre et de me compromettre aussi, par surcroît.

— Sois tranquille.

— D'accord. Je suis libre penseur et peut-être beaucoup plus que d'autres qui crient. Je veux être enterré civilement, tu m'entends : civilement ; oui, mais quand je serai mort, car s'il doit y avoir des cris, je ne veux pas les entendre.

— Fais et commande ce que tu voudras. Je te dois la vie.

— Tu ne me dois rien. Nous sommes solidaires de nos idées. Si, plus tard, quand tu seras libre, tu veux poursuivre l'œuvre de revendications, revendique tout ce que tu pourras !

Ils se serrèrent la main, et ainsi se termina la conversation des deux Catalans de la Manche.

V

Quand le Catalan entra dans la chambre, il y trouva son fils déjà endormi. Celui-ci n'avait pas voulu dîner seul. Il s'était assis dans un coin et, sans savoir pourquoi, s'était mis à pleurer longuement. Il avait fini par s'endormir et sa mère dut le réveiller pour le conduire au lit comme s'il eût été encore un tout petit enfant.

Les deux hommes dînèrent seuls. Les femmes, qui faisaient le va-et-vient de la cuisine à la salle à manger n'avaient pas pris place à table. Comme les deux amis s'étaient expliqués peu d'instants auparavant, ils ne dirent plus que les quelques mots indispensables. Ils mangèrent des saucisses aux haricots, une macédoine de légumes, du fromage manchègue ; lorsque le repas fut achevé, le cafetier retourna à son café pour servir les clients ; le Catalan et sa femme, elle bouche bée et lui mélancolique, rentrèrent dans la chambre.

L'enfant ne se réveilla pas de toute la nuit ; sa mère fit de même, car qui ne fait pas de mal au mal ne pense point ; mais le Catalan, toujours agité, éveillé, les yeux ouverts dans l'obscurité, ne cessa de se tourner et retourner dans son lit comme une anguille hors de l'eau. Toute la nuit il entendit un vacarme pareil à celui d'un rang de planches ou de cuivres qui aurait roulé par la chambre. Il voyait des ombres, des fantômes qui couraient d'un endroit à l'autre, passaient par des flammes et tombaient morts dans un four. Soudain il entendait un profond gémissement ; à son côté tombait un blessé de qui s'échappait une fontaine de sang courant au loin par les plaines. De ces plaines, il voyait fuir les poteaux télégraphiques, et il fuyait, lui, comme les poteaux, dans des champs de chaume immenses, sans terme ni fin. Et la terre était si sèche, si crevassée, si squelettique, et se détachait d'un azur si éclatant qu'il avait la sensation de s'être noyé et qu'il lui semblait que cette terre était des ondes qui crachaient son corps mort sur une plage inconnue. Il se fatigua plus cette nuit-là, à rêver que les journées précédentes.

Il se leva de bon matin et commença son travail, qui était de balayer le café, épousseter les chaises, mettre en ordre les morceaux de sucre, préparer la cafetière et suivre les instructions que lui donnait son compagnon, afin de le faire passer pour son garçon de café.

Sa femme se mit à raccommoder ou, pour mieux dire, continua l'œuvre de raccommodage et comme il n'y a rien qui déchire plus le linge que quelques jours de révolution ou de « semaine glorieuse », elle avait du travail pour de longs moments. Quant au petit... que pouvait-il faire, ce pauvre petit? Il se leva, alla causer avec la fille du cafetier qui lui dit qu'elle s'appelait Nati ; il lui répondit que son nom était Joanet ; comme elle parlait castillan avec un léger accent d'Horta et lui catalan avec l'accent de Sant Andreu, et qu'ils n'avaient rien à se dire, l'enfant sortit et s'en fut à la place.

C'était dimanche et les gens, vêtus de leurs beaux habits de fête, allaient à la messe. Presque tous portaient un vêtement sombre, d'un sombre fané par la lumière comme si on l'avait laissé étendu au soleil. Les femmes avaient au cou un mouchoir, également noir, qu'elles mettaient sur leur tête en entrant dans l'église ; on les voyait, une à une ou par groupes, s'engouffrant par la grande porte plateresque comme des bandes de fourmis qui s'enfoncent dans la terre, pendant que les hommes flânaient contre les deux portiques dans l'attente du dernier son de cloche pour entrer juste au commencement de l'office, et que les enfants jouaient avec une pelote qu'ils lançaient contre tous les murs du village.

Joanet, dont le cœur battait du désir de jouer, se mêla à la petite bande de garnements. Il regardait tomber la pelote et, d'instinct, il tendait les bras pour voir s'il pouvait l'attraper. Mais il était intimidé de se sentir étranger et de voir que personne ne faisait cas de lui. Il aurait bien voulu engager la conversation et il ne savait comment s'y prendre.

A la fin, un garçon de quinze ans, nommé Faustino, fils de l'hôtelier joueur de guitare, plus hardi que notre Joanet parce qu'il était chez lui, l'aborde et lui dit :

— Dis donc, petit, tu ne veux pas jouer?

— Je voudrais bien, mais je ne sais pas, répond Joanet.

Ces mots « je ne sais pas » provoquèrent un grand éclat de rire et tous les enfants l'entourèrent.

— Il ne sait pas ! dit l'un d'eux.

— Comment ! Il ne sait pas? Mais tout le monde sait, même les hommes ! On voit tomber la balle et on la renvoie contre le mur, dit un enfant qui avait l'air d'un pois chiche.

— Laisse-le, c'est un nigaud, fit un troisième ; il ne sait même pas parler comme nous.

Joanet, qui mêlait les mots castillans et les catalans, rougit comme si on lui avait peint le visage de vermillon.

Mais Faustino reprend :

— Tu ne sais pas non plus jouer de la guitare?
— Non, répond l'enfant.
— Et de la mandore?
— Non plus.
— Sais-tu jouer à la course de taureaux?
— Je ne sais pas non plus.
— Que sais-tu donc? demanda le pois chiche.
— Eh bien! vois, je sais... je ne sais rien. Oui, je sais m'amuser, mais rien de plus.
— D'où es-tu? questionna un autre.
— De Sant Andreu.
— Qu'est-ce que cela?
— Un village.
— Ah! ah! un village! s'écrient-ils tous.

Et tous de rire pendant que les yeux de Joanet s'enflent pleins de larmes prêtes à jaillir.

— Allons, silence! dit Faustino.

Et s'adressant à Joanet :

— Que faisais-tu dans ton village?
— J'allais à l'étude.
— L'étude? Qu'est-ce que cela veut dire?
— A l'école.
— Pourquoi?
— Je ne sais. On me commandait d'aller à l'école. On me faisait aller à l'école.
— Pauvre petit!
— Laissez-le tranquille!

Et de rire. On se moqua tant de lui qu'en le voyant abattu, hébété et mi-pleurant, Faustino qui, quand il le croyait fort, était le premier à se moquer, sentit, en le voyant vaincu, s'éveiller soudain la noblesse de la race qui courait dans ses veines, et se tournant contre les rieurs, sans leur donner des explications, les fit déguerpir à coups de savate.

Protégé par l'hidalguie du noble camarade qu'il venait de trouver, Joanet rentra à la maison, accompagné par Faustino jusqu'à la porte du café.

Là, sans serrement de main, sans compliments, sans grands mots, seulement par cette invitation : « Viens jouer », fut liée entre le Catalan et le Manchègue une de ces amitiés à toute épreuve, sans condition.

A la maison, Joanet retrouva sa mère qui, comme toujours, raccommodait du linge et son père qui lisait un journal avec avidité comme s'il en eût mangé les lettres.

A cette heure-là, il n'y avait personne dans le café.

Le matin, à Cantalafuente, on n'a pas coutume de prendre l'apéritif. Mais on a faim. Manger, c'est ce qui manque aux travailleurs de cette terre si généreuse pour les maîtres ou propriétaires. Quelques-uns avaient apporté des chaises sur les cailloux qui servent de pavé et, au lieu de vermouth et d'absinthe, ils « prenaient » la réverbération du soleil, honneur et prestige du village, et ils la prenaient sur une table vide de verres et de bouteilles, conformément à la traditionnelle et célèbre sobriété espagnole.

Ce n'est qu'après déjeuner qu'arrivait la clientèle des amateurs de café et de petits verres, surtout de petits verres, et ces Manchègues étaient si typiques et, comme on dit aujourd'hui, si « ruraux » que, à part le costume et les accidents que le temps prend soin d'effacer pour que l'histoire évolue, on peut dire que c'étaient les mêmes que rencontrait le grand Chevalier quand il parcourait ces terres en revendiquant les droits des âmes faibles.

Là, entre les tables de marbre, on pouvait voir, maniant des cartes sales, les descendants d'Aldonsa Lorenzo du Toboso, non celle du cheval fantastique, mais celle qui allait assise sur la croupe d'une ânesse ; là, le barbier, le *maese* Nicolas, qui au lieu de pratiquer des saignées comme les barbiers de ces bons vieux temps, se contentait de faucher — car le mot *raser* serait impropre — le poil épais et piquant qui poussait comme un chaume des rides du visage de ces vilains ; là, Juan Malduco, habitant de Quintana, qui ne payait pas les salaires de la semaine à coups de verge et de fouet, plutôt par peur des gendarmes que par manque de bonne volonté ; là, le marchand qui, s'il n'était pas celui qui allait acheter des soieries à Murcie, était celui qui apportait des lainages et des madapolams de Badalone ; là, parmi des muletiers, les petits-fils du grand Sancho Pança, allant comme lui vers des terres lointaines, à califourchon sur un âne, vivotant, au hasard de la route, de pain humecté de fromage et de fromage humecté d'eau-de-vie au fond de la besace, et caressant l'ambition d'être un jour gouverneur de province ; là, des chevriers, des bergers et des paysans qui, au lieu de chanter comme jadis :

Je sais, Olalla, que tu m'adores
Puisque tu ne me l'as pas dit,

chantaient le *sen-y-sen*, la *farruca* et le *garrotin*, et qui au lieu de dormir sous les arbres *sans donner trêve aux soupirs*, ne donnaient trêve aux boissons quand on en mettait devant eux et auraient mangé des glands comme en ce temps de courtoisie, s'il y avait eu encore des chênes pour en produire.

Ce qu'il y avait de plus remarquable, c'est que tous ces hommes qui ne parlaient pas et se tenaient au café comme s'ils eussent été à la messe, qui passaient tout l'après-midi, immobiles et tristes autour d'une table comme à une veillée funéraire, étaient empreints d'un sceau qui manquait aux époques anciennes qu'ils rappelaient ; en les examinant dans leur ensemble, on leur trouvait des chairs de soldat ou d'émigrant, des chairs qui sûrement avaient été au service du roi ou en Amérique, et le Catalan qui, peu auparavant, avait vu embarquer cette pauvre chair à canon, sentit, en les voyant là résignés comme dans l'attente du navire, se raviver ses souvenirs, ses yeux s'enflammèrent et son pouls battit de fièvre.

Pour ne point compromettre Ignace, il ne dit rien à personne ; mais toute son exaltation, toutes les théories sociales qu'il avait lues dans les ouvrages de la Bibliothèque sociologique de livres de chevaleries scientifiques et philosophiques, et avalées comme des pilules, bouillonnèrent en lui comme dans une chaudière d'idées.

Il fallait rendre le peuple conscient, et avant tout les gens de la campagne. Déjà, dans les fabriques et les capitales, les ouvriers s'étaient unis pour la défense des droits à l'existence contre la bourgeoisie ; mais les paysans, les chevriers, les campagnards, les hommes de la terre restaient bien arriérés ; ils avaient besoin, pour commencer, de bibliothèques, de beaucoup de morale, d'incroyance, de banques de crédit agraire, de coopératives agricoles ; il leur fallait la monopolisation des terres par l'État pour socialiser les récoltes, des augmentations de salaires ; se réveiller enfin, sortir de l'abrutissement dans lequel ils avaient vécu pendant tant de siècles. Alors, vienne l'heure de la révolte : ils seraient conscients de leurs droits, bien conscients, bien préparés à l'attente du soleil des libertés rédemptrices.

Ces chevriers légendaires avaient besoin d'un pasteur, et le jour où il ne faudrait plus se cacher, si les hasards de la vie le faisaient rester à Cantalafuente, il serait, lui, ce pasteur. Le Catalan fut si convaincu qu'il était prédestiné à cette tâche, il éprouva une telle hâte de commencer la campagne des revendications qu'il oublia la prudence que devait lui conseiller sa situation de fugitif et qu'il suscita immédiatement un premier conflit dans ce milieu de quiétude et de somnolence.

Il advint que, vers les dix heures du soir, des paysans engourdis et taciturnes regardèrent tout autour d'eux avec un air de soupçon comme s'ils allaient conspirer, puis se mirent à monter, l'un après l'autre, par l'escalier en colimaçon.

Ignace fit de même et dit au Catalan de le suivre : il avait besoin de lui un moment pour une raison qu'il lui dirait une fois parvenus à l'étage supérieur. Là, ils entrèrent dans une pièce étroite, nue et

pauvre comme une cellule, avec une table verte au milieu ; un quinquet pendant du plafond éclairait le tapis ; huit ou dix chaises autour, et les paysans qui attendaient.

— Assieds-toi là, dit Ignace à son compagnon. Aide-moi à tailler une banque de dix écus.

— Moi, tailler?... Tailler, m'as-tu dit?

— Allons, assieds-toi.

— Ah ! non, jamais !

— Comment, jamais?

— Jamais ! Ce ne sont pas des choses pour moi, s'écrie le Catalan indigné. Je ne veux pas aider à pervertir le peuple. Ce sont des livres qu'il faut au peuple, et non des vices et des cartes. Des livres, de l'instruction, de la conscience ! Ce n'est pas par des jeux de hasard que vous devez gagner ce à quoi vous avez droit. C'est par l'union, la fraternité ou, pour mieux dire, par l'association. Laissez les cartes, quittez ce lieu, car ce n'est pas ici que l'ouvrier se fera digne de ce nom.

En entendant ce sermon inattendu, le cafetier laissa tomber les cartes et les dix écus de la banque.

— Sais-tu ce que tu dis, mauvais ami? lui crie-t-il, le visage en feu. T'es-tu rendu compte de ce que sont ceux à qui tu prêches?

— Je prêche à des frères.

— Mais tu es fou ! Ne comprends-tu pas que, moi aussi, je suis un frère pour eux, et que si je ne taille pas, c'est l'un d'eux qui taillera?

— Ni eux, ni toi ! Nous sommes tous égaux.

— C'est bon, tais-toi !

— Je suis libre !

— Eh ! libre... Tu es un nigaud, un imbécile, et tu voudrais me ruiner, pour ne pas dire plus...

Comme les deux compagnons avaient échangé ces propos en catalan, les joueurs n'y avaient rien compris ; l'un d'eux dit :

— Cela suffit... Assez ! S'il fait ce scandale pour toucher un pourboire, qu'on lui donne un écu et qu'il se taise.

En entendant ces mots d'*écu* et de *pourboire* et en se voyant moqué et incompris, le Catalan éleva la voix et les traita d'esclaves, de miséreux, d'illettrés, de viande à canon, d'inconscients ; l'indignation finit par lui arracher des larmes. Il était ivre d'idées. Alors le cafetier le prit par le bras et le conduisit à sa chambre.

Santiago Rusiñol.

(Traduit du catalan par Marius André.)

(*A suivre.*)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

BRELAN DE DETTES

A un moment où, sans évoluer avec la rapidité de la foudre, les événements ont tendance à se précipiter, il est dangereux non seulement d'émettre des pronostics, mais d'apprécier même une situation particulière. Réservons donc notre regard pour ce qui ne change pas, ou pas trop, c'est-à-dire les dettes, car en somme il n'y a guère que cela qui subsiste de solide dans le monde entier. Chaque pays a changé son blason pour une immense ardoise, où les chiffres remplacent l'aigle à deux têtes ou le lion rampant.

En France, la situation est d'une simplicité tragique. Alors qu'il nous aurait fallu au moins 350 milliards pour nous indemniser, c'est nous qui en avons avancé 92 à l'Allemagne, au titre des réparations. Autrement dit, jusqu'à ce jour, la politique de guerre a continué. De 1914 à 1918, il était entendu que l'Allemagne « paierait ». Formule chère à M. Ribot et à ses successeurs ! Depuis l'armistice et malgré nos déconvenues, nous avons admis encore que « l'Allemagne paierait ». Mais l'Allemagne ne paie pas, ou si peu ! Mieux : pour toucher ce peu, il a fallu acheter l'appui anglais d'une réduction, sans cesse accrue, du montant général de notre créance.

La constitution du ministère Poincaré a traduit l'écœurement général en face de la même sempiternelle désillusion. Il n'est pas douteux que, mis au pied du mur, Anglais et Allemands ne cherchent une nouvelle échappatoire. La trouveront-ils du côté américain?

Les Américains sont des gens riches, tellement riches qu'ils ont agi exactement comme des gens ruinés. Ils n'ont pas compté. Ils ont

jeté leur porte-monnaie par les fenêtres. Comme en France, la situation est chez eux extrêmement simple. Sur 3 850 000 000 de dollars que comporte leur budget, 1 650 000 000 à peu près représentent les dépenses traditionnelles. Ce qui reste, 2 200 000 000, délimite exactement l'héritage de la guerre : d'abord 1 200 000 000 de dollars pour le service des intérêts des *emprunts de la liberté* et de la *victoire;* puis 375 millions destinés au remboursement d'une partie des emprunts ; enfin 625 millions de dollars prévus pour les vétérans.

Si l'on se reporte à soixante ans en arrière, au lendemain de la guerre de Sécession et aux pensions dont elle fut la plantureuse origine, il faut s'attendre à voir cette dernière somme croître et embellir d'année en année, contrairement à la logique des actuaires, mais conformément à la politique américaine. Par conséquent, les États-Unis, pendant peut-être un demi siècle, vont avoir à faire face, bon an mal an, au paiement de 2 à 3 milliards de dollars, au moins au début.

Mettons-nous à la place des Américains : ils ont avancé aux Alliés 11 milliards de dollars. N'est-il pas tentant de les réclamer? C'est ce que pensent bon nombre de contribuables de Washington, de New-York ou de Chicago, soucieux d'assurer le bon entretien de cet immense budget d'après guerre. Et c'est ce que le président Harding a cru devoir faire, de compte à demi avec le Parlement. Les répercussions n'ont pas tardé à se faire sentir. Souple jusqu'à l'année dernière, la chaîne des dettes s'est soudain tendue. Après la maille américaine, la maille anglaise est devenue raide. Sur qui portera le dernier choc? En bonne justice, il devrait aboutir à Berlin. M. Lloyd George aimerait mieux un butoir plus solide, Paris par exemple, nous le devinons de longue date. Toute la question est de savoir si le maillon français, tiré à gauche par l'Angleterre et lâché à droite par l'Allemagne, pourra s'agripper définitivement sur quelque point solide, intermédiaire ou non.

En 1913, le fameux docteur Hellferich estimait la fortune allemande à 414 milliards, qu'il réduisait, par acquit de conscience, à 375. La même année, un confrère d'Hellferich, Riesser, président de l'*Association des banques et banquiers allemands,* déclarait que l'avoir national de l'Allemagne « oscillait entre 250 et 450 milliards ». Trois ans plus tard, un statisticien renommé, Steinman-Bucher, évaluait cet avoir à un minimum de 427 milliards.

Tous ces chiffres n'ont d'ailleurs qu'une importance secondaire, morale pour ainsi dire. L'important en l'occurrence n'est pas d'évaluer un capital, mais de mobiliser une dette. Les deux opérations ne se ressemblent guère. Le Reich l'a si bien compris que sa poli-

tique constante d'après-guerre, décomposée en deux mouvements, a consisté d'abord à nourrir démesurément son capital, puis à le masquer par la volatilisation des revenus.

Le lieutenant-colonel Reboul s'est attaché, il y a quelques mois, à saisir l'insaisissable. Ses patientes recherches l'ont mis à même d'affirmer que l'Allemagne industrielle, en dépit des saignées lorraine et silésienne, ne cesse pas de s'enrichir. Voici Thyssen : il adjoint à ses usines métallurgiques un atelier de fabrication du matériel électrique. Il double son port particulier sur le Rhin, construit un laminoir de 500 mètres de long, des fours pour obtenir l'acier électrique. Le réseau des voies ferrées à l'intérieur de ses usines a augmenté de moitié en 1921. Tout le monde suit cet exemple, qui est l'exemple de Stinnes. On cite même dans la région de Cologne une usine qui a refusé toute commande pendant un an, afin de pouvoir exclusivement travailler pour elle et renouveler son outillage. Il n'y a plus de faillites : 1 325 en 1920 contre 9 725 en 1913.

L'État germanique s'est comporté à cet égard comme un industriel. N'a-t-il pas consacré un milliard de *francs* à améliorer son réseau de chemin de fer? Ne vient-il pas puissamment en aide aux communes qui veulent bâtir des cités ouvrières? Plus de 2 milliards de francs ont été ainsi dépensés. Ce jeu relativement clair s'est déroulé cyniquement à la face des Alliés depuis trois ou quatre ans. Ils n'ont absolument rien fait, en dehors des bons conseils et des vaines menaces, pour l'interrompre. Sous leurs yeux les disponibilités allemandes se sont enfuies par deux portes, celle de l'évanouissement du mark, tombé plus bas aujourd'hui que la couronne il y a deux ans, celle de l'investissement capitaliste.

Que l'huissier se présente aujourd'hui, on le mettra en présence d'usines modèles, de maisons neuves, de lignes ferrées, dont le revenu en marks tend à devenir illusoire. Les budgets ne signifient rien. La dégringolade incessante du change et l'augmentation des prix, incessante elle aussi, ont introduit l'habitude des budgets additionnels, dont le montant figure comme recette dans le budget initial, sans compter les crédits supplémentaires (aux retraités, aux fonctionnaires) qu'on vote à différentes reprises en cours de route.

On a si peu de confiance dans la probité de l'État que le fameux *emprunt d'épargne*, lancé par Erzberger en 1919, dont on attendait 5 milliards de marks papier, n'en a pas rapporté deux. Les banquiers des deux mondes ont enregistré soigneusement cet échec et on les estimera larges et généreux d'avoir évalué à 20 milliards de francs environ la capacité financière immédiate de l'Allemagne.

Aussi bien l'administration fiscale est-elle la première à donner

l'exemple de l'incurie : à l'heure qu'il est, les cotes de certains impôts de 1920 ne sont pas encore établies. L'émission des billets, comme à Moscou, comme à Vienne, suffit à combler le déficit : dans un moment de presse, on en a jeté sur le marché pour plus de 4 milliards en dix jours ! Ce ne sont pourtant pas les fonctionnaires qui manquent. Sans rivaliser de gabegie avec l'État tchécoslovaque, qui fait exécuter par cent vingt auxiliaires les services dont sept employés austro-hongrois s'acquittaient fort bien avant la guerre, le Reich a jugé expédient, quoique endetté, quoique démembré, d'augmenter d'un tiers le chiffre de ses employés : il en a 804 000 contre 603 000 en 1913. La Reichswehr, avec ses 100 000 hommes, coûte 5 milliards.

Le contribuable est du reste invité à tourner la loi fiscale, en se faisant dégrever des sommes qu'il aura versées aux sociétés de *propagande*, baptisées de *bienfaisance* par un reste de pudeur. Quant au transfert des capitaux indigènes à l'étranger, on les évalue à 2 milliards et demi de francs pour la Suisse, 3 milliards pour la Hollande et un milliard pour l'Espagne. C'est devenu une habitude chez tous les industriels de consacrer leurs bénéfices à l'achat de devises étrangères. Avec des marks, dont ils savaient la déchéance imminente, ils ont acheté depuis trois ans d'excellents dollars et de bonnes livres sterling. Pendant ce temps-là la dette flottante, dès la fin de l'année dernière, dépassait 260 milliards de marks.

Telle est la gigantesque opération d'escamotage et de consolidation à laquelle nous avons paisiblement assisté, depuis plusieurs années, sous le regard bénin de M. Lloyd George. Sans doute l'Allemagne n'en est bénéficiaire que négativement surtout, car les bonds de la main-d'œuvre à monter ont été plus rapides à la fin que ceux du mark à descendre, tant et si bien que l'industrie manque de fonds de roulement et ne peut plus acheter les matières premières à un taux assez bas pour rester rémunérateur et maintenir la marge où elle se jouait et nous jouait. Il n'en reste pas moins que le mal est devenu à peu près irrémédiable, à moins d'une inquisition prodigieuse dans le budget de chaque particulier allemand.

Si nous voulons nous faire payer, si nous voulons éviter que le choc en retour du refus américain, transmis par la maille anglaise, ne s'appesantisse sur nos têtes, plutôt que sur les têtes allemandes, il faudra bien en effet, à défaut d'une collaboration, bien hypothétique, du Reich, en venir à l'intervention personnelle dans les fortunes particulières d'outre-Rhin. Mais l'opération est-elle réalisable? Serait-elle féconde? Autant d'inconnus.

Dans tout ce brouillard il reste pourtant quelques certitudes nettement visibles : en premier lieu l'impossibilité pour la France, à

moins d'une débâcle, de consentir au subterfuge allemand. La plupart des économistes sont devenus trop sceptiques au sujet du transfert de grosses sommes d'argent de pays à pays. Évidemment il paraît de plus en plus malaisé de faire venir à Mahomet la montagne. Mais la démarche inverse a toujours réussi. Sans aucun doute, il est possible de prélever sur les bénéfices des diverses exploitations industrielles et commerciales du Reich une réserve quelconque au titre des réparations. Si petite que devienne cette somme, à raison de la baisse du mark, elle agirait au moins comme aiguillon pour activer les réparations en nature.

Enfin, n'oublions pas l'occupation *en profondeur* de la rive gauche du Rhin, devant aller logiquement jusqu'à l'exploitation complète. La forfaiture allemande, en accroissant la capacité industrielle du Reich, accroît du même coup sa capacité militaire et double ainsi le péril qu'il nous fait courir du fait seul de son existence. Jusqu'à présent et surtout depuis l'abandon de la ligne douanière en 1921, nous avons plutôt reculé que progressé dans cette voie. Ne conviendrait-il pas, tôt ou tard, de revenir à cette manière, qui avait du bon et qui ménageait l'avenir?

Elle rendrait peu à peu conscience aux Rhénans de leur individualité, que les fonctionnaires de la rive droite, préposés à leur surveillance, sont chargés de leur faire oublier. A cet égard, les récentes manifestations du parti autonomiste, dirigé par M. Schmeets, ne doivent pas passer inaperçues. Il est bien difficile de savoir ce qu'elles donneront. En tout cas, elles comportent ceci d'amusant, qu'elles se réclament du principe nationalitaire. Dans ses proclamations, M. Schmeets ne s'adresse-t-il pas aux *Francs* de France et de Belgique pour les supplier de voler au secours des *Francs* rhénans opprimés par la Prusse? Autant qu'on puisse faire état du mot *race* en matière de nationalité, il n'y a rien de plus correct que cette façon d'envisager le problème. Bien plus qu'avec les Allemands slaves de Thuringe, de Poméranie ou de Brandebourg, les Celto-Rhénans retrouveraient des points de contact intimes et profonds avec les populations de Bruxelles, de Reims, de Langres, de Lille, de Sedan, de Metz. Barrès a exprimé une fois pour toutes la vérité française sur ce point.

Se pourrait-il que les instances fiscales de Washington eussent à la longue une répercussion rhénane? Forcés de chercher des garanties réelles en compensation de nouvelles complaisances, aurons-nous quelque jour l'adresse de les découvrir principalement sur le Rhin? En dépit de certaines amorces, le moment n'en paraît pas encore venu. Il n'y aurait pourtant rien de plus pressé.

RENÉ JOHANNET.

LES LETTRES

L'ÉVOLUTION DE M. JULIEN BENDA

LES *Amorandes*, tel est le titre du nouveau livre que M. Julien Benda — dix ans après *l'Ordination* — vient d'offrir aux sarcasmes d'une critique qui, par des citations cruelles, s'est donné le facile plaisir de railler le jargon métaphysique d'un idéologue, manifestement peu doué pour la création romanesque. Mais il y a, dans sa fureur unanime, un sentiment de surprise qui étonne : ignorait-elle donc jusqu'alors les précédents essais de M. Julien Benda — ou les avait-elle oubliés? Car le style des *Amorandes* n'est guère plus insolite que celui du *Dialogue d'Éleuthère*, et *l'Ordination* nous offrait déjà toute une riche variété de vocables empruntés aux plus abscons des philosophes. Les personnages de ce récit d'amour s'efforçaient, eux aussi, d' « abolir l'idée d'acte, de perdre connaissance dans l'indéterminé », de cultiver « la mortelle absorption dans l'Unique » ; on y parlait, presque à chaque page, d' « accès de rassurement », de « chair mémorante », d' « altérité du moi ». Mais on s'apercevait bientôt que, pour inhumaine qu'elle fût, une telle langue convenait précisément à cela même que M. Benda s'efforçait d'exprimer, tant il y a que l'abstrait prend chez lui quelque chose de charnel, et que charnel et abstrait, cérébral et sensuel, sont les deux mots qui caractérisent cet auteur et le débat de sa philosophie.

Qu'une telle lecture soit rebutante, qu'elle décourage et irrite tout ensemble, je l'accorde ; qu'il soit fol de prétendre écrire un roman dans le style de l'*Éthique* ou des *Prolégomènes*, M. Benda lui-même en conviendrait, tout en maugréant sans doute sur l'inaptitude de la « présente société française » à se passionner pour les *idées*. Dans

les Amorandes, comme dans *l'Ordination*, en effet, M. Benda n'a pas voulu nous donner une peinture de l'amour, mais des *idées* sur l'amour, et non pas sous la forme de maximes ou de pensées, mais en nous restituant le « climat » où ses *idéations* se sont formées. Il est trop fréquent — surtout dans un monde « belphégorien » qui ne sait que le « senti », le « vécu » — d'entendre dire sans raison d'une idée qu'elle est fausse et de voir méconnaître le fait d'où l'esprit est monté vers l'évidence rationnelle ; et s'il y a dans un théorème de Spinoza autant de réflexion sur la vie que dans une page de Stendhal, peu nombreux sont aujourd'hui ceux qui l'y aperçoivent ; et nous avons besoin de la biographie de Colerus pour sentir le pathétique du chapitre sur les *Passions*. L'*élément biographique*, voilà ce que l'auteur des *Amorandes* a précisément voulu mettre autour de ses idées sur l'amour ; c'est nous rappeler les émotions dont elles sont faites. et qu'il a amassées pendant des années, sans songer à en rien faire. « C'est que j'ai derrière moi, a-t-il écrit dans le *Dialogue d'Éleuthère*, quinze ans de pure vie... quinze ans où je vivais, où je pensais, où j'aimais, pendant que vous autres vous faisiez des livres. » Car il y a, pour lui, deux sortes d'écrivains : « Ceux qui écrivent parce qu'ils ont des idées, ceux qui cherchent des idées parce qu'il leur faut écrire. » M. Benda se range parmi les premiers.

Qu'il ait des idées, que ses idées soient l'expression la plus profonde de sa nature et de son être, nul ne saurait le contester ; qu'on lui demande autre chose et notamment d'être un romancier, c'est méconnaître l'intention véritable de son propos. Le critique qui a écrit sur Mme de La Fayette, sur Stendhal, sur les contes de Voltaire, des pages si lucides, ne saurait à ce point se tromper sur ce qu'il prétend faire. Et reprocher aux *Amorandes* de ne nous présenter que des situations ou des caractères connus, faire grief à leur auteur de ne les point renouveler par ses descriptions, nous semble d'une critique bien rapide. Si M. Benda n'y prend pour thèmes que des cas aussi simples que possible, d'une humanité si essentielle qu'ils sont ceux-là mêmes qu'ont choisis Homère, Virgile ou Racine et tous les poètes qui vivent sur le grand fond des sentiments communs, c'est précisément un dessein de philosophe — et de philosophe qui veut être « classique », n'exprimer que le général ; cela devrait suffire à écarter le reproche de banalité, à tout le moins quant au choix du sujet. Et voilà pourquoi l'amour, sentiment et instinct, occupe la première place dans l'esprit de M. Julien Benda : il est au centre de sa philosophie ; ses doctrines les plus « intellectualistes » sont nées de ses réflexions sur l'ordre ou le désordre sexuel. Par ailleurs, c'est pour qu'on saisisse le lien de ses idées et de son expérience qu'il dut emprunter, à

l'occasion, la forme romanesque et devenir quelque peu « belphégorien ». A ses débuts, et notamment dans le *Dialogue d'Éleuthère*, ses recherches métaphysiques étaient déjà toutes coupées de scènes, de conversations, de confidences, qui nous révélaient sous quel climat érotique — il n'y a pas d'autre mot — elles étaient nées, puis méditées, la solitude intellectuelle une fois reconquise. Plus tard, M. Benda, souhaitant de s'adresser à un public plus large que les quelques « rares esprits » qui lui donnaient audience dans la boutique de Péguy, M. Benda, dis-je, comprit l'utilité de la distinction des genres ; il nous livra, d'une part, le résidu « conceptuel » de ses expériences vécues — et ce fut le *Bergsonisme ou la philosophie de la mobilité*, puis *Belphégor*, — et d'autre part, ses expériences elles-mêmes, sous une forme romancée, tels *l'Ordination* et *les Amorandes;* mais les uns et les autres ne sont que les confessions d'un philosophe en proïe aux démons de sa race : la sensualité et la spéculation cérébrale. Ce combat pathétique, voilà le véritable roman de M. Benda, c'est là qu'est l'intérêt de ses livres ; ils ne valent que par là. Aussi bien ses récits de fiction me font-ils songer à ces « compositions de lieu » que Loyola mêlait à ses examens spirituels ; ils semblent répondre à une curieuse nécessité de replonger les idées dans la vie, dans le milieu accidentel où la réaction cérébrale s'est produite. Qui va l'emporter, de la fureur idéologique ou des passions humaines, de la « furie de comprendre » ou de la « furie de sentir »? C'est tout le drame.

Dans *l'Ordination*, — ce livre qui « attire et repousse » tour à tour, — M. Benda, sous le prétexte de transposer la vie en « connaissance », supprimait la vie elle-même. Ah ! l'irritant témoignage d'une époque — que nous avons bien connue — où « tant de gens, par une étrange chirurgie, s'étaient fabriqué un cœur au moyen de leur cerveau » (1), et n'avaient qu'un cœur et un cerveau pareillement infirmes. Bien sûr, M. Benda avait lu Descartes et Spinoza ; nous aussi, moins bien que lui peut-être, et nous lui accorderons volontiers que nous étions moins « cultivés » que nos aînés ; mais nous ne concevions pas que la culture dût nous rendre inhumains. Cette idéologie morose et cynique de vieil étudiant solitaire nous dégoûta à ce point que devant les tristes délires de « l'éréthisme philosophique », nous en vînmes à mépriser ce que, par le plus détestable abus, il appelait *intelligence*. Il a fallu la guerre, les rudes nécessités de l'action, à quoi nous avions inconsidérément voué un culte assez trouble, pour nous faire découvrir dans l'action, par l'action, que l'élément intel-

(1) André du Fresnois : *Une année de critique.*

lectuel domine. A M. Benda, au contraire, elle semble avoir révélé le prix de la volonté, de l'énergie du cœur et l'avoir rendu sensible à la haute tenue morale : il accorde même, car il ne renonce pas à ces antinomies, que les vertus du caractère devront longtemps encore l'emporter sur celles de l'esprit, la pensée étant, pour lui, « le luxe d'une humanité insouciante ». D'une façon plus générale, M. Benda a découvert le « réel » ; il ne met plus son orgueil à lui substituer des idées inhumaines : il ne croit plus ni « sombrer » ni « déchoir » en acceptant les conditions de la vie ; et par exemple l'état conjugal, l'enfant, la famille, font l'objet de sa méditation, sans susciter ses méprisantes représailles de « prêtre de l'idée ». *Les Amorandes* en sont le témoignage.

Là-dessus, les mêmes critiques qui tout à l'heure se moquaient de son style s'écrient : « C'est un roman d'Henry Bordeaux ! » Quoi ! ce rare « penseur » a choisi pour héros de son livre un homme qui a une famille, une tradition, un passé, une foi, un robin qui se marie à l'église, épouse une jeune fille de son monde, se veut fidèle à sa femme, et trouve dans la paternité le sens même de la vie, quelle désolante « banalité » ! Passe encore pour la première partie du roman qui analyse un cas singulier de cette *libido* de Freud dont on parle tant dans les salons : voilà qui est digne d'un « philosophe ». Mais quelle lamentable conclusion pour l'auteur de *Belphégor* que cette « apologie traditionaliste » ! — C'est clairement montrer que le dessein de M. Julien Benda leur échappe. Sans doute la composition des *Amorandes* est-elle bien faite pour troubler quiconque exige dans un roman de l'ordre, de l'unité, un développement conduit avec suite ; le passage incessant de l'abstrait au concret, du raisonnement au récit, ne fait qu'aggraver cette impression d'incertitude et de fatigue ; la disparate des deux parties qui le composent (la troisième n'a que six pages) ne laisse pas de déconcerter plus encore. Comment Étienne, de qui M. Benda fait, au début des *Amorandes*, un frère de Dominique, un grand jeune homme pâle et sensible, puis un malade en proie à tous les délires d'un amour insensé, devient-il ce fils soumis, ce magistrat raisonnable, et finalement cet époux et ce père? Les « incidents » (1) successifs et mal raccordés qui composent une telle destinée nous demeurent inexplicables.

Que l'œuvre soit littérairement manquée, la chose n'est que trop visible. Mais qui ne devine que ces « incidents » extérieurs, ces « don-

(1) Je ne parle que de l'affabulation ; l'analyse des sentiments est, au contraire, singulièrement lucide. Mais quand il faut imaginer des anecdotes, des aventures, le livre tombe et le récit se traîne comme il peut. Un seul point a de l'intérêt pour M. Benda : l'analyse des passions.

nées de roman » ne sont là que pour créer des *climats* moraux ou sociaux indispensables à « l'éclairage » des deux types de femme décrits par le « philosophe » pour symboliser ce qu'il nomme : *l'éternel-maternel* et l'*éternel-virginal.* Il fallait nécessairement, comme « composition de lieu » à la première étude (celle de la vieille maîtresse), une société artiste, mondaine, anarchique, vraiment « belphégorienne », et à la seconde, au contraire (celle de la vierge sévère et précise, au « visage d'épouse de juge romain »), un « milieu » d'ancienne magistrature, un vieux manoir provincial, une atmosphère de fidélité patricienne et catholique, qui révélât « le traditionalisme si émouvant de tout son être ». Nécessité scientifique bien plus que littéraire.

Aussi ne conclurons-nous pas que M. Benda soit devenu « traditionaliste » et nous ne tuerons point le veau gras : car ses préoccupations essentielles n'ont guère changé et il est bien évident, par exemple, que le problème du « féminin » le hante toujours. Mais, pour qui s'intéresse aux *idées* de M. Benda, l'important c'est qu'il ait « sombré au réel », comme il disait jadis, qu'il ait compris la valeur des réactions morales ou sociales sur les âmes, les sentiments, les passions, et qu'il ait senti qu'à les négliger le philosophe risque de fausser ses « concepts ». Désormais, les « idées » de M. Benda sur l'amour recouvrent du « réel » et un « réel » qui n'est plus limité à la sensualité sémite. De son héros, il dira par exemple, qu'après avoir péniblement vaincu le passé en sa chair (1), il sentit « la gravité d'union, le sublime absolu du mariage » ; qu'il étreignit « le sens hautement moral que revêt l'acte d'amour d'être ainsi inséré dans le cours de la vie et des œuvres » ; il parlera de la « sainte communion de la soumission à la terre », de « l'amour selon la loi, salué des hommes en tant qu'ils sont divins, qu'ils s'assemblent en cités et observent des lois » ; et s'il note la profondeur de ces sentiments, de ces « étreintes morales », c'est pour montrer qu'elles se prolongent dans le charnel et en décuplent la puissance.

En un mot, M. Julien Benda regarde la société française et y trouve de quoi « produire » des idées saines : la chose est tout de même notable si l'on songe à ce que les intellectuels de son espèce et de sa race écrivaient, il y a quelques années, sur les mêmes sujets. Qui ne se souvient du livre absurde de Léon Blum sur *le Mariage*, qu'on citait, l'autre jour, à propos d'un scandaleux roman de M. Victor Margueritte, *la Garçonne*? Blum, Benda, c'est la génération de la

(1) Toute cette partie du livre est admirable de clairvoyance aiguë, de pénétration psycho-pathologique.

Revue blanche, et ce Julien Benda, quel fameux anarchiste naguère et alors même qu'il défendait l'intelligence !...

L'anarchiste, en effet, c'est l'homme qui s'insurge contre les lois de la nature et de la vie, et peu importe que ce soit par l'exaltation d'une sensibilité dépravée ou par le dérèglement frénétique de l'esprit ; car il y a un exercice illégitime de l'intelligence, un abus du savoir, un développement anti-physique des facultés compréhensives, et c'est celui qui fait les furieux et les idolâtres. M. Benda fut longtemps ce furieux : il y a même acquis une notoriété qui pourrait donner à craindre qu'on ne l'oblige à se rester fidèle. Aussi — et la chose mérite qu'on s'y arrête — a-t-on vu soudain se livrer aux transports intellectualistes de cet amer prophète d'Israël tout un petit monde de beaux esprits que la sagesse d'un Maurras, fille de l'expérience et de la raison, ne risquait pas d'émouvoir. C'est bien, en effet, un émoi, une pure secousse organique que M. Benda leur causait par ses violences de flagellant intellectuel ; ils trouvèrent à ces humiliantes insultes, au méprisant acharnement qu'il mettait à flétrir ce qui les ravissait, je ne sais quel « ragoût » qui excita leur jouissance en la contredisant ; ils s'y exposèrent avec ivresse, par un secret besoin de se victimer.

Vingt ans plus tôt, et dans le dessein de rétablir « les justes pompes de la raison », un jeune écrivain, passionné d'hellénisme, avait composé toute une suite de symboles et de fables pour dénoncer « l'excès de la sentimentalité dans les arts, l'abaissement de l'intelligence virile et l'exaltation méthodique du démon féminin qui est le plus capable de nous efféminer ». A cette voix qui s'élevait sur la morne corruption de l'époque pour défendre l'art de penser, de « disposer et de promouvoir des idées en harmonieuses séries », nul ne fit écho parmi ceux-là que les colères conceptualistes de M. Benda devaient combler de plaisir ; il leur fallait le fiévreux masochisme d'*Éleuthère*, cette inquiète et trouble misogynie qui cherche à son dégoût charnel un alibi métaphysique, pour qu'ils missent à la mode le culte des idées, et le criticisme a dû se présenter comme une névrose d'asiate torturé de désirs morbides, pour qu'ils le reçussent à la façon d'un téphilin magique. Quand le Latin soucieux de distinction et d'évidence faisait entendre, dès 1894, sa protestation solitaire et s'écriait, songeant à l'anarchie qui régnait alors dans les lettres : « Qui cherchera le sens des choses? On ne veut plus qu'en être ému. Il n'est jamais question aujourd'hui que de sentiments. Les femmes, si brisées et si humiliées par nos mœurs, se sont vengées en nous communiquant leur nature. Tout s'est efféminé, depuis l'esprit jusqu'à l'amour », une telle plainte n'était enregistrée que par

quelques rares jeunes hommes dont, au reste, on flétrissait l'« insensibilité notoire » ; elle a mis plus d'un quart de siècle à être accueillie d'une élite soucieuse de sa conservation, mais la certitude qu'elle portait avec soi — encore qu'elle sût le ton de la passion et qu'elle y fût contrainte — manquait de pathétique pour une époque qui voulait en trouver partout. *L'intelligence*, elle était prête à en faire une idole, comme naguère de l'instinct, quand ce fut un sémite emporté qui l'exalta, au milieu d'un carnage, et qui la lui tendit dégouttante de sueur, toute chaude encore de la chair qu'elle avait fouaillée. Cette intelligence-là, cette idéalité courroucée, avait un arrière-goût de sang et, comme la maîtresse d'Éleuthère, nos mondains sentirent que ces « dionysiaques » dont ils s'enivraient étaient des choses bien sages auprès d'un tel vertige et que « c'est bien l'apollinien, le *vrai érotique* ».

C'était encore du « théâtre d'amour » que Julien Benda, comme un Porto-Riche, leur offrait, et si les êtres qui s'y heurtaient avec une frénétique violence n'étaient point des amants acharnés à se meurtrir, c'était, dans un âpre duel, l'esprit — qui est mâle, qui a le goût des idées générales, le ressort de la force et de la liberté — et l'amour qui est femelle, puissance de « faiblesse » et de « vassalité », l'amour « pour quoi tout le monde est bon ». Voilà les deux *personnages* résolument séparés et hostiles qu'il mettait aux prises comme Baal et Astarté. Toujours le débat de chair. Pour l'homme, y céder, c'est satisfaire à un « *horrible* besoin de s'affaiblir », « sombrer dans la *folle* sympathie », car la femme c'est « l'ennemie dont il lui faut se défendre », s'il ne veut pas qu'elle lui « *vole* son esprit » ; et M. Benda de vitupérer contre ces « faunesses méconnues », de flétrir « leur perception grossière », « leur puissance d'encombrement, de dérangement, d'accaparement », de déceler « la déchéance qui marque au repos leur visage ». Ainsi a-t-il fallu qu'un « petit philosophe juif », tout occupé devant l'amour à organiser sa colère, dramatisât en ces termes rageurs une juste observation esthétique, pour que certains de nos contemporains en fissent un lieu commun littéraire ; comme il leur a fallu les outrances de cet éréthisme cérébral pour mettre « l'intellectualisme » à la mode. La « présente société française » serait-elle encore plus « belphégorienne » que M. Benda ne l'a dit?

Et M. Benda lui-même ne le fut-il pas mieux qu'un autre? (car, quoi qu'il fasse, il nous intéresse plus que ses dévots, ayant sur eux le mérite de la pénétration et de la culture philosophique). Son cas nous semble révélateur de l'âme juive dont il symbolise l'intime conflit, les deux postulations simultanées qui la travaillent, l'une vers la sensualité la plus basse, c'est-à-dire la plus profonde, — et

dont elle savoure l'offense avec une humilité mystique, — l'autre vers un idéalisme éperdu d'éternel et d'infini, et qui n'est encore qu'un furieux désir de monter de son être à *l'idée* de son être jusqu'à se perdre en elle. Cette obsession impudique et cette joie humiliée, cette fuite vers les « hautes séductions de l'infinitisme », et cette orgueilleuse jouissance d'habiter désormais le ciel du « penser philosophique », voilà le rythme alterné, le double temps des confessions d'*Éleuthère*, ce qui en fait l'étrange et bizarre ironie, une ironie qui aurait quelque chose de démoniaque, si l'on ne découvrait la tragique blessure qu'elle dissimule, celle-là même qui marque prématurément les fils d'Israël. Lisez plutôt cette singulière confidence : « Dès qu'une femme voulait se lier à lui, il ressentait un malaise qui était de sentir fixement combien à tout jamais il était distinct d'elle, étranger au cœur de la femme, à sa mesure du monde » ; et il la regarde « mourir du manque d'amour, renaître d'une caresse, faite pour sentir, toute pour sentir, rien que pour sentir » ; en son esprit qui s'écarte, — toujours ce cahotement entre un monstrueux égoïsme cérébral et la « folle sympathie », — il la flagelle avec ces mots : *trouble*, *instinct*, *animalité*. On le sent ivre de déchéance et de rancœur ; dans son humiliation il trouve une exaspération de l'orgueil et sa haine apparaît comme un renversement de l'amour, comme si l'homme humilié cherchait à humilier à son tour ; son évasion vers les spéculations les plus abstraites et les plus téméraires a quelque chose d'une vengeance... Ah ! comme il se sent affranchi ! et qu'il la déteste cette femme « avec son cerveau d'enfant, qui vous condamne à voir les plus grandes choses sous l'aspect du sensuel, du tendre, du gentil, qui vous abrutit dans la basse connaissance, dans l'idée immédiate des choses qui sont là, tout près de vous, qu'on sent directement ! » Et replongé dans les séductions de *l'idée*, il jouit de la voir souffrir de son abandon...

Cet idéologue qui fait languir les femmes est, pour nous, quelque chose d'assez ridicule : mais si l'on s'attache à ce que symbolise un tel débat, quelle lueur il jette sur la sensibilité juive ! Et d'abord cette absence même de comique ou de simple pitié ; rien qu'une ironie flétrissante. Le sémite n'a pas le sens du rire : quand il rit, c'est comme Méphistophélès et sa pitié n'est qu'un thrène gémissant. Mais plus saisissante encore est cette alternance, que nous notions, de l'impudicité et de la spéculation cérébrale, l'une s'exerçant contre l'autre, comme deux adversaires qui s'affrontent à l'intérieur d'une même âme et cherchent à la ravir. Qui vaincra l'autre et qui l'emportera de Philon ou de Plotin, de Spinoza ou de Bergson, de Porto-Riche ou de Benda? Car c'est là la grande affaire de la philosophie

et de la « mystique » juives. M. Benda, qui s'y connaît en psychologie sémite, n'est jamais plus mordant que lorsqu'il relève les métaphores bergsoniennes empruntées aux vocables de la possession physique pour mieux rendre sensible la perception « immédiate » du réel ; c'est alors la *libido sciendi* qui pourchasse comme une folle la *libido sentiendi*, cette dévergondée... (1). L'étonnante querelle, et que cette âpre dispute, vieille comme la race, comme elle inapaisée, est donc révélatrice. Ici comme là, c'est un pareil trouble, un même déséquilibre, et cette poursuite de l' « unicité » intellectuelle ou de « l'indistinction » panthéistique est le signe d'une tare congénitale, d'une déchéance originelle ; elle est pareillement anarchique et négatrice de tout ordre vrai. *Irrationalisme* bergsonien, *cérébralisme* éleuthérien, chacun exploite l'une des tendances contradictoires d'un peuple nomade et cahoté ; au fond, c'est une pareille passion critique, un besoin inné de dissocier, de détruire, — que ce soit au profit de l'instinct et de l'animalité, ou au profit de concepts transcendants, d'*idées* également inhumaines.

Comme M. Benda optait pour l'*intelligence*, — et parce qu'il semblait confirmer certains points de vue que l'empirisme maurrassien avait remis en honneur, — on fit à sa critique l'injure de la confondre avec ce qu'il nomme dédaigneusement le *romantisme de la raison*, « l'amour de l'esprit classique pris pour matière d'exaltation romantique » (2) ; car Belphégor, dans sa fureur « uniciste », appelle « antithétique » une conception de l'intelligence qui ne s'oppose pas à la nature mais en cherche les lois, et « romantique » une doctrine faiseuse d'ordre qui théorise la pratique et systématise le bon sens, qui ne dresse pas la pensée contre la vie, mais l'incorpore à la vie — et qui, bien que privée de Dieu, ne le remplace pas par une idole, certaine qu'il ne peut exister qu'une *unité* — si elle existe — : l'unité divine et ses conséquences de dogme et de discipline, bref le « splendide *tout* catholique ». Et c'est contre ce réalisme-là que s'acharne, au contraire, l' « intellectualisme » tel que l'entendait *Éleuthère*. On semble n'y avoir pas pris garde et s'être laissé piper par des mots qui n'avaient guère entre eux qu'une ressemblance nominale. Les

(1) Et M. Benda d'ajouter, comme un qui s'y connaît : « Moi, je sais de quoi il retourne ! » Obéissant à une sensibilité belphégorienne, et bien qu'il en ait, à un besoin tout féminin de se révéler par la confession, Éleuthère a trahi *l'âme juive;* il en a profané les secrets, et sa dispute indiscrète est le plus complet des aveux ; il ne nous reste qu'à en « goûter la violence orageuse ».

(2) Et c'est M. Benda qui compare Maurras à Ezéchiel et lui oppose Xénophon ! (*Belphégor*, p. 204.)

distinctions où M. Julien Benda mettait un zèle sans mesure n'étaient pas, en effet, le souci d'une intelligence latine, fille de la cité, et qui veut y voir clair, informer son action, se soumettre aux idées-mères des choses, mais le sourd travail d'un esprit impatient de ses liens, rien qu'une stérile ardeur à saper ses propres assises. Il ne s'agissait pas pour lui de découvrir dans la nature un ordre, de saines hiérarchies, mais d'élaborer des *idées* qui ne fussent pas souillées de ce contact trop humain. Périlleuses rêveries de ces philosophes d'Israël que leur destin exclut des réalités de la société, de la patrie, de ce qui fait notre humanité plus humaine, et qui se vengent en leur substituant des concepts ruineux! « En quoi n'avoir pas de patrie, s'écriait Éleuthère, empêcherait-il d'avoir des *idées* sur la patrie »; oui, des idées qui la détruisaient. Et qu'était-ce donc que les idées pour M. Benda? une algèbre dont il prétendait jouir dans un amer retrait du monde. Des idées qui servent, des idées qui rendent heureux ou simplement plus juste lui paraissent, dès l'abord, suspectes, entachées par la vie. La foi précise lui semble aussi « irrationnelle » que la vague mysticité; car, pour ce pur métaphysicien, l'Éternité n'est pas à sa place dans les affaires humaines; il raille l'effort des philosophes à ne pas accepter la solitude de l'Infini et date de Socrate cette « prostitution » du divin à l'humain : « Le sens de Dieu, dit-il, mais non pas son amour. »

Aussi dénonçait-il notre *moralisme*, notre « absorption par les passions morales »; *l'Ordination*, qui parut avant la guerre, démontrait jusqu'à l'absurde que M. Julien Benda se croyait à l'abri d'une contagion si pernicieuse. Et pourtant, la seconde partie de ce roman préfigure en quelque sorte, dans ce qu'elle a de plus général, la « donnée » des *Amorandes :* c'est le même problème, mais résolu selon une algèbre de mathématicien qui veut que la vie soit une équation juste, et ce qui devient ici soumission aux lois de la nature était alors traité comme une chute ignominieuse. En ce temps-là, M. Benda n'avait pas encore découvert l'animal moral et social, ou plutôt il le méprisait et flétrissait sa faiblesse charnelle; il ne savait de grand, de saint, de courageux que la vie de l'esprit; il ne connaissait d'ivresse qu'à « creuser un concept sans penser à autre chose ». Arrêtons-nous à ces pages pitoyables où l'amour — et le plus pur de tous, celui d'un père pour son enfant, — est conçu comme une déchéance, une « débauche du cœur », afin de mieux comprendre d'où revient M. Julien Benda et les progrès de sa philosophie.

On y voit un idéologue qui s'est marié pour mettre fin à l' « aventure », car si peu sentimentale qu'elle soit, elle prend du temps, dérange, et l'esprit exige « l'inattention de la chair ». Le héros de *l'Or-*

dination a réalisé ce rêve *inoui :* « l'intégralité de sa personnalité entre une femme et un enfant, la haute vie dans l'état de mariage. » A l'abri des passions, il commence une grande œuvre, une œuvre unique que nul, parmi ses contemporains, ne pourrait faire, avec leur mépris pour l'idée claire et leur « philosophie pathétique »; il se livre, sans partage, aux « séductions de l'infinitisme ». Parfois des craintes lui viennent : il lui semble qu'il y a un escamotage dans sa vie. « Ça doit se payer d'avoir une famille... » Et sur ces entrefaites, sa fille tombe malade. Dès l'abord, il y voit le châtiment de son égoïsme, de sa monstrueuse vie de l'esprit ; mais aussitôt il se redresse, troublé comme un homme ivre ; il comprend : *sa chair lui vole son esprit.* Alors, dans un éclair, il entrevoit tout l'écroulement de sa vie, son être tout entier confisqué par l'amour, l'action de sa pensée devenant impossible, sa chère œuvre écrasée dans l'œuf. Non, cela ne sera pas... Si l'enfant est malade, on la soignera ; il fera ce qu'il faudra. Mais qu'on ne lui demande pas sa vie, son bonheur. Et dans un mouvement de défense éperdue, il court vers ses écrits, vers sa pensée, là où est son destin, sa passion...

Et M. Julien Benda nous fait assister à la lutte, puis à la ruine de cet « esprit », à sa « chute au plus douloureux amour ». Et cet amour, d'abord, il le déteste, il y retrouve ce qu'il méprise le plus : l'amour de la souffrance humaine ; et celui-ci est l'amour de sa chair, la chair de son enfant meurtrie... Mais il ne voit rien que de hideux en de tels sentiments. Sa responsabilité paternelle lui répugne. Et s'il comprend à travers sa douleur le sens de la chute et mille choses encore : l'indivisibilité du couple humain, le mystère du mariage et sa sanctification et son indissolubilité, bref la terrible réalité des dogmes chrétiens (1), c'est pour la haïr, cette affreuse loi d'amour, cette abjecte contradiction — « la pire ennemie de l'idée » — et qui est là, installée, au centre de sa vie. Pour elle, il a perdu la science et son Eden ; et, ivre de blasphème, il s'écrie : « Qui nous rachètera de la Charité? »

Puis, après quelques sursauts, — et un dernier effort pour sauver son « identité » qui s'effondre — il s'installe, auprès de la mère douloureuse et de l'enfant malade, dans un climat de charité et de pitié. Peu à peu il en sent la bonté et aussi la beauté. Cet amour qui

(1) « Et il songeait au Père consubstantiel, au Fils, aux trois Personnes qui n'en sont qu'une, à toutes ces choses qui sont elles et autre chose qu'elles, et qui ont troublé les hommes. Et toutes ces « bêtises » lui semblaient des choses graves. Et ces conciles qui en disputaient lui paraissaient sublimes. Et grosse du passé et de la religion qu'il en prenait, la contradiction l'inondait tout entier... » (*Ordination*, p. 189.)

l'a pris tout entier, il en est arrivé non seulement à le vivre doucement et sans regret, mais il l'admire et l'honore ; et fort de cette paix, il va cesser de vivre sa vie sans oser la regarder. Le philosophe retrouve un ordre à son être pour n'être plus qu'un homme qui aime son enfant...

En son fond, ce dernier chapitre de *l'Ordination* rejoint déjà *les Amorandes* ; et, par tant d'élans du cœur, de tendresse émouvante, bien qu'aussitôt glacée, on y pressent qu'il y faudrait peu de chose pour qu'une grande vérité fût enfin révélée, celle-là même que *les Amorandes* mystérieusement nous proposent : il existe des choses que nous devons aimer, et s'il y a des sentiments qui nous dérèglent, il y a des sentiments qui font de l'ordre en nous-mêmes. Oh ! rien ne nous autorise à dire que M. Benda leur donne désormais le pas sur les *idées*, ni qu'il les investisse d'une dignité suprême. Mais son âme assagie les respecte, les reçoit comme des faits tout-puissants, invincibles. Il ne trouble plus son récit de ces durs sarcasmes où se brisait notre sympathie : il ne violente plus son cœur pour y faire sourdre à tout propos, hors de propos, un thrène à l'esprit triomphant de l'amour. Le héros des *Amorandes* n'achève pas sa confession comme naguère sur ce cri humilié : « J'ai aimé mon enfant comme les êtres qui rampent, comme les bêtes qui broutent... » Mais c'est quelque chose de sacré qu'il sent surgir au fond de son cœur de mâle...

Cette grande puissance de tendresse, on la sent partout frémissante dans l'œuvre de Julien Benda — et parmi ses pires excès. Il l'a libérée, il lui a réservé une place, il en a fait une réalité digne qu'un philosophe l'honore ; et il n'aura plus désormais à nous dire : « Êtes-vous contents, brutes affectueuses? Car je la connais votre joie mauvaise, je le connais votre affreux ricanement : « Il n'est pas si malin que ça... « il n'est pas autrement que les autres... au fond, c'est un sentimental... « chaque fois que l'Intelligence s'écroule en votre fange. » Non, l'intelligence de M. Benda ne s'est pas écroulée ; mais le dur temps présent a conduit un homme de cœur à élever l'intelligence jusqu'à l'étude du *réel* : c'est la démarche d'une virile raison. Et après *les Amorandes*, nous n'avons plus le droit de ne voir dans *Belphégor* que l'ardeur anarchique d'*Éleuthère* : nous pourrons davantage nous plaire à ce qui s'y décèle, sous l'outrance, de classique, de français et d'humain.

Henri Massis.

L'HISTOIRE

LE GRAND CONTI

Le 21 juin 1709, la petite église Saint-André-des-Arcs, ordinairement silencieuse et vide, était remplie d'une foule énorme de courtisans et de peuple. Les dalles, les murs, les piliers disparaissaient sous des draps funèbres ornés de fleurs de lis et de larmes d'argent. Au milieu du transept se dressait un immense catafalque chargé de flambeaux et de palmes de vermeil. Une pyramide de trophées d'or le prolongeait vers les voûtes sous une couronne qu'abritait, à une hauteur de cinquante pieds, un large pavillon dont les banderoles noires doublées d'hermine se rattachaient aux pilastres de la nef. Dans les tribunes s'entassaient les personnages les plus illustres du royaume. Des milliers de bougies et de cierges éclairaient le décor.

On célébrait la pompe funèbre de S. A. R. Mgr le prince de Conti.

L'évangile terminé, un prêtre paraît en chaire. C'est Massillon. De sa voix touchante, il commence :

Monseigneur,

Puisque l'Esprit de Dieu, source de toute vérité, loue lui-même, dans un prince de Juda, ces talents rares et éclatants qui forment les grands hommes, pourquoi viendrais-je ici, messieurs, vous tenir un autre langage?

...Vous l'avez admiré comme un des premiers hommes de son siècle pour la guerre : *Habebo claritatem ad turbas;* comme un des plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores juvenis;* comme un des plus éclairés par la singularité des connaissances et la supériorité des lumières :

Acutus inveniar in judicio; comme un héros, comme un sage, comme un bel esprit. Rassemblons tous ces caractères de valeur, de sagesse, de lumière et cherchons à la douleur de sa perte une consolation dans le récit des merveilles de sa vie, et dans le souvenir des miséricordes du Seigneur au lit de mort...

Les merveilles de sa vie ! Qui les connaît aujourd'hui? Pour la foule, il ne reste rien de lui. L'église où son corps était enterré a été démolie, son monument funéraire relégué dans une galerie de Versailles, ses châteaux détruits, son hôtel rasé. On lit encore son nom sur les plaques d'un quai, mais le passant distrait ne sait qui est ce Conti.

Pourtant, il avait les plus belles qualités et les plus charmantes. M. le duc de la Force, qui vient de lui consacrer un volume très brillant et très solide, en a senti tout l'agrément et toute la grâce (1). Il parle de son héros avec une véritable affection, avec le désir certain de nous le faire aimer et admirer. Y est-il arrivé tout à fait? Pour ma part, j'avoue ne pas avoir été entièrement conquis. Mais voyons les choses de plus près.

*
* *

François-Louis de Bourbon naquit le 30 avril 1664. Ses parents, jansénistes convaincus, étaient rigides et graves comme les Arnauld. Le prince, après une jeunesse fort orageuse, était devenu un rude pénitent, jeûneur vigoureux et porteur de cilice, assidu aux offices qu'il entendait tout entiers à genoux. La princesse Anne-Marie Martinozzi était une des sept nièces de Mazarin, pieuse elle-même et charitable. Ils avaient fait de leur hôtel du quai Malaquais un véritable couvent. Les valets allaient chaque matin à la messe, chaque soir à la prière, se couchaient tôt et vivaient chastement.

François-Louis fut fort bien élevé. On lui donna, comme précepteur, un des solitaires de Port-Royal, Lancelot, le professeur de Racine, le maître fameux des Petites Écoles. Sans dureté inutile, il imposa à son élève une règle de vie très stricte, qu'il a lui-même exposée dans une lettre écrite, en juin 1671, à M. de Saci : lever à six ou sept heures, prière, visite à la princesse de Conti, promenade dans le jardin ; à sept heures : leçon de latin jusque onze heures ; récréation, déjeuner, exercices physiques. La classe recommence à quatre heures : leçon d'histoire ou de calcul ; récréation, souper et, vers neuf heures, coucher.

(1) Duc de la Force, *le Grand Conti*, 1 vol. in-8° chez Émile-Paul ; second grand prix Gobert.

En 1671, François-Louis avait sept ans. Son père déjà était mort. Quelques mois plus tard, sa mère, à son tour, était emportée par une attaque d'apoplexie. Louis XIV confia la tutelle de l'orphelin à son oncle, Condé, et lui donna un nouveau maître : un prêtre remarquable, intelligent, doux et cultivé, ami de Bossuet : l'abbé Claude Fleury. Il eut, sur son élève, la meilleure influence ; mais, en 1680, l'éducation du petit prince fut considérée comme terminée. L'abbé se retira. Laissé à la garde d'un gouverneur sans autorité, dispensé de toute occupation sérieuse, Conti (alors appelé prince de la Roche-sur-Yon) se trouva, à seize ans, livré à toutes les passions et à toutes les tentations de la cour.

Grand et bien proportionné, la tête charmante sous une forêt de cheveux châtains, le visage d'un joli tour, le teint blanc « mêlé d'incarnat », les yeux bleus et fort vifs, l'air avenant et aimable, la Roche-sur-Yon était, sans nul doute, le plus séduisant des princes de la famille royale. Galant avec toutes les femmes, bien traité de beaucoup, il se mettait encore en frais pour tous les hommes. Il prenait à tâche de plaire au cordonnier, au laquais, au porteur de chaise, comme au ministre d'État et au général d'armée, et si naturellement, que le succès était certain. Nul mieux que lui ne savait traiter les personnes selon leur rang, leur âge et leur mérite, glissant dans la conversation, avec un art imperceptible, ce qu'il pouvait de plus obligeant sur leur naissance, leurs emplois ou leurs actions. Plus tard, devenu l'ami et le compagnon inséparable du dauphin, il corrigeait l'affection qu'il éprouvait pour son cousin par la déférence discrète, mais attentive, qu'il devait à son futur maître.

Si Conti eut, peut-être, par la suite, quelque motif de se plaindre de la fortune, il eut, du moins, dans sa jeunesse, un très grand bonheur : celui de vivre des mois auprès d'un homme de génie, auprès de son oncle Condé, à Chantilly. Condé à Chantilly ! Que de beauté et de noblesse évoquent ces simples mots. Rappelons-nous la magnifique oraison de Bossuet :

Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi et qu'il fortifiât une place ; qu'il marchât avec une armée parmi les périls ou qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisaient ni jour ni nuit, c'était toujours le même homme, et sa gloire le suivait partout... Ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de l'éclat ; son grand génie embrassait tout : l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime, et les arts avec les sciences. Il n'y

avait livre qu'il ne lût ; il n'y avait homme excellent, ou dans quelque spéculation, ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretînt : tous sortaient plus éclairés d'avec lui et rectifiaient leurs pensées, ou par ses pénétrantes questions, ou par ses réflexions judicieuses. Aussi sa conversation était un charme, parce qu'il savait parler à chacun selon ses talents ; et non seulement aux gens de guerre de leurs entreprises, aux courtisans de leurs intérêts, aux politiques de leurs négociations ; mais encore aux voyageurs curieux de ce qu'ils avaient découvert, ou dans la nature, ou dans le gouvernement, ou dans le commerce ; à l'artisan de ses inventions, et enfin aux savants de toutes sortes, de ce qu'ils avaient trouvé de plus merveilleux.

Cette aptitude étonnante à tout saisir et à tout comprendre, cette universalité de connaissances et de vues, cette prodigieuse facilité d'adaptation se retrouvent, à un degré éminent, chez Conti. Il s'exprime sur tout avec agrément, finesse et intelligence. Comprenant l'espagnol, l'italien et l'allemand, il est au courant de tout ce qui se publie de plus remarquable en Europe. Pendant l'année 1686, il ne quitte guère Condé, apprenant de lui l'art de la guerre, écoutant le récit de ses campagnes, recueillant de sa bouche les raisons de sa conduite, l'explication de ses succès, la critique de ses fautes.

Plus tard, il se plaira dans la compagnie de Montausier, de Bossuet, de Fénelon, des ducs de Chevreuse et de Beauvillier, des cardinaux d'Estrées et de Janson et surtout dans celle du maréchal de Luxembourg, dont il était « le cœur et le confident ». Avec cela, spirituel, brave, généreux, loyal, fidèle dans ses affections et dans ses amitiés.

Voilà, sans doute, — et personne ne songera à le nier, — des dons précieux, « une figure charmante », « un héros brillant ». Mais tout cela était gâté par un manque d'équilibre, une sorte d'inquiétude perpétuelle qui empêchait Conti de se fixer, le rendait impropre à un labeur méthodique et lent, le lançait tout à coup dans une folle aventure, qu'il abandonnait tout aussitôt sans en avoir tiré le moindre profit.

Il était d'une distraction inconcevable. Un jour, prêt à partir pour un très long voyage, il eut l'idée louable de mettre de l'ordre dans ses papiers. Il les empila avec soin dans une cassette, oublia la cassette sur un meuble et, à sa place, enferma sa chienne dans un placard, dont on ne retrouva jamais la clef.

En 1685, subitement, en dépit des défenses de Louis XIV, il s'échappe en secret de la cour et court s'engager dans l'armée de l'empereur, alors en guerre avec les Turcs. Rien ne pouvait être plus désagréable au roi. L'Autriche était notre ennemie de toujours. A ce moment même, nous étions en discussion avec elle sur plusieurs

points essentiels : chambres de réunion et succession du Palatinat, par exemple. L'invasion ottomane avait le grand avantage de contraindre Léopold à détourner ses forces du Rhin, et, du même coup, de rendre ses négociateurs plus traitables. Était-il admissible qu'un prince du sang allât donner à l'ennemi de son pays l'appui de son nom et de son courage? Était-il tolérable qu'un Conti pût aller parader dans l'armée autrichienne, au côté du duc de Lorraine, le généralissime et l'inspirateur de toutes les coalitions anti-françaises? Peu importe que Conti se soit couvert de gloire, peu importe qu'il ait, sur le Danube ou ailleurs, donné des preuves de sa valeur ou même de son génie militaire... Son équipée était une faute politique impardonnable, un grave manquement à l'obéissance qu'il devait au roi, d'autant plus strictement qu'il était plus près du trône et que ses actes avaient plus de portée, plus de retentissement en France et en Europe. Aussi sera-t-il permis de trouver légère la punition qui lui a été infligée : un exil de quelques mois chez Condé, à Chantilly.

Plus tard, il se donne sans raison, comme à plaisir, l'allure d'un conspirateur et d'un factieux. Vers 1697, il se met à fréquenter assidûment la petite cour de Monseigneur, à Meudon. Veuf en 1690, le dauphin ne s'était pas remarié. Après avoir aimé diverses personnes, il s'était arrêté à un caprice qu'il avait eu pour Mlle Choin, fille d'honneur de la princesse douairière de Conti. Saint-Simon dit que c'était « une grosse fille, écrasée, laide, camarde et puante », mais avec « de l'esprit et du manège ». Peut-être Monseigneur l'épousa-t-il en secret. Mariée ou non, Mlle Choin était bien la maîtresse de la maison. Elle s'y cantonna. Autour de cette épaisse favorite, on cabalait ferme ; on prenait ses dispositions pour le prochain règne ; on essayait de brouiller Monseigneur avec son fils, le duc de Bourgogne. Le reste du temps, on jouait et on se querellait. Le dauphin, silencieux, renfermé et, par ailleurs, homme de bon sens, n'encourageait pas ces petites machinations. Mais le roi, qui n'avait pas oublié la Fronde, se défiait des individus trop remuants et trop agités. Il savait combien les intrigues de cour avaient fait de mal à la France au temps de Louis XIII et pendant sa minorité. Bien décidé à maintenir la paix et l'ordre à l'intérieur du pays, il commençait par imposer une discipline rigoureuse à tout ce qui l'entourait, et voyait d'un mauvais œil ceux de ses parents qui essayaient de s'y soustraire. Le prince eut le tort de se ranger parmi ceux-là.

L'hostilité du roi à son endroit se justifie par des raisons plus solides encore. La vie privée de Conti était loin d'être recommandable. M. le duc de la Force nous dit lui-même qu'il avait un goût prononcé pour les plaisirs et pour la débauche. Il fut le héros de deux ou trois

scandales très fâcheux. Les mauvaises langues racontaient que, tout jeune homme, il avait aimé sa belle-sœur, et qu'elle n'était point restée insensible à son amour. On ajoutait que son frère avait intercepté par hasard certaine lettre fort claire qui ne lui était point destinée.

A peine le bruit de cette affaire était-il apaisé, qu'une autre pire, bien pire, éclatait. Conti, alors âgé de vingt-trois ans, Vermandois, fils de Louis XIV et de La Vallière, Créqui, le vicomte de Turenne, neveu du maréchal, furent non seulement soupçonnés, mais convaincus de donner raison à la Palatine, qui écrivait à ce propos : « Aujourd'hui, il n'y a plus que les hommes du commun qui aiment les femmes. » En 1685, nouvel éclat. Pendant l'expédition de Hongrie, la police arrêta le coursier qui portait à Conti les lettres que lui envoyaient ses amis de Versailles. Toute cette littérature fut mise sous les yeux du roi. Elle était, paraît-il, fort pittoresque. On y trouvait, outre bon nombre d'épigrammes contre Mme de Maintenon, une quantité de pages fort licencieuses et fort contraires aux bonnes mœurs. La plupart des auteurs avaient eu la prudence de ne pas signer leur prose. On reconnut deux écritures, et deux jeunes gens, les deux fils du duc de La Rochefoucauld, furent relégués en province, l'un à Ruffec et l'autre à Oléron. On avouera qu'il y avait, dans tout cela, de quoi indisposer un homme à l'esprit parfaitement droit et sain, comme l'était Louis XIV.

*
* *

Faut-il s'étonner maintenant que Conti ait, à la vérité, manqué sa vie?

En 1686, sur les instances de Condé, le roi consentit à ne pas l'exclure de la nouvelle promotion des chevaliers du Saint-Esprit, mais il spécifia bien qu'il donnait le cordon bleu « à son rang, et non à sa personne, et qu'ils n'en seraient pas meilleurs amis pour cela ».

Pendant la guerre de la ligue d'Augsbourg, Conti sert d'abord comme simple volontaire. Il n'est nommé maréchal de camp qu'en 1690, lieutenant-général qu'en 1692. Après la bataille de Steinkerque, en récompense de son héroïsme et de sa présence d'esprit, il reçoit l'ordre de Saint-Louis, avant les dix ans de services requis par les statuts. Mais il ne sera jamais maréchal de France et ne commandera jamais en chef.

A la mort de Jean Sobieski, arrivée le 17 juin 1696, les seigneurs qui formaient en Pologne le parti français eurent l'idée de le faire nommer roi. Son élection eût été pour la France un gros avantage.

Louis XIV acquiesça, très satisfait au fond de se débarrasser, d'une manière aussi heureuse, de son encombrant cousin. L'abbé de Polignac, bien muni d'argent, partit en ambassadeur soutenir la candidature Conti. En juin 1697, les cent mille gentilshommes polonais s'assemblèrent à cheval pour procéder au vote. Ce fut, comme à l'ordinaire, un tumulte indescriptible, une série de bagarres bruyantes, à la suite desquelles Conti fut proclamé élu par la majorité, et l'Électeur de Saxe, par la minorité. C'était, désormais, entre les deux princes, une question de force et une question d'écus. Le Saxon l'emporta. Conti, débarqué à Dantzig, le 26 septembre, fut abandonné par ses partisans qui, un à un, se vendirent à son adversaire. Le 9 décembre, dépouillé de ses pistoles, il était de retour à Ostende.

Ce fut sa dernière aventure. Tenu à l'écart des affaires, sans emploi, sans commandement, boudant la cour, il vécut dans ses maisons et ses châteaux, entouré de la plus brillante société, toujours aimable, toujours séduisant, toujours plein d'esprit et d'intelligence. Le principal épisode de sa vie est alors un interminable procès, qu'il engage contre Mme de Nemours et qu'il gagne. Il s'agissait d'une fortune de 1 400 000 livres.

Conti avait épousé, en 1688, sa cousine, Mlle de Bourbon, pour qui il éprouva toujours une grande affection. Ils eurent sept enfants, mais quatre moururent en bas âge. Conti en avait cruellement ressenti la perte. Né avec une santé délicate que les folies de sa jeunesse avaient encore compromise, il sentit les forces lui manquer brusquement. Au mois de novembre 1708, il était contraint de s'aliter. Il traîna encore quelques mois une existence misérable et douloureuse. Enfin, le 23 février 1709, il meurt, offrant à Dieu ses souffrances et lui demandant le pardon de ses fautes.

Tel fut François-Louis de Bourbon, prince de Conti. Retz a dit de son oncle : « M. le Prince n'a pas rempli tout son mérite. » Le marquis de Lessay, de façon plus triviale, a dit la même chose du neveu : « Il est mort sans avoir déballé toute sa marchandise. » A-t-il manqué seulement de chance, comme le croit M. le duc de la Force? Portait-il en lui-même quelque chose qui, de toutes façons, devait l'empêcher de réussir?

Au lecteur de juger. Cette mélancolique et charmante figure vaut qu'on s'arrête à la contempler.

PIERRE GAXOTTE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PAUL PAINLEVÉ

Lorsqu'on aperçoit, à la Chambre, M. Paul Painlevé assis à son banc d'une travée de gauche, on croit voir l'image de Jean-Paul Choppard. Ce mathématicien égaré dans la politique a l'air ahuri du héros de notre enfance lorsqu'il mangeait du feu sur les tréteaux du marquis de la Galoche. Ce qui est moins drôle pour la France, c'est que les aventures de M. Painlevé se sont déroulées à la présidence du Conseil, pendant la période la plus critique de la guerre.

M. Painlevé, jeune prodige de la mathématique, était maître de conférences à l'École normale et répétiteur à l'École polytechnique au moment de l'affaire Dreyfus. Il prit parti pour l'innocence du capitaine et vint, dans tous les procès de revision, raconter l'histoire confuse d'une conversation qu'il avait eue avec M. Hadamard et le général Gonse. Il se livra aussi à l'exégèse du bordereau. C'est dans ces conditions qu'il prit le goût de la vie publique et se découvrit des aptitudes à conduire les destinées de son pays.

Membre actif de la Ligue des Droits de l'homme, M. Paul Painlevé entra au Parlement quelques années plus tard. Son ambition était alors d'incarner l'idéalisme républicain. Il s'attribuait une mission. C'est en qualité de missionnaire de la démocratie qu'il entreprit, pour ses débuts, de renverser M. Aristide Briand. Il monta un jour solennellement à la tribune et, au milieu d'un silence qui l'intimidait, prononça un long discours sur ce thème : le triomphe de l'immoralité. M. Aristide Briand ne cessait de le regarder avec une indifférence narquoise, tandis que le

réquisitoire se déroulait mollement. Très vite, l'orateur s'essouffla, perdit contenance et fit l'effet d'un collégien qui a voulu haranguer les foules. Quelques paroles goguenardes du président du Conseil achevèrent sa déroute. Encore une fois, l'immoralité triomphait.

Cette scène ridicule calma pour quelque temps M. Paul Painlevé. Cependant, elle n'avait diminué ni sa confiance en lui-même ni son ambition. Il fallut la guerre pour l'élever, de la manière la plus imprévue, aux postes d'où l'on conduit l'État.

Lorsque M. Ribot, en mars 1917, forma son cabinet, l'heure était trouble. Le moral faiblissait. La propagande défaitiste commençait à mordre et « la canaille du Bonnet rouge *», comme disait Maurice Barrès, trahissait impunément. La révolution russe allait encore ajouter à l'inquiétude et provoquer des mutineries dans l'armée. Voilà le moment que M. Ribot choisit pour mettre le naïf mathématicien au ministère de la Guerre, que Lyautey venait de quitter, tandis que Malvy restait au ministère de l'Intérieur.*

« M. Painlevé, facile à influencer et à déconcerter, manquait un peu de cette pondération et de ce sang-froid qui, en temps de guerre surtout, sont si nécessaires à un homme politique. » Ce jugement, d'une modération extrême, est dû à un historien, M. Victor Giraud. Traduisons que M. Painlevé, animé au début d'excellentes intentions, n'allait pas tarder à perdre la tête.

La réorganisation du commandement à laquelle il procéda d'abord, les nominations de Foch et de Pétain furent d'heureux commencements qui lui valurent des félicitations de toutes parts. Mais bientôt l'offensive dont avait été chargé le général Nivelle révéla les faiblesses de caractère dont le ministre de la Défense nationale était atteint. Bourré d'hésitations, ne sachant plus à qui entendre, impressionné par tous les rapports qui lui arrivaient, M. Painlevé finit par décommander la bataille. Bien mieux, il ne devait pas tarder à déclarer, par une formule digne du général Boum, que la guerre continuerait avec énergie, mais qu'il n'y aurait plus d'offensives générales! Il faut que la France soit un rude pays pour avoir été victorieuse quand même avec des ministres aussi pitoyables.

Chose plus prodigieuse encore : en septembre 1917, M. Paul Painlevé devenait président du Conseil. L'hostilité des socialistes, qui reprenaient courage dans le désordre croissant, avait déterminé la retraite de M. Ribot. Quels avis écouta M. Poincaré en lui donnant pour successeur le mathématicien hurluberlu? C'est à l'influence d'un certain Alexandre Israël, qui dirigeait un obscur journal radical, qu'a été dû ce choix effarant. On l'affirme du moins. Ceux qui gouvernent vraiment la France ne sont pas toujours ceux que l'on voit sur le devant de la scène.

Le gouvernement de M. Painlevé fut lamentable. Les trahisons, les scandales grossissaient. Le président du Conseil fermait les yeux. Il s'en prenait même aux hommes courageux qui dénonçaient les traîtres et le péril intérieur. Il voyait en eux des ennemis de la République. Un soir, ayant convoqué rue Saint-Dominique les directeurs de journaux, il fut traité avec une juste violence par M. Léon Daudet devant trente personnes et M. Painlevé, éperdu, laissa dire le directeur de l'Action française. *S'étant ressaisi, il ordonna des perquisitions chez MM. Léon Daudet et Charles Maurras, qu'il fit garder à vue. Ce fut le « complot des panoplies », qui sombra dans le ridicule.*

Il était temps d'en finir. Le 13 *novembre, M. Paul Painlevé, qui s'obstinait à couvrir Malvy et à étouffer les affaires de trahison, fut renversé Le ministère Clemenceau survint. Nous avions échappé à la défaite par la décomposition intérieure.*

M. Paul Painlevé reste inconscient du mal qu'il a fait et de celui qu'il a failli faire. Il est rentré à la Chambre et il ne craint pas d'y prendre parfois la parole malgré les huées. Il ignore son insuffisance. Parce qu'il a été tout jeune une espèce d'Inaudi des hautes mathématiques, il croit même à son génie. Si jamais les gauches doivent revenir au pouvoir, puissent-elles le prendre encore pour chef, pourvu que cette fois nous ne soyons pas en guerre. Il n'y a pas d'homme plus capable de couler son parti. M. Painlevé n'y a pas manqué en 1917. *Mais il a failli couler la France en même temps.*

***

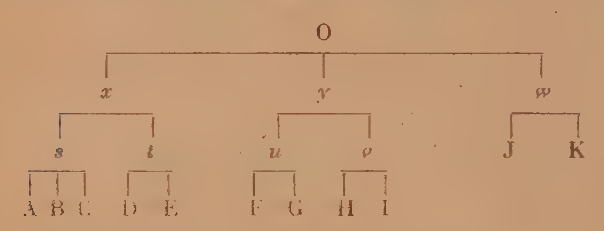
Ce que vaut la Philologie allemande.

Vers 1830 ou 40, je pense, on ne sait quel docteur de Bonn ou de Marbourg, sinon d'Iéna, Karl Lachmann ou quelque autre, inventa une méthode « scientifique » pour éditer les textes. Sa recette fameuse, et qui depuis lors a paru sublime à plusieurs générations de savants allemands, comme aussi, hélas ! à beaucoup de savants français de la fin du dernier siècle et du début de celui-ci, admirateurs de la science germanique, admirez-en la beauté pénétrante !..,

Supposons qu'il nous soit resté d'une œuvre ancienne divers manuscrits à peu près contemporains, que nous représenterons par les lettres A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, etc. Il s'agit, en les comparant, de reconstituer du mieux possible le texte original O dont ils sont des copies plus ou moins fidèles. Voilà le problème.

Nous observerons qu'assez souvent plusieurs d'entre eux ont des erreurs communes et qu'on ne retrouve pas dans les autres ; nous admettrons en conséquence qu'ils dérivent d'un même archétype, qu'ils forment une « famille » (car c'est principalement à ses fautes

communes qu'on reconnaît ici la *famille*, paraît-il). Nous déterminerons de la sorte, je suppose, une famille ABC, une famille DE, une famille FG, une famille HI, et une famille JK. Continuant à comparer les variantes, il arrivera sans doute que nous trouverons de quoi faire, si l'on peut dire, des familles de ces familles : nous constaterons qu'ABCDE s'accordent à donner quelques leçons curieuses ou fautives qui leur sont propres, FGHI à en donner d'autres, et JK d'autres encore. Au total nous conclurons « scientifiquement » de tout cela (on verra tout à l'heure si c'est scientifique) : 1° que ABC d'une part, DE de l'autre, FG d'une troisième, HI d'une quatrième, JK enfin, dérivent respectivement de manuscrits perdus que nous nommerons *s*, *t*, *u*, *v*, *w*; 2° que *s*, *t* devaient remonter tous deux à un manuscrit perdu : *x*; *u*, *v* à un manuscrit perdu *y*; enfin que *x*, *y* et *w* étaient des copies de l'original O. Ce que nous écrirons :



C'est magnifique, et vous sentez bien qu'après un si bel arbre généalogique, il y a un grand pas de fait. Maintenant, en effet, il ne reste plus qu'à réaliser le texte critique. Il y a encore pour cela une méthode « scientifique » : elle consiste à faire *voter* les manuscrits, ni plus ni moins. C'est-à-dire que l'éditeur doit adopter mécaniquement toute version qui lui sera offerte par *x* et *y* contre *z*, ou par *y* et *z* contre *x*, bref par deux familles contre une seule. Il paraît que le produit, le texte prodigieusement composite qu'il obtiendra de la sorte se rapprochera autant que possible de l'original — car le système majoritaire, qui n'a pas donné de très heureux résultats en politique, en donne, dit-on, d'incomparables en philologie.

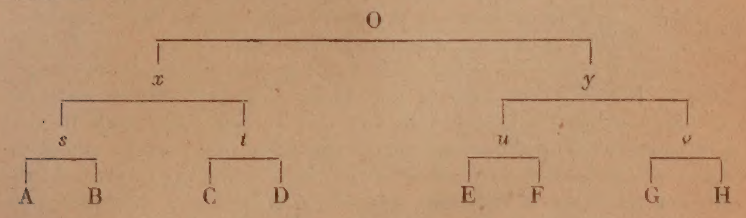
Telle est essentiellement la méthode « scientifique » découverte par les Allemands et que les savants du monde entier admirent religieusement depuis près d'un demi-siècle. Armés de cette infaillible recette, les docteurs d'outre-Rhin ont inondé l'univers de leurs éditions « critiques » de textes latins, grecs, allemands, français, etc. Leur activité faisait l'étonnement des philologues de chez nous, qui se gourmandaient en leur cœur de ne pouvoir rivaliser avec eux, fût-ce pour la publication de notre propre littérature du moyen âge. Toutefois, en dépit de ces exhortations qu'ils s'adressaient à eux-mêmes, et malgré leur foi en la science allemande, les romanistes français, peut-être retenus par quelque secrète répugnance, ne se

décidaient pas ; et l'on sait assez que, lorsque la guerre éclata, c'était dans les éditions allemandes qu'ils lisaient la plupart de nos anciens textes. Bien mieux, il est à observer que certains de nos plus illustres philologues se sont dispensés d'utiliser la fameuse recette « scientifique » sans raison valable et là où pourtant il y aurait eu lieu de le faire (Auguste Longnon, par exemple, dans son édition de Villon, ou Gaston Raynaud dans celle de la *Châtelaine de Vergi* ou des *Cent ballades*) — ou bien que, tels Paul Meyer, ils ont élu, pour les éditer, des œuvres dont il ne nous reste qu'un seul manuscrit, ou guère davantage, de manière qu'on ne puisse matériellement appliquer la méthode germanique. Il y avait là on ne sait quelle obscure résistance de l'esprit français, évidemment.

***

Or, en 1913, M. Joseph Bédier publiait à nouveau, pour la Société des anciens textes, le *Lai de l'ombre* dont il avait pourtant donné une première édition savante en 1890 déjà. C'est qu'il avait fait une curieuse découverte qu'il exposa dans son introduction.

Il avait eu l'idée, en effet, de comparer les préfaces d'une centaine d'éditions critiques, établies selon la fameuse méthode germanique (depuis lors il en a examiné beaucoup d'autres et ses conclusions s'en sont trouvées corroborées), et en regardant les arbres généalogiques tracés par leurs savants auteurs pour figurer la filiation des manuscrits, il avait observé entre ces divers graphiques une curieuse ressemblance. Tous (sauf deux, exactement, sur quatre-vingts) étaient — non pas semblables à celui que j'ai tracé plus haut, et où O produit trois branches : *x*, *y*, *w* — mais de cette forme-ci :



La quantité des dernières ramifications (ci-dessus représentées par les majuscules A à H) pouvait varier, comme de juste, puisque ces lettres représentent les manuscrits qui nous sont parvenus. Mais invariablement on finissait par admettre que de O partaient deux branches qui elles-mêmes en faisaient naître, chacune, deux autres : c'est-à-dire que l'original avait donné lieu à deux premières copies parallèles, et jamais à plus de deux,

Or, « il est très naturel, constatait M. Bédier, que tel roman de

Chrétien de Troyes, *Erec* par exemple, ne nous soit parvenu qu'en des copies dérivées de deux manuscrits seulement, x et y, et que le temps ait détruit les autres ; il est très naturel que le même fait se soit produit, tout pareil, pour un second roman du même Chrétien de Troyes, disons *Perceval*, et pour un troisième encore, disons *Philomena;* mais qu'il se soit répété tout pareil pour les autres romans de Chrétien de Troyes, et tout pareil pour tous les autres romans de tous les autres romanciers, et tout pareil pour toutes les chroniques de tous les chroniqueurs, et tout pareil pour toutes les chansons de tous les chansonniers, etc., là est l'étrangeté : il serait merveilleux que le temps, en toute occasion et s'agissant d'une œuvre littéraire quelconque de notre moyen âge, se fût acharné à en détruire toute copie qui ne dérivait pas soit d'x, soit d'y ». C'était même tellement merveilleux que M. Bédier en vint à penser qu'il ne pouvait y avoir là que le résultat d'un phénomène psychologique propre aux éditeurs de textes.

Et chose étonnante : si les arbres généalogiques à trois branches partant de O étaient infiniment rares dans les préfaces des éditeurs, ils ne l'étaient pas du tout, ou beaucoup moins, dans les études critiques que d'autres savants avaient faites de ces préfaces et où ils rectifiaient les classements qui y étaient adoptés — et dans les mémoires écrits en prévision d'éditions qui n'ont jamais été réalisées : « par exemple, M. Ed. Schwan a dessiné un arbre généalogique à trois branches des manuscrits de la *Vie des anciens Pères* et M. V. Friedel a dessiné un arbre généalogique, à trois branches aussi, des manuscrits du roman de *Fierabras;* mais ni M. Schwan n'a publié une édition de la *Vie des anciens Pères*, ni M. Friedel une édition du *Roman de Fierabras* ».

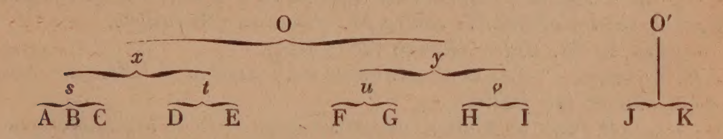
Eh bien! disons tout de suite pourquoi les éditeurs ont toujours été amenés, inconsciemment, à préférer le classement des manuscrits en deux familles x et y au classement en trois : c'est qu'établir un texte critique avec trois familles est une besogne pratiquement insupportable. Il serait trop long et fastidieux d'exposer minutieusement pourquoi : je me contenterai de dire que ce que j'ai appelé le vote des manuscrits s'applique en pareil cas avec une rigueur rigoureusement mécanique et produit un texte à ce point composite, donne enfin des résultats si ridicules que les plus pédants docteurs professeurs en sont eux-mêmes frappés. — En revanche, « la critique est aisée » : les savants critiquant les éditions de leurs confrères, et sûrs de ne pas avoir de texte à établir matériellement, que leur importait cela?...

Cependant, direz-vous, si des raisons psychologiques influencent à ce point la classification des manuscrits, c'est donc que la méthode objective et « scientifique » n'est pas en réalité objective et scientifique du tout?

Certes, car il est une quantité de façons d'interpréter les variantes

des manuscrits. Par exemple, reportons-nous à notre premier arbre généalogique : nous avons reconnu la parenté d'ABCDE à quelques fautes qu'ils ont en commun. Mais supposons seulement qu'il ait existé un manuscrit *z* dérivant directement de O, où se soient trouvées ces fautes-là précisément. Deux scribes *y* et *w*, reproduisant *z*, les ont aperçues et corrigées chacun de son côté : de là FGHI (provenant de *y*) et JK (provenant de *w*). Mais peut-être elles étaient dans O, « ces fautes ». Si bien qu'en adoptant à la majorité la leçon de FGHIJK, nous nous éloignons de O, au lieu de nous en rapprocher.

Ou bien supposons que l'auteur ait fait ce qui a dû se faire en tout temps : qu'il ait corrigé sa première rédaction, qu'il ait lui-même recopié son manuscrit, en y apportant plusieurs retouches (c'est une supposition que les éditeurs « critiques » ne font jamais : ils admettent presque invariablement qu'il n'y a qu'un seul original O). En ce cas nous pourrons très bien avoir :



Le système majoritaire nous a fait préférer les leçons de *x*, *y*. Ce seront pourtant celles de JK les meilleures.

On pourrait d'ailleurs trouver une quantité d'autres classifications tout aussi plausibles que celle que représente notre premier arbre généalogique, la seule orthodoxe, la seule « scientifique » ou prétendue telle...

Et voilà la philologie allemande. On est tout heureux de penser que, même au temps où ils y croyaient le plus, les romanistes français aient si souvent senti quelque chose en eux (qu'il faut bien appeler le goût) qui les empêchait de se plaire à ces jeux de pédants.

JACQUES BOULENGER.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LES PAIEMENTS DE L'ALLEMAGNE ET LES RÉPARATIONS. — *La conférence de La Haye ferme officiellement ses portes le 20 juillet.*

Le 22, l'Allemagne accepte le mémorandum du Comité des garanties du 18. Ce mémorandum institue un système de surveillance financière et économique à l'égard du Reich. Les membres de la délégation per-

manente du Comité des garanties seront accrédités auprès du ministre des finances allemand et auront un droit de regard sur le budget, les recettes et les dépenses la dette flottante, les mesures à prendre contre l'évasion des capitaux. Droit qui demeurera à peu près théorique, grâce aux restrictions consenties quant au respect du secret des fortunes et des affaires industrielles, quant à la souveraineté du Reich.

Le 29 *juillet, M. de Saint-Hilaire, notre ambassadeur à Londres, remet au Foreign-Office une communication des instructions qu'il a reçues de Paris au sujet des conversations en perspective sur la question des réparations. M. Poincaré est toujours désireux de venir s'entretenir à Londres avec M. Lloyd George, et il considère que cette conversation s'impose d'urgence avant le* 15 *août.*

FRANCE. — *M. Millerand signe un décret graciant le quartier-maître Badina et les marins de la mer Noire encore en prison. L'officier mécanicien Marty, en faveur duquel les communistes mènent campagne, n'est pas gracié* (27 *juillet*).

— *Le gouvernement français est informé de l'existence d'un complot des monarchistes allemands contre M. Poincaré* (28 *juillet*).

— *Mort de M. Jules Guesde* (28 *juillet*).

ANGLETERRE. — *Les deux assassins du maréchal Wilson sont condamnés à mort* (18 *juillet*).

— *Dans le pays de Galles, une élection partielle à la Chambre des communes donne la majorité au candidat travailliste. C'est le vingtième siège perdu par la coalition gouvernementale depuis décembre* 1918 (22 *juillet*).

ITALIE. — *Le cabinet Facta est mis en minorité à la Chambre, mécontente de l'échec du voyage de M. Schanzer à Londres et des résultats, médiocres pour l'Italie, de la conférence de Gênes* (19 *juillet*).

— *Appelés successivement par le roi, MM. Orlando, Bonomi, Méda, de Nava, renoncent à former le nouveau cabinet. La crise ministérielle provoque une recrudescence de l'agitation des fascistes.*

GRÈCE ET TURQUIE. — *Le gouvernement hellénique demande au quai d'Orsay l'autorisation d'occuper Constantinople, en invoquant la nécessité d'en finir avec les atrocités dont la prolongation de la guerre est l'occasion en Asie Mineure. Le gouvernement français répond qu'il ne peut en aucune façon approuver l'initiative du cabinet d'Athènes.*

Le conseil des ministres d'Athènes décide que Smyrne et les régions de l'Asie Mineure occupées seraient groupées en un État autonome, sous la garantie de l'armée hellénique. La concentration des troupes grecques continue en Thrace (30 *juillet*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 28170.